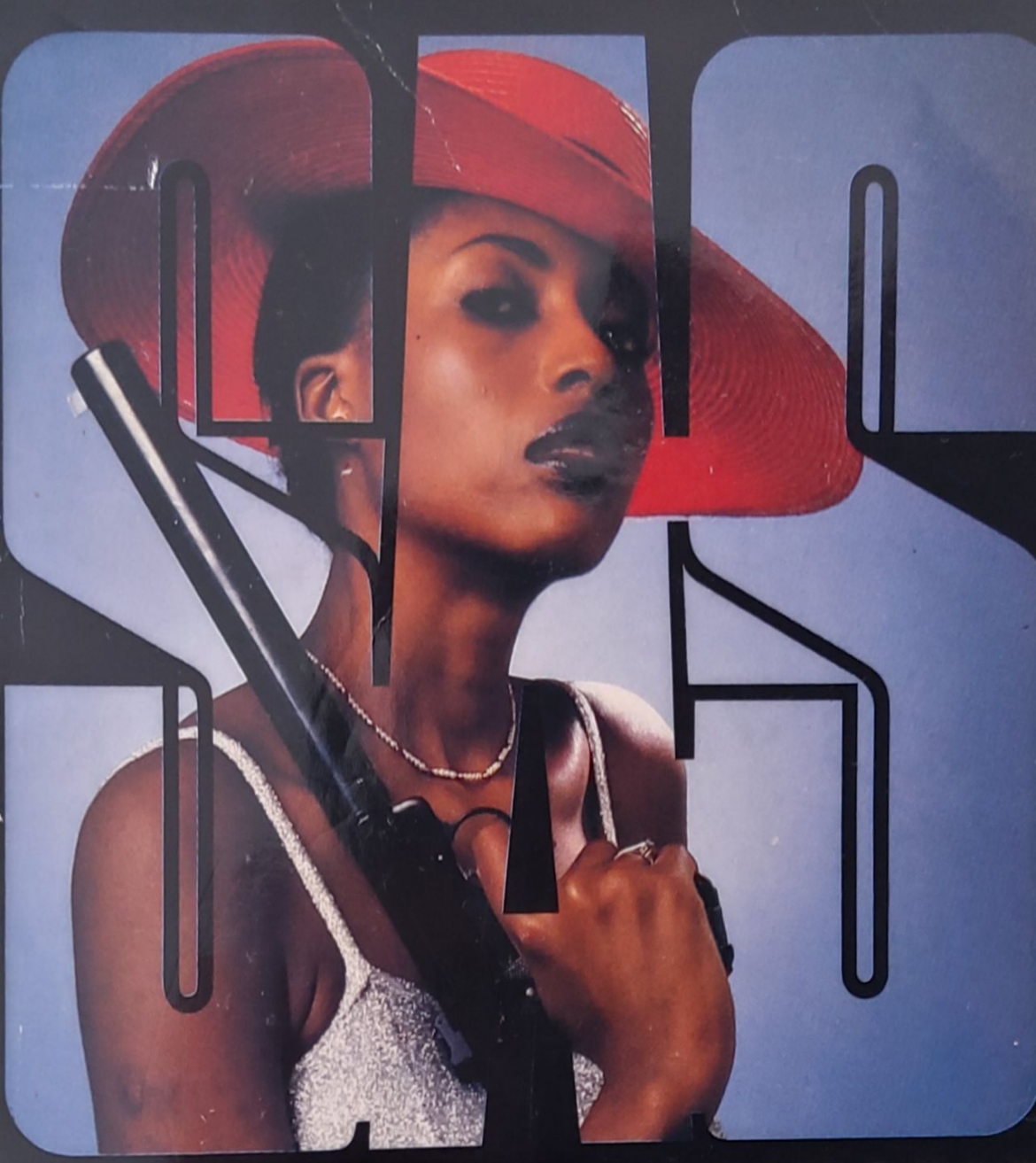


LA BLONDE DE PRETORIA

GERARD DE VILLIERS PLON

LA BLONDE DE PRETORIA

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

N° 1 S.A.S. À ISTANBUL
N° 2 S.A.S. CONTRE C.I.A.
N° 3 S.A.S. OPÉRATION APOCALYPSE
N° 4 SAMBA POUR S.A.S.
N° 5 S.A.S. RENDEZ-VOUS A SAN FRANCISCO
N° 6 S.A.S. DOSSIER KENNEDY
N° 7 S.A.S. BROIE DU NOIR
N° 8 S.A.S. AUX CARAÏBES
N° 9 S.A.S. À L'OUEST DE JÉRUSALEM
N° 10 S.A.S. L'OR DE LA RIVIÈRE KWAÏ
N° 11 S.A.S. MAGIE NOIRE A NEW YORK
N° 12 S.A.S. LES TROIS VEUVES DE HONG KONG
N° 13 S.A.S. L'ABOMINABLE SIRÈNE
N° 14 S.A.S. LES PENDUS DE BAGDAD
N° 15 S.A.S. LA PANTHÈRE D'HOLLYWOOD
N° 16 S.A.S. ESCALE A PAGO-PAGO
N° 17 S.A.S. AMOK À BALI
N° 18 S.A.S. QUE VIVA GUEVARA
N° 19 S.A.S. CYCLONE À L'ONU
N° 20 S.A.S. MISSION À SAÏGON
N° 21 S.A.S. LE BAL DE LA COMTESSE ADLER
N° 22 S.A.S. LES PARIAS DE CEYLAN
N° 23 S.A.S. MASSACRE À AMMAN
N° 24 S.A.S. REQUIEM POUR TONTONS MACOUTES
N° 25 S.A.S. L'HOMME DE KABUL
N° 26 S.A.S. MORT À BEYROUTH
N° 27 S.A.S. SAFARI À LA PAZ
N° 28 S.A.S. L'HÉROÏNE DE VIENTIANE
N° 29 S.A.S. BERLIN CHECK POINT CHARLIE
N° 30 S.A.S. MOURIR POUR ZANZIBAR
N° 31 S.A.S. L'ANGE DE MONTEVIDEO
N° 32 S.A.S. MURDER INC. LAS VEGAS
N° 33 S.A.S. RENDEZ-VOUS À BORIS GLEB
N° 34 S.A.S. KILL HENRY KISSINGER !
N° 35 S.A.S. ROULETTE CAMBODGIENNE
N° 36 S.A.S. FURIE À BELFAST
N° 37 S.A.S. GUÊPIER EN ANGOLA
N° 38 S.A.S. LES OTAGES DE TOKYO
N° 39 S.A.S. L'ORDRE RÈGNE À SANTIAGO
N° 40 S.A.S. LES SORCIERS DU TAGE
N° 41 S.A.S. EMBARGO
N° 42 S.A.S. LE DISPARU DE SINGAPOUR
N° 43 S.A.S. COMPTE À REBOURS EN RHODÉSIE
N° 44 S.A.S. MEURTRE À ATHÈNES
N° 45 S.A.S. LE TRÉSOR DU NÉGUS
N° 46 S.A.S. PROTECTION POUR TEDDY BEAR
N° 47 S.A.S. MISSION IMPOSSIBLE EN SOMALIE
N° 48 S.A.S. MARATHON À SPANISH HARLEM
N° 49 S.A.S. NAUFRAGE AUX SEYCHELLES
N° 50 S.A.S. LE PRINTEMPS DE VARSOVIE
N° 51 S.A.S. LE GARDIEN D'ISRAËL
N° 52 S.A.S. PANIQUE AU ZAÏRE
N° 53 S.A.S. CROISADE À MANAGUA
N° 54 S.A.S. VOIR MALTE ET MOURIR
N° 55 S.A.S. SHANGHAÏ EXPRESS
N° 56 S.A.S. OPÉRATION MATADOR
N° 57 S.A.S. DUEL À BARRANQUILLA
N° 58 S.A.S. PIÈGE À BUDAPEST
N° 59 S.A.S. CARNAGE À ABU DHABI
N° 60 S.A.S. TERREUR AU SAN SALVADOR
N° 61 S.A.S. LE COMPLOT DU CAIRE
N° 62 S.A.S. VENGEANCE ROMAINE
N° 63 S.A.S. DES ARMES POUR KHARTOUM
N° 64 S.A.S. TORNADE SUR MANILLE
N° 65 S.A.S. LE FUGITIF DE HAMBOURG
N° 66 S.A.S. OBJECTIF REAGAN
N° 67 S.A.S. ROUGE GRENADE
N° 68 S.A.S. COMMANDO SUR TUNIS

N° 69 S.A.S. LE TUEUR DE MIAMI
N° 70 S.A.S. LA FILIÈRE BULGARE
N° 71 S.A.S. AVENTURE AU SURINAM
N° 72 S.A.S. EMBUSCADE À LA KHYBER PASS
N° 73 S.A.S. LE VOL 007 NE RÉPOND PLUS
N° 74 S.A.S. LES FOUS DE BAALBEK
N° 75 S.A.S. LES ENRAGÉS D'AMSTERDAM
N° 76 S.A.S. PUTSCH À OUAGADOUGOU

L'IRRÉSISTIBLE ASCENSION DE MOHAMMAD REZA, SHAH D'IRAN
LA CHINE S'ÉVEILLE
LA CUISINE APHRODISIAQUE DE S.A.S.

AUX PRESSES DE LA CITÉ

PAPILLON ÉPINGLÉ
LES DOSSIERS SECRETS DE LA BRIGADE MONDAINE
LES DOSSIERS ROSES DE LA BRIGADE MONDAINE

AUX ÉDITIONS DU ROCHER

LA MORT AUX CHATS

GÉRARD DE VILLIERS

LA BLONDE DE PRETORIA

PLON

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie Plon/Gérard de Villiers, 1985.
ISBN : 2-259-01258-2.

CHAPITRE PREMIER

L'horloge au-dessus de la Nedbank indiquait 4 h 10. Church Street, une des artères rectilignes qui faisaient ressembler Pretoria à une petite ville américaine commençait à s'animer. De nombreux employés noirs et blancs, terminant à 4 h 30 s'esquivaient discrètement, s'amassant aux arrêts de bus. Une Mitsubishi Galant, noyée dans le trafic, mit son clignotant et se gara le long du trottoir, presque en face de la galerie marchande au pied de l'énorme building moderne qui abritait le quartier général de l'Armée de l'Air sud-africaine, au-dessus de la Nedbank.

Un des deux Noirs qui se trouvaient dans le véhicule en descendit, mit des pièces dans le parcmètre, puis remonta, sous l'œil indifférent des deux sentinelles postées à l'entrée du QG.

Quelques instants plus tard, une Toyota bleu ciel, couleur très répandue en Afrique du Sud, vint se ranger deux voitures derrière la Galant. Il y avait trois Blancs à bord. La circulation s'intensifiait dans Church Street et la marée des employés envahissait les trottoirs. Pourtant, dans une heure, chacun ayant regagné sa banlieue, ce centre-ville serait absolument désert. Après dix-huit heures, on aurait entendu une mouche voler dans les rues de Pretoria.

Aucun des passants ne prêtait la moindre attention aux deux Noirs ; depuis belle lurette, il y avait une

classe moyenne noire en Afrique du Sud et on voyait presque autant de BMW conduites par des gens de couleur que par des Blancs.

Les seuls à s'intéresser aux occupants de la Galant étaient les trois hommes de la Toyota. Le passager, à l'avant, se tourna vers le conducteur :

— Qu'est-ce qu'on fait, Ferdi ?

Celui à qui il s'adressait était un quadragénaire costaud, un peu enveloppé, le visage adouci par un double menton, le crâne assez dégarni. Ses yeux gris très expressifs étaient sans cesse en mouvement. Un des meilleurs officiers des services de contre-espionnage sud-africain. Son bureau se trouvait juste en face, au 32e étage d'un building discret, un peu en retrait de Church Street. Il laissa tomber de sa voix lente, dans un anglais appliqué :

— On attend, c'est la seule chose à faire.

— C'est pas un peu risqué ? demanda l'homme assis à l'arrière.

Lui avait l'accent américain, des cheveux noirs frisés et de grosses lunettes. Steve Orbach, jeune fonctionnaire de la Central Intelligence Agency, avait été recruté à sa sortie de l'Université de Harvard. C'était son premier poste à l'étranger et il était très ému de se trouver mêlé à une affaire de cette importance. N'arrêtant pas d'essuyer discrètement ses mains moites à son mouchoir, il ne quittait pas des yeux la Galant. Son numéro était gravé dans son cerveau en lettres de feu : JDL 821 T. Ils la suivaient depuis Mamelodi, une des banlieues noires de Pretoria, paisible capitale de la République Sud-Africaine.

— Tant que les deux types ne bougent pas, on ne risque rien, remarqua le voisin de Ferdi.

Avec sa grande barbe en éventail, on aurait pu le prendre pour un authentique Afrikaaner, au lourd parler hollandais, mais son accent new-yorkais le trahissait. Burt Gluckenhaus, malgré tous les séjours à

l'étranger effectués pour la Company (1), ne l'avait jamais perdu. Pretoria était son dernier poste avant la retraite dans les Catskill, au nord de New York, où il s'était acheté une petite maison de bûcheron.

C'était à cause de lui que les trois hommes se trouvaient là. Chef de station à Pretoria, il avait alerté ses homologues sud-africains sur une opération portant le nom de code IRA, menée par l'ANC (2), le groupe terroriste le plus virulent d'Afrique australe. Un trafiquant d'armes américain, surveillé par le FBI, avait réussi à expédier en Afrique du Sud un chargement d'explosifs volés dans une manufacture d'armement du Connecticut. Ceux-ci étaient munis de détonateurs sophistiqués, ce qui les rendaient extrêmement dangereux. L'affaire sortant du territoire américain, le FBI avait repassé le bébé à la CIA. A la suite de transferts compliqués, une partie des explosifs avait finalement échoué dans un petit garage d'une banlieue noire de Pretoria, connu de la police sud-africaine pour être un nid de sympathisants de l'ANC.

Plutôt que d'arrêter bêtement leurs détenteurs, les Sud-Africains avaient décidé d'intervenir au dernier moment afin de remonter la filière terroriste. Les explosifs, contenus dans deux valises Delsey bleues toutes neuves, se trouvaient maintenant dans le coffre de la Galant garée en face du QG de l'Armée de l'Air. D'après Gluckenhaus, expert en explosifs, une cinquantaine de kilos. Du C-4, deux fois plus puissant que le TNT.

Après l'intervention placide du chef de station de la CIA, le silence retomba. Pourtant leurs regards ne quittaient pas le coffre arrière de la Galant. Les deux Noirs, dont ils ne distinguaient que le dos, étaient aussi immobiles qu'eux. Le conducteur assez pauvrement vêtu, arborait un béret enfoncé jusqu'aux oreilles, l'autre portait un costume marron, une cravate et ses

(1) Surnom de la CIA.
(2) African National Congress.

cheveux frisés étaient aplatis par une couche épaisse de gomina. Il fumait sans arrêt et on voyait les volutes sortir par la glace ouverte.

Un bus glissa le long de la Toyota, l'empestant d'un nuage bleu. Les trottoirs étaient noirs de monde. De grands bus jaunes se succédaient à une cadence accélérée, engloutissant les secrétaires, les vendeuses, les employés sagement alignés aux arrêts. Burt Gluckenhaus consulta sa montre : 4 h 17.

— Ces enfoirés vont probablement attendre que tout le quartier se vide et poser leurs saloperies dans un coin de la galerie marchande, suggéra-t-il.

— A moins qu'ils n'attendent quelqu'un, répliqua Ferdi. C'est curieux qu'ils prennent le risque de rester ici, avec ce truc dans leur coffre.

— Vous êtes sûr que ça ne peut pas péter ? demanda anxieusement Steve Orbach.

Ferdi eut un sourire rassurant :

— Ces deux salopards n'ont pas envie de se suicider ! Nous savons comment ils procèdent, il y a déjà eu des attentats. Ils sont toujours très prudents. Ils déposent leur bombe quelque part avec une minuterie généralement réglée sur trente minutes. Cela leur donne largement le temps de foutre le camp.

— Votre équipe d'intervention est prête ? demanda Gluckenhaus.

— Absolument, affirma l'officier sud-africain. Ils attendent dans le garage en dessous de mes bureaux, juste en face. C'est une chance que ces salopards soient venus ici. En deux minutes mes gus seront là. Il suffira de bloquer Kerkstraat dans les deux sens, après l'avoir fait évacuer, pour qu'on neutralise les explosifs.

Il disait Kerkstraat, au lieu de Church Street, utilisant machinalement l'afrikaans, sa langue natale.

Un flot de gens sortaient de la galerie marchande de la Nedbank, comme d'une bouche de métro, se répandant ensuite entre les différents arrêts de bus.

Ferdi poussa soudain un grognement inquiet. L'ultime véhicule qui les séparait de la Galant venait de

décoller du trottoir. En jetant un simple coup d'œil dans le rétroviseur, ceux qu'ils surveillaient pouvaient maintenant les repérer. Les deux terroristes risquaient de prendre peur. S'ils sautaient de voiture et s'enfuyaient dans la foule, Ferdi et les deux Américains risquaient de les perdre et toute l'opération dérapait. Sans parler du danger que représentait l'explosif...

Ferdi se tourna vers Burt Gluckenhaus.

— On ne peut plus attendre, fit-il de sa voix lente. Je fais un saut à mon bureau. Je ramène du monde et l'équipe de déminage.

L'Américain n'avait pas compétence pour intervenir et ne tenait surtout pas à ce que trop de monde soit au courant de sa collaboration avec les Services Spéciaux sud-africains. Steve Orbach s'agita nerveusement sur la banquette arrière.

Ferdi ouvrit sa portière :

— A tout de suite. Je suis là dans cinq minutes.

Une liaison radio aurait été plus pratique, mais afin de ne pas attirer l'attention des terroristes, ils avaient utilisé pour leur filature une voiture banalisée sans équipement radio.

L'officier sud-africain remonta d'un pas rapide le trottoir jusqu'au croisement de Schubart Street et attendit pour traverser que le feu passe au rouge. Les deux Américains le virent disparaître dans la galerie marchande, de l'autre côté de la rue. Le building abritant ses bureaux se trouvait un peu en retrait. Burt Gluckenhaus reporta son attention sur les deux terroristes toujours immobiles dans la Galant. L'Américain glissa une main sous son blouson de cuir et en sortit un Browning automatique à quatorze coups. D'un geste précis, il fit monter une balle dans le canon et posa ensuite le pistolet sur le siège à côté de lui.

— Pourvu que ces deux cons ne se tirent pas maintenant, soupira Steve Orbach.

Son mouchoir n'était plus qu'une boule froissée entre ses mains moites. Il aurait bien voulu être ailleurs.

***

La pendule de la Nedbank indiquait 4 h 27. Toutes les dix secondes, Steve Orbach examinait le trottoir espérant apercevoir la silhouette trapue de Ferdi. Quelques instants plus tôt, un des deux Noirs était descendu se dégourdir les jambes, s'attardant devant une vitrine et les pulsations de son cœur étaient aussitôt montées à 130 ! Heureusement, le terroriste était très vite remonté dans la Galant. Il n'y avait plus que trois voitures arrêtées le long du trottoir : la Mitsubishi des terroristes, la Toyota et une autre voiture, vide, celle-là.

— *Shit !* Qu'est-ce qu'il fait ? grommela Gluckenhaus.

L'Américain commençait à éprouver une inquiétude vague qui lui nouait l'estomac. Si les deux terroristes tentaient de se sauver, il était obligé d'intervenir, lui un Américain. Qui sait comment cela pouvait se terminer, car ils étaient sûrement armés. Steve Orbach ne pouvait guère lui prêter main-forte, n'étant ni armé, ni entraîné. Il se retourna vers son adjoint :

— Stevie ! Va le chercher et dis-lui qu'il se grouille.

Ce n'était pas la première fois qu'il remarquait la lenteur des Sud-Afs. Steve Orbach ouvrit la portière, heureux de bouger et s'arrêta aussitôt, retenu par sa ceinture de sécurité. En Afrique du Sud, on ne plaisantait pas avec le code de la route. Nerveusement, il la déboucla, puis émergea sur la chaussée. Il dut patienter pour traverser, frôlé par un flot de véhicules qui faisaient trembler le bitume. Alors qu'il se préparait enfin à se lancer à travers la rue, il aperçut Ferdi de l'autre côté de la rue. Deux hommes l'accompagnaient.

— Ça va, reviens ! jeta Gluckenhaus qui avait vu aussi l'officier sud-africain.

Steve Orbach se rassit. Ferdi ne semblait plus pressé. Il ne profita pas de la chaussée vide et de nouveau, la circulation les sépara. Cependant, la présence de leur homologue rassurait les deux Américains : il avait

sûrement la situation en main. Dans quelques minutes tout allait être terminé et les terroristes seraient hors d'état de nuire.

Ferdi remontait vers le feu au coin de Schubart Street pour traverser. La pendule de la Nedbank indiquait 4 h 29.

***

Ferdi observait machinalement les gens qui attendaient de pouvoir se lancer sur la chaussée, au coin de Schubart Street. Peu à peu, le quartier changeait d'atmosphère. Les boutiques fermaient les unes après les autres, les fenêtres s'éteignaient dans les imposants buildings commerciaux bordant Church Street, tous semblables et froids avec leurs ouvertures carrées et leur façade blanchâtre. Toute cette partie était récente et n'existait pas quinze ans auparavant, quand Pretoria n'était encore qu'une bourgade tranquille, capitale de la République d'Afrique du Sud. Maintenant, c'était presque une grande ville, mais le gouvernement siégeait six mois par an à Capetown, deux mille kilomètres au sud, afin de ne pas faire de jaloux.

Le cœur de l'officier sud-africain battait quand même un peu vite. C'était la première fois qu'il y avait une tentative d'attentat en plein Pretoria. Lui qui vivait dans cette ville depuis sa naissance, en éprouvait une sorte d'indignation angoissée, incrédule. Une Noire le bouscula et s'excusa d'un sourire. Il regarda sa montre, 4 h 30. Encore quatre minutes pour que l'équipe de déminage soit à pied d'œuvre. Il faudrait intervenir aussitôt après l'arrestation des deux terroristes. Plusieurs dizaines d'hommes étaient en train de se déployer dans les galeries marchandes et les rues avoisinantes afin de boucler le périmètre dangereux.

Un silence relatif tomba sur Church Street. Le feu venait enfin de passer au rouge. Une grappe de passants se rua sur la chaussée. Ferdi balaya la rue du regard et remarqua aussitôt une femme qui, comme lui,

ne semblait pas pressée de traverser, se laissant bousculer par les passants. Bientôt, elle resta seule au bord du trottoir.

Une Blanche, environ trente ans, blonde et mince. Ses cheveux droits, presque raides, tombaient sur ses épaules et elle semblait avoir un visage avenant. Son chemisier vert brillait dans la lumière de fin d'après-midi et sa jupe marron était assortie à ses mocassins. Elle portait un sac en bandoulière. Ferdi se dit que c'était une jolie femme, ce qui n'excitait pas outre mesure son intérêt. Il était un mari extrêmement fidèle et il lui arrivait lorsqu'il se trouvait seul en déplacement dans certains dîners un peu gais, de porter un toast à son épouse absente, avec une solennité qui déclenchait parfois quelques sarcasmes. Son regard glissa donc, traversa la chaussée et se posa sur un groupe de Noirs bruyants. Puis il revint vers la blonde.

Elle n'avait pas bougé. Bien sûr, cela n'avait rien de bizarre. Elle attendait probablement quelqu'un.

Ferdi suivit la direction de son regard. Il eut l'impression de recevoir un violent coup de poing en pleine poitrine. La jeune femme blonde fixait la Galant des deux terroristes. D'un regard précis, insistant, concerné. Ferdi sentit le sang se ruer dans ses artères, mais demeura immobile. L'inconnue semblait fascinée par cet innocent véhicule garé une centaine de mètres plus bas, de l'autre côté de la rue.

Soudain, l'officier sud-africain fut certain qu'elle connaissait le sinistre contenu de la Galant ! Lors d'un stage en Israël, ses instructeurs lui avaient appris comment, dans un aéroport, reconnaître des terroristes, simplement aux regards qu'ils échangeaient entre eux. Ils l'avaient fait une fois, tous ensemble, en Europe et le test s'était avéré positif.

Un de ses adjoints s'approcha et dit, presque sans bouger les lèvres :

— Ça y est, Colonel, tout le monde est en place.

Ferdi sursauta. Il ne pensait plus aux démineurs.

— Attendez ! dit-il.

Comme un automate, il se dirigea vers la blonde, tâtant la crosse de son pistolet dans la poche de son blouson. Arrivé à quelques mètres de la jeune femme qui ne bronchait pas, il distingua la couleur de ses yeux. Un bleu froid de cobalt, minéral. Son regard passa sur lui, calme et indifférent... Alors qu'il se préparait à l'aborder, elle se déplaça enfin, s'éloignant en direction Schubart Street, d'un pas tranquille. Les soupçons de Ferdi se seraient peut-être évanouis à ce moment, si l'inconnue n'avait alors plongé la main dans son sac.

L'officier sud-africain s'attendait à ce qu'elle en sorte quelque chose, mais il n'en fut rien. Elle continua à marcher, d'un pas qui lui parut plus raide, lui tournant le dos, la main enfoncée dans son sac.

En un éclair, Ferdi comprit ce qui se passait. Une boule obstrua sa gorge et il s'arrêta net. Il avait très peu de temps pour prendre sa décision. D'un bloc, il se retourna, puis se mit à courir aussi vite qu'il le pouvait, d'abord sur le trottoir, puis traversant la chaussée de Church Street en biais. Ses deux adjoints le virent jaillir devant eux, courant vers la Toyota des deux Américains.

Interloqués, ils le regardèrent sans comprendre. Il se retourna et cria :

— La blonde, là-bas, avec un chemisier vert, rattrapez-la !

Disciplinés, ils se précipitèrent vers le carrefour. L'inconnue blonde avait disparu au coin de Schubart Street.

Burt Gluckenhaus avait suivi le manège de Ferdi, se disant que le Sud-Africain devait attendre quelque chose. La femme blonde était trop loin pour qu'il la remarque. Lorsqu'il vit le colonel des Services spéciaux revenir sur ses pas en courant, il fut aussitôt en alerte. Il tourna la tête vers la Galant. Les deux terroristes n'avaient pas bougé.

Son regard se reporta sur Ferdi au moment où ce

dernier se lançait comme un fou dans la circulation de Church Street, gesticulant dans sa direction au risque d'alerter les occupants de la Galant.

Effectivement, le Noir aux cheveux plaqués, assis à côté du conducteur, se retourna. L'Américain croisa son regard brusquement affolé. Le terroriste se pencha vers la portière. Au même moment, Burt rafla son Browning sur la banquette et ouvrit sa portière d'un coup d'épaule. L'heure n'était plus à la ruse ; le Noir l'aperçut au moment où il mettait le pied sur la chaussée et s'immobilisa. Ferdi avait disparu, dissimulé par un bus qui lui avait coupé la route.

La pendule de la Nedbank indiquait 16 h 32.

***

Ceux qui se trouvaient dans Church Square, calme place bordée par le Palais de Justice et plusieurs banques, à six blocs de là, entendirent une effroyable déflagration et, aussitôt, une vague d'air sous pression fit trembler toutes les vitres. Certains témoins affirmèrent même qu'ils avaient vu osciller la statue de bronze de Paul Kruger, fondateur de l'Afrique du Sud, érigée au milieu du square.

Tous les passants se retournèrent, et s'immobilisèrent, terrifiés et médusés : à la hauteur de Bosman Street, Church Street était barrée par un nuage épais de fumée noire mêlée de flammes rouges qui montaient jusqu'au dixième étage des immeubles. Puis le bruit de l'explosion les assourdit et un souffle brûlant les balaya.

***

Ferdi se trouvait au milieu de la chaussée quand la bombe explosa. Il n'eut même pas le temps de s'abriter, mais un gros bus fit écran. Ses vitres se désintégrèrent, criblant les passants d'éclats de verre et les passagers commencèrent à hurler. A côté de Ferdi, un homme porta la main à son œil droit et la retira rouge de sang.

Il se mit à crier, tournant sur lui-même comme un derviche. Le colonel sud-africain eut l'impression que le bitume se soulevait sous ses pieds et tomba à genoux. Puis une rafale d'air brûlant le projeta à terre, tandis que l'énorme enseigne de la Nedbank de l'autre côté de la rue semblait voler à travers les airs, perdant les lettres au fur et à mesure.

L'officier sud-africain se releva au bout d'un temps qui lui parut très long avec la sensation de vivre une scène de cauchemar : les vitrines se pulvérisaient autour de lui dans un silence absolu, criblant les voitures en stationnement d'éclats, comme pendant un bombardement. Il lui fallut plusieurs secondes pour réaliser que l'explosion l'avait assourdi. Il toussa sous la fumée âcre et noire, essuya du sang qui coulait d'une blessure au cuir chevelu et contourna le bus. Il buta sur quelque chose en plein milieu de la chaussée : le corps d'un jeune Noir, contorsionné dans une position grotesque, les genoux à vif. Il découvrit alors un spectacle d'horreur. La Toyota des deux Américains grillait comme une sardine à la broche, avec de grandes flammes claires. Il aperçut une silhouette recroquevillée à l'intérieur. Steve Orbach.

Il vit quelque chose de plus atroce encore. Burt Gluckenhaus était toujours à la même place, debout près de la voiture, mais il flambait ! Sa barbe, ses cheveux, ses vêtements. Une torche vivante. Il fit quelques pas, puis tomba en avant et continua à brûler, allongé sur le ventre, dans Church Street.

Ferdi se rua en avant. Des gens couraient dans tous les sens. Il eut le temps de voir que l'immeuble de la Nedbank était en ruine jusqu'au quatrième étage, avec des morceaux de poutrelles pendant dans la rue.

De la voiture des deux terroristes, il ne restait qu'un chaudron de flammes dégageant une épaisse fumée noire. La chaussée était jonchée de débris divers, de bouts de glace tombés des immeubles. Des corps étaient étendus partout, des gémissements stridents commençaient à s'élever dans toutes les directions. Des

gens se précipitaient affolés de la partie de Church Street protégée de l'explosion. Des soldats en uniforme entreprirent de boucler la rue. Machinalement Ferdi se dit que seuls les parcmètres ne semblaient pas avoir souffert de l'explosion. La première sirène d'ambulance se mit à hurler au moment où il s'agenouillait près de Burt Gluckenhaus. Avec son blouson, Ferdi essaya d'étouffer les flammes, en se brûlant les mains. Un de ses adjoints, pistolet au poing, stupide, regardait une femme à qui il manquait la moitié du visage, les jupes relevées jusqu'à l'aine, serrant encore son sac dans la main droite. Une grosse Noire se traînait sur le trottoir, sans réaliser qu'elle n'avait plus de jambe gauche, le regard mort. Une autre, les cheveux très courts, une blouse blanche maculée de sang, fixait les flammes, immobile, ailleurs.

Le menton de Ferdi se mit à trembler. Il aperçut les démineurs qui arrivaient en courant et murmura pour lui-même :

— *My God! My God!*

***

Les sirènes hurlaient sans interruption. Les voitures de pompiers stationnaient en haut de Church Street, des ambulances arrivaient et repartaient sans arrêt. Un gros véhicule du « Mobile Control » était arrêté au milieu de la chaussée. Trois hommes passèrent en courant près de Ferdi, portant un corps dans un drap blanc.

Hébétés, des passants regardaient, ne sachant comment se rendre utiles. Des membres des Services spéciaux en civil, avec des walkie-talkies, jaillis des bureaux du trente-deuxième étage, essayaient de rétablir un peu d'ordre. Les gros incendies étaient éteints, mais l'odeur âcre de la fumée continuait à imprégner l'air de Church Street, comme s'il s'était solidifié. Seules, des flammes continuaient à ravager les débris des voitures. On soignait les blessés les plus graves à

même le sol, dans un tohu-bohu de médecins et d'infirmiers. Ferdi se pencha sur le visage devenu rose vif de Burt Gluckenhaus :

— *You are OK?*

L'Américain était allongé sur la chaussée sur un drap blanc. On lui avait enlevé ses vêtements et on ne voyait que sa peau uniformément rose. Grâce à la morphine, il ne semblait pas trop souffrir. L'aiguille d'un goutte à goutte tenu par un infirmier était plantée dans son bras gauche. On attendait une ambulance spéciale pour l'évacuer, Church Street étant trop étroite pour permettre à un hélicoptère de se poser. Ferdi avait vu qu'il était brûlé sur presque toute la surface du corps. Et pourtant, il était parfaitement conscient. Ses yeux aux cils calcinés fixaient le Sud-Af calmement :

— Steve, OK ?

Ferdi inclina la tête.

— On l'a emmené, fit-il, la gorge serrée.

Il ne restait de Steve Orbach qu'une momie noirâtre d'un mètre de long qu'on n'avait même pas pu extraire des débris de la Toyota. Il fallait d'abord s'occuper des vivants. D'un coup de pied, Ferdi écarta un pot d'échappement encore brûlant, tombé près de l'Américain. A côté de lui, des pompiers firent dégringoler une structure métallique dans un fracas d'enfer. Deux civils passèrent, portant une femme hébétée au pantalon taché de sang.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Gluckenhaus. Où sont les deux types ?

— Ces salauds sont morts, grommela le colonel sud-africain. Il y avait quelqu'un d'autre en dehors d'eux. Une femme. Qui a déclenché l'explosion de la charge par télécommande. Je l'ai vue.

Ferdi s'arrêta. Toute sa vie, il regretterait sa décision. Peut-être que s'il avait sauté sur la femme blonde, elle n'aurait pas eu le temps d'agir. Il ne le saurait

jamais. Son premier réflexe avait été de sauver ses deux copains. La terroriste aurait attendu quelques secondes de plus, les deux Américains ne seraient pas morts...

Un Noir à moitié déshabillé se mit à hurler quand un médecin tenta de colmater les brèches de sa poitrine. Son pantalon arraché laissait voir ses mollets brûlés jusqu'à l'os. Il y avait des dizaines de blessés légers, déjà emmenés, à cause des éclats de mosaïque et de verre, projetés dans toutes les directions.

— Vous êtes sûr ? demanda Gluckenhaus.

— Presque, fit Ferdi.

Il aurait pu dire à cent pour cent. A cause de son instinct.

— Vous pourriez la reconnaître ? C'était une Noire ?

— Une Blanche, fit tristement le colonel. Et je me souviendrai de son visage sur mon lit de mort.

Une nouvelle ambulance stoppa non loin d'eux et plusieurs infirmières s'approchèrent avec une civière. On allait évacuer Burt Gluckenhaus.

— Vous avez prévenu chez moi ? demanda l'Américain.

— N'ayez pas peur, je vais le faire, assura Ferdi. Votre femme va venir vous voir à l'hôpital.

— Pas tout de suite. Je ne suis pas présentable...

Un médecin avait écarté le drap et l'examinait. On lui fit une nouvelle piqûre et avec d'infinies précautions, on le chargea sur la civière. Un peu plus loin, on était en train d'opérer une femme sur un comptoir du Woolworth dont la vitrine n'existait plus. Un gradé des pompiers s'approcha de Ferdi qu'il avait reconnu.

— Vous avez une idée des dégâts ? demanda ce dernier.

— On a déjà emporté dix-huit cadavres. Surtout des Noirs, annonça le fonctionnaire. Et des dizaines et des dizaines de blessés. Certains très gravement.

Il parlait à voix basse, choqué. Ferdi rejoignit l'ambulance où se trouvait Burt, stationnée à côté d'une 504 qui semblait avoir été mitraillée. Il attira le

médecin à part et lui mit sous le nez son accréditif militaire.

— Cet homme travaille avec nous, dit-il et c'est un officiel de l'ambassade des Etats-Unis. Quel est votre pronostic ?

Le médecin le regarda longuement, avant de répondre :

— Il est perdu. Sa peau est brûlée à quatre-vingts pour cent. Nous pouvons peut-être le prolonger quelques heures, mais il risque de beaucoup souffrir. Si le cœur tient...

— Où l'emmenez-vous ?

— A l'hôpital militaire. C'est le meilleur endroit pour soigner les grands brûlés.

— Je viens avec vous.

Il monta dans l'ambulance qui démarra aussitôt dans un hululement sinistre, coupant les barrières de police. Deux motards l'attendaient et entreprirent de lui ouvrir la route. Burt Gluckenhaus était toujours conscient. Ferdi se pencha sur lui.

— *It's going to be all right* (1), dit-il, la voix étranglée. *It's going to be all right.*

L'Américain esquissa un vague sourire, trop choqué pour remarquer son émotion. Ferdi n'arrivait pas à croire qu'il allait mourir, il semblait si calme, si peu atteint.

Burt Gluckenhaus fixa avec anxiété son homologue sud-africain et dit :

— Cette femme, il faut la retrouver.

— Vous m'aiderez, fit Ferdi. Dès que vous serez sur pied. Vous vous en êtes bien sorti.

Le médecin l'écarta, posant un stéthoscope sur la poitrine du blessé, et le silence retomba, troublé par les hurlements de la sirène. L'ambulance filait vers le nord, à 130 à l'heure, à travers les rues déjà désertes de Pretoria. Ferdi ferma les yeux et se mit à prier. Il avait toujours été profondément religieux.

(1) Ça va aller.

Il y eut des virages, encore des virages, des ralentissements, puis le médecin releva la tête et son regard croisa celui de Ferdi. Burt Gluckenhaus semblait juste un tout petit peu plus calme.

CHAPITRE II

La voiture tourna dans Schubartstraat, puis s'engagea au fond d'un étroit passage entre deux buildings et plongea dans une rampe de ciment menant à une entrée en contrebas. Malko aperçut au bas de la rampe deux soldats en kaki, Uzi à l'épaule, insolites dans ce quartier commercial du centre de Pretoria. L'officier qui était venu le chercher à Jan Smuts, l'aéroport de Johannesburg, exhiba une carte et un des soldats fit aussitôt coulisser une grille métallique. D'autres soldats traînaient dans le parking, réservé aux usagers du 32e étage, siège du Contre-espionnage sud-africain. Le reste de l'immeuble avait des occupants « normaux », banques et sociétés privées. Au 32e, une énorme grille défendait l'accès du service. Son mentor introduisit une carte magnétique dans un boîtier et la porte s'ouvrit sans bruit. Quelques affiches en anglais et en afrikaans incitaient à la prudence, dans un style plutôt naïf. Un planton les amena dans une grande pièce où étaient installés un écran et un projecteur de diapositives. Deux hommes s'y trouvaient déjà.

Malko identifia aussitôt l'un d'eux, à la pomme d'Adam proéminente : John Barter, le nouveau chef de station de la CIA à Pretoria. L'Américain lui broya les phalanges dans une poignée de main presque trop amicale :

— Bon voyage ?

— Parfait, dit Malko.

Venu par le South Afrikan Airways, il avait un peu regretté Air France et ses repas fins. Que ce soit en Première ou en Club, la nourriture et les vins étaient largement à la hauteur de la réputation de la compagnie française. Même fourvoyé en Eco, pour une cause imprévue, il avait trouvé des repas décents.

Malko posa son attaché-case Vuitton et se tourna vers l'autre occupant de la pièce. Un homme à la carrure solide avec des yeux gris et une plaque rougeâtre sur le menton.

— Voici le colonel Ferdinand Koster, annonça John Barter, un de nos homologues. On le connaît surtout sous le nom de Ferdi... Il a mené l'affaire qui vous a conduit ici...

Ferdi serra la main de Malko et hocha la tête, tandis qu'un planton apportait du thé qui se révéla absolument infâme. La porte s'ouvrit alors sur une jeune femme aux cheveux noirs et courts, avec un coquin nez retroussé et des jambes somptueuses moulées de gris. Le pull en cachemire soulignait une poitrine qui avait sa place dans *Playboy Magazine*. Pourtant, à cause de ses Rayban et de ses mocassins, elle dégageait une impression de sérieux et même de sévérité. Ferdi se fendit d'un sourire et annonça :

— Miss Johanna Pieterdorf est ma meilleure collaboratrice, elle suit tous les dossiers de l'ANC.

Johanna Pieterdorf s'assit et croisa ses longues jambes, ses yeux sombres détaillant Malko avec l'air froid d'un entomologiste. Ferdi se tourna vers lui :

— Vous avez les photos ?

— Les voilà, dit Malko.

Il sortit de son attaché-case plusieurs diapositives que le colonel sud-africain tendit aussitôt à sa collaboratrice. Celle-ci alluma le projecteur. La photo d'une jeune femme de face, plutôt jolie apparut dans un silence de mort qui se prolongea très longtemps. Enfin, Ferdi laissa tomber, d'une voix déçue :

— Ce n'est pas elle !

— Tant mieux, dit Malko, parce que cette femme est en ce moment en prison à Rome.

L'écran redevint blanc. Autre photo. Cette fois prise de plus loin. Au télé. Ferdi se rapprocha, l'inspecta sous tous les angles, et finalement secoua la tête.

— Je ne crois pas, fit-il, mais je ne suis pas sûr.

— Vous pouvez être certain, dit Malko, celle-là s'est fait abattre par les Israéliens, il y a deux mois, dans une opération palestinienne dans le Sud-Liban. La suivante.

Blanc, clic-clac ; un énorme gros plan d'une très jolie femme avec de longs cheveux bruns cascadant sur les épaules occupa l'écran.

Cette fois, Ferdi n'attendit pas trois secondes pour rugir :

— C'est elle ! C'est elle.

Il s'approcha de l'écran, cacha les cheveux avec ses mains et répéta comme en transe :

— C'est elle !

— Vous êtes sûr ? demanda Malko, plutôt pour la forme.

— Totalement ! Je me rappellerai le visage de cette salope toute ma vie, lâcha Ferdi avec son lourd accent sud-af.

— Son véritable nom est Gudrun Tindorf. Elle est allemande, lesbienne et a appartenu au Mouvement du 2 Juin, un groupe terroriste qui s'est démantelé en 1968 sous les coups du BND. Gudrun a subi un entraînement militaire dans un camp tchèque et est considérée par les Allemands comme une des terroristes les plus dangereuses. C'est d'ailleurs la seule qui ait échappé au coup de filet.

— Qu'est-ce qu'elle fait maintenant ?

Johanna ralluma la lumière. Ferdi était suspendu aux lèvres de Malko.

— Elle tue, dit ce dernier. Pour le compte de tous ceux qui la paient bien. Au cours des dix dernières années, elle a travaillé pour plusieurs groupes terroristes, en Europe et en Amérique du Sud. Son activité

au sein du Mouvement du 2 Juin lui a permis de nouer de nombreux contacts dans les milieux terroristes, et d'y jouir de leur confiance. Mais maintenant, elle agit pour son propre compte. C'est une mercenaire, elle ne travaille que pour de l'argent. Peut-être aussi, par orgueil féminin. C'est une excellente professionnelle. Nous avons eu beaucoup de mal à l'identifier avec votre portrait-robot...

Les ordinateurs de la CIA en avaient attrapé la migraine. Sans parler des innombrables informateurs. La femme qui avait déclenché l'explosion de Church Street évoluait forcément dans le milieu du terrorisme et son sang-froid prouvait que c'était une vieille routière. En partant de ces données simples et en communiquant un signalement sommaire aux différents Services de renseignements européens, on avait obtenu une vingtaine de noms. Sans tenir compte de la coiffure ou même de la couleur des yeux. Avec les lentilles de contact, il était facile de la changer. Ensuite, il avait fallu une enquête fastidieuse pour isoler les meilleures « candidates ». Gudrun Tindorf était demeurée la dernière. Ultime élément, son dossier avait révélé qu'elle parlait hollandais. Comme les Africains du Sud.

— Vous n'avez rien de plus sur elle ? demanda Ferdi.

— Rien, avoua Malko. Elle utilise des tas de fausses identités et a accès à des faux papiers de grande qualité.

— Nous allons quand même vérifier avec l'Immigration, dit Ferdi.

— A mon avis, suggéra Malko, elle a dû repartir depuis longtemps. Ce n'est pas le genre de personne à courir des risques.

— Depuis l'attentat, nous avons surveillé Jan Smuts, contra le colonel sud-af, et tous les points de sortie.

— Il y a les bateaux et les exfiltrations clandestines...

Le colonel sud-africain garda le silence quelques instants. Comme s'il hésitait à communiquer une information à Malko. Finalement, il sortit un papier de sa poche et le lui tendit :

— Nous avons reçu ça, il y a deux jours. Peut-être Gudrun Tindorf se trouve-t-elle encore ici.

Malko lut le papier, quelques lignes tapées à la machine en anglais :

Si Nelson Mandela et Walter Sisilu ne sont pas libérés avant la fin de la semaine, il y aura d'autres bombes. Umkhonto We Sizwec.

— Que signifie cette signature et qui sont ces hommes ? demanda Malko.

— Deux militants de l'ANC, expliqua Ferdi, emprisonnés pour vingt ans après avoir commis des attentats terroristes. La signature signifie en zoulou « La lance de la Nation ». C'est le bras armé de l'ANC. Avez-vous jamais entendu parler d'un certain Joseph Grodno ?

— Jamais.

— Dommage. Joseph ou, si vous préférez, Joe Grodno est notre pire ennemi. Un des fondateurs du parti communiste sud-africain et maintenant animateur de l'ANC, un Lituanien. Il est réfugié en Zambie, à Lasaka, et, de là, il dirige toutes les opérations terroristes contre nous. C'est un ancien du Komintern, un homme redoutable. Il nous hait.

Malko avait entendu parler de Joe Grodno, mais préférait faire l'imbécile. Les Sud-africains l'avaient toujours raté, mais sa femme était morte dans des circonstances bizarres dans l'explosion d'une lettre piégée. Incident dont les services spéciaux sud-africains n'étaient peut-être pas complètement innocents.

Malko rendit la lettre à son homologue :

— Vous prenez cette menace au sérieux ?

— Très, répondit Ferdi. Joe Grodno nous avait prévenu qu'il y aurait bientôt des voitures piégées. Il y a eu Church Street. Nous nous trouvons en face d'un complot de grande envergure destiné à faire pression sur notre gouvernement. Si d'autres explosions se produisent, l'opinion publique va exiger la libération de ces deux terroristes.

— Vous n'avez aucun moyen de retrouver Gudrun Tindorf ?

Le colonel Koster secoua la tête.

— Non. Nous avons diffusé un portrait-robot, fouillé les hôtels, les aéroports, donné son signalement à la presse. Personne ne l'a vue.

— Elle doit être hébergée par un de ces salauds de *domini* (1), coupa Johanna, d'une voix acide.

Son regard croisa celui de Malko et s'adoucit aussitôt.

— J'espère que je ne vous ai pas choqué...

L'Eglise était contre l'Apartheid et le Conseil Œcuménique des Eglises aidait presque tous les mouvements terroristes du monde. Malko voyait cependant mal Gudrun Tindorf chez un prêtre. On savait, chez les Américains, que les Services sud-africains, peu rodés au terrorisme urbain, nageaient complètement dans l'affaire de Church Street. C'est bien pourquoi Malko se trouvait en Afrique du Sud.

La CIA avait été révulsée par la mort atroce de ses deux agents tués en train d'accomplir une mission théoriquement sans risques. Le directeur des opérations de la Company avait piqué une rage noire à la nouvelle du massacre, rejetant sur les Sud-Africains la responsabilité de la mort de Burt Gluckenhaus et de Steve Orbach. Seulement, il fallait les venger et, pour cela, collaborer avec les Services spéciaux sud-afs. Douloureux dilemme résolu par l'envoi de Malko, en Afrique du sud, afin de suivre l'enquête d'une façon pas trop voyante. Malko n'appartenant pas à la Company, personne ne pourrait soupçonner la CIA de collaborer avec les « diables » de Pretoria, maudits par l'ONU.

Le silence était retombé dans la pièce.

— Où peut se trouver cette salope ? murmura Ferdi pour lui-même. J'aimerais lui arracher la tête...

— Vous n'avez aucune piste ? demanda Malko. La voiture des deux terroristes ?

— Elle avait été volée dans les environs de Jo'Burg,

(1) Curé.

une semaine plus tôt, dit Ferdi. A un Blanc. Nous avons tout vérifié. C'est clair.

— Où les auteurs de l'attentat l'ont-ils cachée ?

— Dans le garage où sont arrivés les explosifs. Tenu par un gang de « strollies (1) »... Ils volent les voitures et ils trafiquent sur la « dagga (2) »... Des petits criminels. Ils agissent par goût de l'argent et haine raciale en même temps.

— Et par eux ? Ils ne savent rien ?

Ferdi eut un sourire amer.

— Leurs deux chefs étaient dans la Galant... On n'en a pas retrouvé assez pour remplir un carton à chaussures. Les seuls à connaître les vrais contacts. Ceux-ci sont venus les trouver de la part de l'ANC, d'après ce qu'ils ont dit à leurs complices. Ils étaient tranquilles. On leur avait dit qu'il fallait abandonner la voiture à cinq heures moins le quart. Sans leur parler de cette garce qui allait les faire sauter avec leur truc.

— Vous savez pourquoi ?

— Les responsables de l'opération voulaient se débarrasser d'eux, pour ne pas laisser de témoins. Ça ne les empêchera pas de retrouver toujours des strollies un peu fous qui risqueront leur peau pour mille rands... Même après cette expérience. Ils prétendront qu'il y a eu une fausse manœuvre...

— Et les explosifs ?

— Ce sont vos amis qui nous ont conduits sur leur piste. Ils venaient de Zambie, via le Botswana. Le courrier qui les a amenés a disparu dans la nature. Un Zoulou. Nous l'avons laissé filer pour ne pas donner l'alerte, afin de coincer tout le gang. C'est moi qui ai pris cette décision.

Nouveau silence. Malko se dit que si les menaces contenues dans le message étaient vraies, les Sud-Afs étaient mal partis.

(1) Blousons noirs.
(2) Variété de haschich.

Le chef de station de la CIA contemplait ses ongles d'un air pensif. On resservit du thé froid.

— Et, de votre côté, vous avez une idée ? demanda Ferdi.

— Pas pour le moment, fit Malko. Sinon de retourner à mon hôtel me reposer un peu.

Les Services sud-afs l'avaient mis au *Holiday Inn* et lui avait attribué une Ford Sierra flambant neuf louée chez Budget, d'un très beau bleu pastel. Pas vraiment discret pour une barbouze.

Le chef de station proposa aussitôt :

— Je serai ravi de vous emmener.

— Dans ce cas, c'est parfait, conclut Malko.

La réunion était terminée.

Ferdi garda la photo de Gudrun Tindorf. Ils refranchirent les grilles actionnées par la carte magnétique de Ferdi. Ce n'est qu'en émergeant dans Schubartstraat que John Barter tourna vers Malko un visage soucieux :

— Je me demande ce que vous allez faire ici. J'espérais qu'ils avaient au moins un début de piste. Ils semblent complètement perdus. Vous pensez que cette fille est encore en Afrique du Sud, malgré les risques que cela représente ?

— Etant donné la campagne de terreur qui se prépare, dit Malko, c'est possible. C'est une professionnelle de la vie clandestine, ne l'oubliez pas.

Ils roulaient dans Schoemanstraat presque déserte. La nuit commençait à tomber.

— Vous pourriez me rendre un service ? demanda Malko.

— Bien sûr.

— Prêtez-moi votre voiture.

L'Américain eut un regard surpris :

— Mais... vous en avez une !

— Exact. Mais je ne veux pas aller au *Holiday Inn* pour éviter d'être suivi.

Ils venaient de stopper à un feu rouge. L'Américain se tourna vers Malko, intrigué.

— Suivi ? Mais où voulez-vous aller ?

— Je n'ai pas tout dit à nos amis sud-afs, avoua Malko. Nous avons peur que leur désir de revanche ne leur brouille le cerveau.

— Vous avez une information sur cette Gudrun Tindorf ?

— Oui.

— Vous savez où la trouver ?

— Peut-être, si elle a été imprudente ou paresseuse.

— Mais qu'allez-vous faire ? demanda le chef de station, plein d'inquiétude. Vous n'avez pas l'intention de...

Il imaginait toujours les gens de la Division Action prêts à trucider la terre entière.

— Je ne lui ferai rien, promit Malko, mais en la surveillant, on peut sûrement remonter sur quelque chose d'intéressant. Ensuite, on mettra les Sud-Afs sur le coup. Ils ont été tellement traumatisés par ce qui est arrivé qu'ils sont capables de l'arrêter tout de suite si je leur apprend où elle se planque. En plus, rien n'est encore sûr. Je ne veux pas être ridicule, si mon tuyau est crevé.

— Et où est-elle ?

Malko eut un sourire contraint.

— Je ne suis pas autorisé à vous le dire. Vous pouvez vous arrêter ici ?

John Barter se gara au coin d'un complexe de sept cinémas.

— Je pense que vous n'aurez pas de mal à trouver un taxi, dit Malko. Vous pourrez récupérer votre voiture demain matin.

L'Américain ravala sa salive. C'était la règle du jeu.

— Vous êtes armé ?

— Non.

— Cette fille est dangereuse.

— Je sais.

Il se glissa à la place du conducteur et passa en « D ». La Buick démarra en douceur et la silhouette de John Barter, immobile sur le trottoir, fut avalée par l'obscurité.

***

La Buick filait à toute vitesse sur le N 1, le freeway reliant Pretoria à Jo'Burg. Ses phares éclairèrent un panneau indiquant « Soweto ». Depuis une semaine, les banlieues noires, les « township » comme les appelaient les Sud-Afs, étaient en ébullition. Des bandes de Noirs pillaient, incendiaient et tuaient, sans que la police parvienne à les contenir.

Quarante minutes plus tard, les gratte-ciel de Jo'Burg apparurent sur la gauche du freeway. On se serait cru aux USA. Sauf qu'on roulait à gauche. Malko regarda son compteur : 155. De quoi faire frémir les policiers sud-afs à cheval sur le règlement. Il se demanda si Ferdi avait deviné sa vraie mission. William Casey, le patron de la CIA, était fou furieux, à la suite de la mort de ses deux agents. Le palmarès de la terroriste allemande, reconstitué d'après l'enquête de la Company était éloquent : une douzaine d'agents américains, israéliens, allemands, froidement exécutés, plus quelques autres broutilles. L'Allemande ne semblait plus motivée politiquement, bien qu'elle ne travaille que pour des commanditaires de gauche. Différents groupes l'utilisaient à tour de rôle, pour des missions ponctuelles et dangereuses. Toujours pour de l'argent.

Gudrun était d'une habileté diabolique. Elle avait récemment glissé entre les doigts des Services hollandais après leur avoir tué un de leurs officiers d'une balle en plein cœur. Ce sont eux qui avaient renseigné la CIA. Grâce à un tuyau récent, ils avaient retrouvé une planque de Gudrun, près de Utrecht, en Hollande, et l'avaient visitée discrètement. Une fille, maîtresse occasionnelle de l'Allemande, y vivait seule. Dans la boîte aux lettres, les Hollandais avaient trouvé une lettre adressée à celle qui vivait là : écrite par Gudrun sur papier à en-tête de l'hôtel *Carlton* à Johannesburg !

Renseignement de première importance.

Seulement, les Hollandais ne voulaient pas collaborer avec les Sud-Afs. Ils avaient gardé l'information sous le coude pour finalement la donner au chef de poste de La Haye qui avait aussitôt transmis à Langley...

D'où le voyage de Malko en Afrique du Sud avec une mission précise : « terminer Gudrun Tindorf avec un extrême préjudice ». Ce qui, dans le jargon de la CIA, signifiait la liquider physiquement.

Malko n'appréciait pas vraiment ce genre de mission. Son intention secrète était de la livrer tout bonnement aux Sud-Afs, qui la pendraient haut et court. L'attentat de Church Street avait fait dix-huit morts et deux cents quatre-vingt blessés.

Il aperçut sur le freeway un panneau indiquant « Center » et s'engagea dans la rampe. Quelques instants plus tard, il roulait dans le centre de Jo'Burg, le long de Market Street. Cela ressemblait à New York. Le plus modeste building comportait quinze étages. Il tourna à droite et abandonna sa voiture au portier du *Carlton*, le plus grand hôtel de la ville.

Il n'y avait plus qu'à vérifier si l'information des Hollandais était encore bonne. Ou si c'était un leurre.

***

Le hall du *Carlton* grouillait d'animation. Malko s'arrêta en face de la réception et regarda autour de lui. Depuis deux heures, il explorait systématiquement les restaurants, les bars et les couloirs du *Carlton*, s'imprégnant des lieux. Sans vraiment espérer tomber sur Gudrun Tindorf. Il eût fallu un miracle. Evidemment, un simple coup de fil à Ferdi aurait beaucoup facilité ses recherches. Seulement, excité comme il l'était, le colonel sud-africain était capable d'arriver avec des tanks... Si Malko échouait, il serait toujours temps de faire appel à ses homologues.

La porte à tambour donnant sur la rue s'ouvrit soudain sur une vision qui assécha la gorge de Malko.

Une Noire sculpturale de plus de 1,80 m, tout de rouge vêtue : les escarpins, la mini en cuir, le chemisier et une immense capeline qui cachait en partie son visage. Elle se dirigea d'un pas décidé vers les ascenseurs, faisant onduler une croupe qui aurait fait abjurer le pasteur protestant le plus fanatique d'Apartheid. Automatiquement, Malko traversa le hall à son tour. Curieux d'en savoir plus sur cette créature insensée. Il la rejoignit en face des ascenseurs. De près, elle était encore plus impressionnante, avec une poitrine incroyable dont les pointes crevaient le tissu, un visage sensuel à la bouche énorme, et de grands yeux étirés à l'expression volontairement trouble.

Ils pénétrèrent dans la cabine et elle appuya sur le bouton du 22e étage. Tout l'ascenseur se mit à sentir le jasmin. Le regard dissimulé sous le rebord de sa capeline, elle s'absorbait dans la contemplation de ses ongles interminables, rouges eux aussi, bien entendu, sans prêter la moindre attention à Malko. Ils descendirent ensemble au 22e et elle s'engagea dans le couloir désert, balançant ironiquement ses hanches en amphore devant Malko. Ses jambes n'en finissaient pas.

Un peu plus loin, elle s'arrêta à la porte d'une chambre et frappa. Malko la dépassa, se sentant tout à coup un peu idiot. Il fit demi-tour et se trouvait derrière elle lorsque le battant s'ouvrit. Il s'arrêta net, n'en croyant pas ses yeux. Même sans ses Rayban, Johanna, la collaboratrice de Ferdi, était parfaitement reconnaissable. Leurs regards se croisèrent et la jeune femme devint en une fraction de seconde de la couleur d'une tomate bien mûre.

CHAPITRE III

L'étonnement de Malko était tel qu'il mit une bonne seconde à retrouver la parole. Entre-temps, la Noire s'était glissée dans la chambre, disparaissant à ses yeux. Johanna avala sa salive, toujours écarlate, et bredouilla :

— Je ne m'attendais... Qu'est-ce... Quelle surprise !

— Pour moi, c'en est une agréable, dit Malko revenu de sa stupéfaction. J'espère que vous allez me permettre de vous offrir un verre.

Johanna baissa la tête, muette, visiblement en proie à un horrible dilemme : si elle acceptait, Malko découvrirait probablement des choses intéressantes sur elle, et si elle refusait il en imaginerait de pires. Finalement, elle ouvrit un peu plus la porte et dit :

— Ici, alors, ce sera mieux...

Evidemment, une collaboratrice d'un service où l'on ne trouvait que de solides Afrikaaners en compagnie d'une Noire d'ébène, cela risquait de faire jaser.

Malko pénétra dans la petite entrée et aussitôt, de la tête, Johanna lui désigna la salle de bains. Ils y pénétrèrent et la jeune femme referma la porte. Elle aussi semblait avoir retrouvé ses moyens.

— Je croyais que vous étiez parti vous coucher ?

— Effectivement, fit Malko, mais je n'arrivais pas à dormir. J'ai pris ma voiture et j'ai roulé un peu au

hasard. J'ai échoué au *Carlton*. Là, j'ai vu votre amie et je l'ai suivie. Elle a une allure exceptionnelle.

— C'est une de mes meilleures informatrices, trancha un peu sèchement Johanna. Je me dois de la voir avec le maximum de discrétion. Bien entendu, elle ignore ce que je fais réellement.

— Bien entendu, renchérit Malko.

Leurs deux histoires étaient à peu près aussi vraisemblables l'une que l'autre. Il n'eut pas l'inélégance de demander à Johanna quelle couverture elle utilisait envers la Noire. La suite des événements le lui dirait probablement.

— Sortons d'ici, dit-il, elle va se douter de quelque chose.

La Noire attendait, enfoncée dans un profond fauteuil, les jambes croisées, l'air boudeur, animale et butée. Elle avait posé sa capeline sur le lit et regardait à travers la baie vitrée le building éclairé qui faisait face au *Carlton*. Elle jeta à Malko un regard dépourvu d'aménité.

— Shona, fit Johanna, je te présente un ami, Malko. Il t'a remarquée dans le hall et t'a trouvé très belle.

Shona eut une moue signifiant qu'elle s'en moquait comme de son premier boubou. Afin de détendre l'atmosphère, Malko alla au mini-bar, en sortit une bouteille de Moët et Chandon et des verres. Le bruit du bouchon fit à peine sursauter Shona, qui, en revanche, vida sa coupe d'un trait. Assise sur le lit, Johanna se demandait visiblement comment sortir de ce guêpier. Malko continua à remplir les verres, tentant d'entretenir une conversation exsangue. Johanna ne répondait que par monosyllabes et Shona admirait la vue, d'ailleurs superbe des buildings illuminés de *downtown* Johannesburg. Les deux femmes l'intriguaient. Sans ses lunettes, Johanna paraissait nettement moins sévère. Quant à Shona, c'était un animal sexuel comme il en avait rarement rencontré, charnelle et vénéneuse à souhait. Murée, hélas dans un mutisme à peu près total... Ce n'est qu'à la fin de la deuxième bouteille de

Moët qu'elle bâilla, découvrant un palais corail qui évoqua pour Malko un sexe de femme, et laissa tomber :

— J'ai faim, Jo, on va bouffer ?

C'était la première phrase complète qu'elle articulait et Malko sauta sur l'occasion.

— Je crois qu'il y a un excellent restaurant au premier étage. Laissez-moi vous y inviter.

Johanna hésita puis se dit que c'était sûrement le meilleur moyen de le faire sortir de cette chambre.

— Très bien, dit-elle, mais rapidement, car j'ai beaucoup de choses à discuter avec Shona...

Celle-ci se leva et s'étira comme une lionne, déhanchée, boudeuse, les reins creusés, ses seins pointus sous le nez de Malko. Elle sortit la première et Johanna en profita pour glisser à Malko :

— Ferdi ne connaît pas ce « contact ». Nos services sont très compartimentés.

— Bien entendu, dit Malko.

Elle ne soutint pas son regard et il se dit que, maintenant, il avait barre sur elle.

***

Sans doute payé au pourcentage, le maître d'hôtel boutonneux et blanc ne cessait de remplir les trois verres. Un vin du Cap, léger et pétillant, qui se buvait comme de l'eau, mais n'en avait pas les mêmes effets. Depuis un bon moment, Malko ne pensait plus à Gudrun Tindorf, mais à la façon dont il pourrait mettre la succulente Shona dans son lit. Il en savait peu sur elle. Divorcée, un enfant, mannequin, née dans un petit village du Transvaal, irrémédiablement idiote et imbue d'elle-même. Totalement inculte et préoccupée d'une chose : elle. Comme il n'y avait pas de glace à proximité, elle passait son temps à contempler son reflet dans la lame des couteaux... Pourtant, le vin l'avait dégelée : elle bougeait et elle parlait !

Johanna, les pommettes roses et les yeux brillants, la

couvait des yeux. Elle aussi avait largement profité du vin du Cap. Chaque fois que le regard de Malko tombait sur elle, le sien dérapait, gêné. Mais elle ne semblait plus décidée à s'en débarrasser. Lorsqu'il eut payé l'addition, c'est tout naturellement qu'il leur prit le bras et se dirigea vers les ascenseurs, suivi par les regards admiratifs et envieux de tous les mâles du restaurant. Pas un mot ne fut échangé dans l'ascenseur. Malko sentait contre son bras le poids d'un sein de Shona et, appuyée à sa hanche, celle de Johanna.

A peine furent-ils dans la chambre que Shona se précipita vers la radio et la tripota jusqu'à ce qu'elle trouve de la musique pop. D'un geste vif, elle se débarrassa de ses escarpins rouges et annonça :

— J'ai envie de danser.

Et soudain, elle se métamorphosa. Toute sa froideur, sa raideur fondirent en trois ondulations. Elle dansait comme un cobra ondule : avec une grâce féline, coupée de brusques détentes, les bras levés, pivotant, virevoltant, sans s'occuper de Malko et de Johanna. Chacun dans un fauteuil, ils la regardaient. Un spectacle hors du commun, extraordinairement sensuel. Johanna avait les yeux fixes, croisant et décroisant ses jambes nerveusement, glissant parfois un regard inquiet vers Malko. Ce dernier dénicha une ultime bouteille de Moët dans le mini-bar et fit le service. Johanna se remit à boire.

Sans cesser de danser, Shona vida sa coupe puis la jeta sur la moquette. Son expression avait changé. Ses yeux se posaient sans cesse sur Johanna avec un sourire ambigu et même parfois sur Malko.

La musique s'arrêta. Shona se laissa tomber à genoux sur la moquette, riant nerveusement. Puis, d'un geste fluide, elle fit passer son chemisier par-dessus sa tête, révélant son impressionnante poitrine. Sa peau était couverte de gouttelettes de transpiration. Elle tourna lentement la tête vers Johanna et lança de sa voix de petite fille :

— Essuie-moi !

Comme un zombi, Johanna se leva, fila dans la salle

de bains, revint avec une serviette et la passa sur le torse de Shona. Celle-ci se balançait les yeux clos à la façon d'un cobra endormi par un charmeur de serpents. Elle se remit soudain debout, ouvrit son zip et fit glisser sa jupe à ses pieds, révélant le buisson de son ventre un peu plus foncé que sa peau. Bien campée sur ses jambes écartées, elle lança à Johanna :

— Continue !

Johanna ne bougea pas, clouée par le regard de Malko. Ce dernier, sans perdre une seconde, s'empara de la serviette et commença à la passer lentement sur les cuisses de la Noire. Elles avaient la consistance du marbre. Il continua, le sang tapant dans ses artères, suivant le contour des reins creusés, du ventre et du sexe. Shona l'écarta sèchement :

— Je n'aime pas qu'on me touche là.

Il n'insista pas, s'attardant sur les jambes. Shona se laissa faire, les mains sur les hanches, ses lèvres épaisses retroussées sur ses crocs blancs. Puis, d'un geste elle repoussa Malko. Sans changer de position, elle dit :

— Viens maintenant.

Son regard semblait hypnotiser Johanna. Celle-ci plissa son visage, comme si elle luttait contre elle-même. Malgré l'alcool, elle n'avait pas oublié la présence de Malko.

Comme elle ne bougeait pas, Shona lança méchamment :

— Tu préfères que ce soit lui ?

Cette fois, Johanna se décida. A la stupéfaction de Malko, elle se laissa glisser de son fauteuil directement sur la moquette, à quatre pattes et rejoignit Shona. Sa tête se trouvait exactement à l'aplomb de l'arche de ses cuisses. Lentement, Johanna leva la tête, jusqu'à ce que sa bouche atteigne la fourrure sombre et s'y enfouisse. Shona eut un bref frémissement et ses mains se posèrent sur les épaules de la Sud-Africaine.

Peu à peu, celle-ci s'anima, les mains crispées sur les splendides fesses d'ébène. Les traits de Shona s'amollissaient. On n'entendait plus que leurs respirations

saccadées, courtes, coupées parfois d'un bref gémissement. Malko avait l'impression qu'il allait exploser mais n'osait pas interrompre cette scène magique. Soudain, Shona poussa un feulement rauque, ses genoux plièrent, sa bouche resta ouverte et elle s'abattit lentement en arrière, retenant contre elle la tête de Johanna toujours enfouie dans son ventre. Les deux femmes demeurèrent foudroyées. Isolées dans leur plaisir. Jusqu'à ce que Shona rouvre les yeux. Elle les posa sur Malko avec une expression tellement chargée d'érotisme qu'il eut l'impression que ses vêtements tombaient d'eux-mêmes de son corps.

Il s'agenouilla près du visage de Shona. La Noire allongea lentement la main et saisit son sexe, l'approchant de sa bouche. Il était si excité qu'il manqua hurler quand elle l'engloutit doucement. Johanna avait relevé la tête et observait la scène avec un mélange de stupéfaction et de dégoût. Shona s'interrompit et attirant la tête de sa partenaire vers son visage, murmura quelques mots à son oreille. Puis elle reprit sa fellation. Presque aussitôt, Malko sentit la bouche de Johanna effleurer sa poitrine, s'attardant au mamelon, avec une habileté que n'aurait pas reniée une grande hétaïre. En peu de temps, les deux femmes, sans un mot, l'eurent amené à l'extrême limite du plaisir. Pour Shona, cela ressemblait à un jeu, mais Johanna paraissait plus réticente. Pourtant leurs bouches se retrouvèrent à plusieurs reprises autour de son sexe. Il n'en pouvait plus. Johanna était la plus proche, mais quand il l'approcha elle le repoussa doucement.

— Pas moi, murmura-t-elle.

Shona avait roulé sur le dos. Il s'empara d'elle sans aucun mal et aussitôt, ses jambes remontèrent pour se nouer dans son dos. Apparemment elle n'était pas sensible seulement aux caresses de son amie.

— Doucement, dit-elle.

Malko se contrôla. A genoux près d'eux, Johanna lui caressait le dos, les reins, embrassait Shona. Celle-ci commençait à onduler sous Malko de plus en plus vite.

Il sentit une main se glisser entre eux et la Noire eut un sursaut. Il ne pouvait plus se retenir. Shona vint au-devant de lui, arc-boutée, et, brutalement, hurla. Sa bouche chercha la sienne. Il crut que c'était pour un baiser ; ses dents se refermèrent sur la lèvre inférieure de Malko et le mordirent au sang !

Coupant net son orgasme.

Il s'arracha à elle, roula sur la moquette. Aussitôt, Johanna prit sa place, se frottant à la Noire comme une chatte en chaleur. Les deux femmes ne s'occupaient plus du tout de lui. Il les vit s'enrouler, s'emmêler dans des étreintes bicolores, se donnant mutuellement du plaisir. Il n'en pouvait plus et peu à peu s'assoupit à même la moquette.

Lorsqu'il se réveilla, Johanna avait disparu, Shona était toujours sur la moquette, à plat ventre, le visage dans un oreiller, les reins cambrés, les jambes légèrement ouvertes. Instantanément, Malko fut la proie d'une formidable érection. Doucement, il la rejoignit. Elle frémit à peine lorsque Malko la pénétra. Elle était brûlante, pleine de miel. Il la prit longtemps et finit par exploser. Poliment, elle se cambra puis se retourna vers lui, le visage gonflé de plaisir :

— On va dormir maintenant, non ?

— Où est Johanna ?

Elle eut un geste vague.

— Partie, elle ne reste jamais.

Avec des gestes de noyée, elle se hissa sur le lit et s'y laissa tomber. Malko la contempla longuement, ne parvenant pas à trouver le sommeil. Quelle étrange rencontre. Ainsi, la pulpeuse Johanna était lesbienne et amoureuse d'une Noire. Sans sa quête de Gudrun Tindorf, il ne l'aurait jamais deviné. A son tour, il bascula dans le sommeil.

***

Le soleil entrait à flots dans la chambre. Shona émergea de la salle de bains torse nu, vêtue de sa jupe

rouge et de ses escarpins. Hiératique. Elle vint s'asseoir sur le lit :

— Bien dormi ?

Comme s'ils s'étaient toujours connus. Il allongea la main pour lui caresser la poitrine, mais elle se déroba avec un sourire trouble.

— Fini. Tu as eu de la chance de connaître Johanna. Je ne fais jamais cela comme ça, pour m'amuser.

— Ah bon, fit Malko, un peu déçu. Et si j'ai envie de te revoir ?

— Tu lui demandes. Ou tu viens ici le soir. J'y suis souvent. Si tu as des amis que ça intéresse.

Ainsi, la maîtresse de l'assistante de Ferdi était pute ! C'était complet. Malko pensa tout à coup à quelque chose. Se levant, il alla prendre dans sa veste la photo de Gudrun Tindorf.

— Tu connais ?

Shona examina le document d'un œil distrait et hocha la tête :

— Oui, je crois.

Malko crut que son cœur allait s'arrêter.

— Où l'as-tu vue ?

Le visage de la Noire se ferma aussitôt.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— C'est une copine.

— Une copine. (Elle eut un ricanement d'une vulgarité étudiée.) Une *hoer* (1), oui, elle tapine tout le temps au bar du premier. Allez, faut que je m'en aille. Tu n'as pas cent rands que je prenne un taxi...

Avec ça, elle pouvait faire le tour du Transvaal. Malko lui en tendit deux cents et du coup, elle redevint chatte, lui offrant sa bouche.

— Alors, peut-être à un de ces jours.

Elle remit son chapeau, son chemisier et disparut. L'excitation de Malko n'était pas retombée. Ainsi, le tuyau des Services hollandais était bon. Il était bien sur la piste de Gudrun Tindorf.

(1) Pute.

***

La réunion se terminait. Malko en avait mal à la tête d'avoir regardé des photos de femmes réunies par la police sud-africaine pouvant être Gudrun Tindorf. Ferdi avait vidé ses archives en vain. Johanna lui avait froidement serré la main comme si rien ne s'était passé. Elle se tourna vers son chef et demanda :

— Colonel, je peux accompagner M. Linge jusqu'au garage ?

— Bien sûr, dit Ferdi. J'ai une autre réunion dans cinq minutes. J'espère que nous allons déboucher sur quelque chose.

— Moi aussi, dit Malko.

Grille, carte magnétique. L'ascenseur. Ce n'est que dans le garage que Johanna demanda d'une voix calme :

— Que faisiez-vous hier soir au *Carlton ?*

— Je vous ai dit...

— *Don't bullshit me* (1), fit-elle d'une voix douce. Vous connaissez mes petits secrets. Je veux connaître les vôtres. Vous savez quelque chose que vous ne nous avez pas dit, n'est-ce pas ?

— Oui.

Elle hocha la tête.

— Bien. Je veux être dans le coup.

— Pourquoi ?

— Pour Shona. Je dirai que c'est elle. Cela me permettra de la voir d'une façon plus officielle.

Au moins, elle était franche.

— Promis, dit Malko.

Elle griffonna un numéro qu'elle lui tendit.

— C'est chez moi. Ne parlez pas trop, je suis sur écoute. Si vous me dites que vous avez envie de boire un verre avec moi, je comprendrai. Vous y retournez ?

— Oui. Ne me suivez pas.

— Non. Mais n'oubliez pas.

(1) Ne me racontez pas de conneries.

*
**

Malko inspecta du regard le restaurant argentin empuanti de la fumée des churrascos cuits en pleine salle et se dirigea vers le bar du premier attenant au restaurant où il avait dîné la veille avec Johanna et Shona. Une hôtesse se dressa devant lui.

— Sir, vous êtes seul ?

— Oui, dit Malko.

Elle eut un sourire d'excuse.

— Donnez-moi votre nom et revenez dans vingt minutes environ. Toutes les tables sont occupées.

— Mais je cherche quelqu'un...

Le sourire s'accentua. Inflexible. Derrière elle, Malko aperçut des tables, des lumières tamisées, un grand piano à queue servant de bar. Le pianiste égrenait une musique romantique à souhait.

— Désolée, je ne peux pas vous laisser entrer. Sinon, je ne pourrais pas vous faire sortir. Donnez-moi votre nom. A tout à l'heure.

Elle avait déjà remis la cordelière de velours rouge séparant la salle de l'entrée. Ce n'était pas le moment de faire un scandale... Malko se tordit le cou, sans rien voir. Fou de rage, il se replia sur les banquettes du hall d'où il pouvait surveiller la porte du bar. Les vingt minutes écoulées, il revint et cette fois, l'hôtesse l'accueillit avec un grand sourire :

— J'ai une place pour vous maintenant, Sir.

Il la suivit à travers les tables bourrées jusqu'à un tabouret vide en face du piano à queue.

— Une vodka, demanda Malko.

Une demi-douzaine d'hommes et de femmes étaient déjà installés autour du piano où un grand garçon blond officiait. Malko parcourut lentement la salle du regard et crut que son cœur allait s'arrêter. La dernière personne avant le pianiste était une femme. Sa veste de cuir noir était posée sur ses genoux et son sac, à côté

d'elle, sur le piano. Elle portait un chemisier rouge, avait des cheveux noirs, une bouche charnue, un profil régulier. Elle tourna la tête pour prendre des allumettes et il vit ses yeux. Bleus. Superbes...

Une fraction de seconde plus tard, l'inconnue s'était retournée. Cependant, la conviction de Malko était faite.

A côté de lui se trouvait Gudrun Tindorf, la terroriste responsable de l'explosion de Church Street.

CHAPITRE IV

Malko replongea vivement le nez dans son verre de vodka, essayant de toutes ses forces de ne plus regarder Gudrun Tindorf, ni même de penser trop intensément à elle. Il connaissait le sixième sens de ces gens qui vivent dans la clandestinité, capables de capter le signe de danger le plus infime. Le pianiste blond à la moustache bien cirée jouait le *Troisième Homme* et Malko s'appliqua à observer ses mains courir sur le clavier, le temps de retrouver son calme. Laisser un tel serpent à sonnettes en liberté relevait du délire. Gudrun Tindorf était très probablement en train de préparer un autre attentat.

Il releva la tête et grâce à la glace en face du bar, réussit à observer l'Allemande tranquillement.

Elle avait vraiment un beau visage, avec une épaisse bouche très rouge et un nez droit et fin. Ses cheveux très noirs, relevés en chignon haut sur la nuque, lui donnaient l'air distingué. Un paquet de Marlboro était posé près d'elle avec un gros briquet d'or. Elle fumait, mais sans nervosité, ni ostentation. Son voisin, un homme élégant d'une quarantaine d'années, avait engagé la conversation avec elle et ils riaient tous les deux.

Il fallait à l'Allemande un sacré culot pour s'installer dans le plus grand hôtel de Jo'Burg avec toute la police sud-africaine à ses trousses...

Les dernières notes du *Troisième Homme* moururent doucement. Malko avait pris sa décision. Pas de roulette russe : il allait prévenir Ferdi.

Seulement, son verre était encore plein et il ne voulait absolument rien faire qui puisse donner l'éveil à Gudrun. Il s'appliqua à prendre un air ennuyé et but sa vodka à petits coups. Dès qu'il eut terminé, le barman s'approcha et demanda :

— Une autre vodka, Sir ?

Malko, pour lui répondre, tourna la tête et, ce faisant son regard croisa celui de Gudrun Tindorf. Il eut l'impression de heurter une ligne à haute tension. L'Allemande était en train de le fixer, de le scruter plutôt et il eut toutes les peines du monde à ne pas changer d'expression, s'efforçant de la dévisager à son tour comme n'importe quel homme aurait fait.

— Non, merci, l'addition, dit-il au barman.

Gudrun Tindorf avait repris sa conversation avec son voisin. Il allait récupérer sa monnaie quand elle se leva, ramassa son sac posé sur le piano et s'éloigna, accompagnée de son voisin. Elle s'était fait draguer ! Malko était certain qu'ils ne se connaissaient pas en arrivant.

Il attendit qu'ils aient disparu et quitta le bar à son tour. Surtout, ne pas la perdre ! L'Allemande et son cavalier descendaient l'escalator menant au hall. Malko prit l'escalier et se posta ensuite en face de la réception, comme s'il attendait quelqu'un.

Gudrun et son compagnon bavardaient tendrement en face de la vitrine du bijoutier Stern. Soudain, l'Allemande leva la tête et embrassa légèrement l'homme sur la bouche, avant de l'accompagner à l'ascenseur. Sa conquête eut une mimique non équivoque avant de disparaître dans la cabine, lui montrant la clef de sa chambre entre deux doigts... Gudrun sourit, hochant la tête affirmativement.

L'homme disparut dans l'ascenseur. Le sourire s'effaça brutalement du visage de Gudrun, et elle se lança à grandes enjambées, jusqu'à la porte. Avant de sortir, elle jeta un long regard circulaire sans apercevoir

Malko, dissimulé derrière une colonne. Ce dernier atteignit à son tour la porte donnant sur Quartz Street déserte. L'Allemande était en train de se glisser au volant d'une Golf jaune, démarrant aussitôt. Dieu merci, le feu passa au rouge et Malko eut le temps de courir jusqu'à sa Sierra et de rejoindre la Golf. Gudrun conduisait avec une extrême lenteur ; mettant son clignotant quand elle tournait à droite, ne grillant pas les feux oranges, s'arrêtant bien avant qu'ils ne passent au vert. Il ne connaissait pas assez Jo'Burg pour savoir où elle le menait.

Malko aperçut une inscription au ras du trottoir : Wilson Street. Les Sud-Afs avaient l'étrange manie de graver le nom des rues sur le rebord des trottoirs, ce qui ne facilitait pas la vie.

Gudrun stoppa, à son habitude, comme le feu passait du vert à l'orange. Malko s'endormait à la suivre. Il s'arrêta derrière une autre voiture. Et soudain, au moment où le feu passait au rouge, la Golf jaune bondit comme une Ferrari, grillant le feu rouge, tournant aussitôt à droite dans Jan Smuts Avenue.

Jurant comme un damné, Malko recula pour se dégager de la voiture arrêtée devant lui, et fonça à son tour, sous les coups de klaxon indignés de son voisin. Il manqua se faire écharper par un bus et aperçut dans le lointain les feux d'une voiture qui s'éloignaient. Heureusement que la Sierra de Budget avait quelque chose dans le ventre... Il dévala comme un fou la grande avenue du Docteur-Malan, longeant Fairland, le centre de Jo'Burg, ivre de rage. Gudrun l'avait bien eu, avec son numéro de conductrice paisible... Il comprenait pourquoi elle avait échappé à tous ses poursuivants jusque-là...

Pied au plancher, il ne lâchait pas des yeux les feux rouges de la Golf qui emprunta la rampe menant à l'autoroute N 1, vers le nord. Malko en fut légèrement soulagé : la Sierra allait pouvoir donner son maximum. Il y avait peu de circulation et ce ne serait pas difficile de conserver le contact. Le manège de l'Allemande

prouvait qu'elle était consciente de sa filature. Ce qui n'allait pas faciliter la suite des événements. C'était un peu comme attraper un cobra à mains nues.

Maintenant, il n'y avait plus que deux cents mètres entre les deux voitures. Ils passèrent plusieurs sorties. Où donc allait Gudrun ?

***

L'embranchement sur le freeway indiquait « Pretoria ». Gudrun l'emprunta à la dernière seconde, et Malko, gêné par un camion, faillit le manquer. Les pneus de la Sierra hurlèrent, il se rattrapa de justesse, et il dévala une grande avenue surplombée à droite par les gigantesques bâtiments de l'Université. La Golf maintenait son avance. Elle vira en bas de l'avenue et Malko aperçut devant lui une voie rectiligne coupée de nombreux feux rouges. A cette heure, elle était déserte et Gudrun Tindorf continuait à conduire à tombeau ouvert. Ils arrivèrent presque au bout de Potgieter Street, puis la Golf tourna à gauche et disparut. Lorsque Malko arriva au croisement, il vit le panneau rouge d'un sens unique. Il s'y engagea pour se trouver nez à nez avec deux gros phares blancs ! Impossible de passer sur le trottoir, la rue était trop étroite ! Il vit la tête ronde et furieuse d'un Noir émerger d'une portière et lui jeter une injure. Pour ne pas perdre de temps, il recula. Quand il put enfin se lancer dans la rue, la Golf s'était volatilisée depuis belle lurette ! Il déboucha dans une autre voie à sens unique, vers la gauche. Un quartier noir populaire, bordé de maisons en bois avec des vérandas où des gens prenaient le frais ; des gosses jouaient un peu partout. On se serait cru dans les quartiers pauvres de Houston. Vingt mètres plus loin, ses phares éclairèrent la Golf jaune arrêtée au bord du trottoir.

Vide, bien entendu !

Malko se gara derrière et descendit. En dépit de l'heure tardive, le quartier était encore très animé.

Rien que des Noirs. Personne ne semblait voir Malko, comme s'il avait été transparent. Il regarda l'espèce de bazar qui lui faisait face. Une énorme inscription s'étalait sur la vitrine. NET BLANKIE. Interdit aux Blancs... Une des joyeusetés de l'Apartheid. Des gens commençaient à poser sur lui des regards plutôt hostiles. Il chercha autour de lui et vit une cabine téléphonique. Inespéré.

Dans la cabine, il ne restait qu'un fil arraché et des inscriptions injurieuses pour la virilité du Premier ministre Peter Botha. En plus, on s'était amusé à s'en servir comme toilettes publiques. Malko battit en retraite pour se heurter à plusieurs jeunes gens, des bérets noirs enfoncés jusqu'aux yeux, avec des T-shirts troués et des baskets en loques. Pas vraiment rassurants. L'un d'eux grimaça un sourire exhibant des chicots, et marmonna un mot que Malko ne comprit pas. Il fallut qu'il le répète avec insistance pour que Malko saisisse enfin ce qu'il disait : « Dagga ».

L'espèce de haschich que fument tous les Noirs en Afrique du Sud.

Pour eux, la quête de drogue semblait la seule raison possible à la présence d'un Blanc dans ce quartier, à cette heure. Malko secoua la tête négativement en souriant, mais les Noirs ne bougèrent pas, l'entourant d'une façon presque menaçante. Malko eut soudain une idée. S'adressant à celui qui semblait le plus éveillé, avec des cheveux plats et un nez très épaté, il demanda en anglais :

— Vous voulez gagner vingt rands (1) ?

Ils se figèrent, mais ne répondirent pas. Ou ils ne comprenaient pas l'anglais ou ils se méfiaient. Malko ne voulait pas sortir d'argent devant eux pour ne pas prendre un couteau dans le ventre. D'autres jeunes Noirs s'étaient approchés, formant un cercle hostile. Toutes les histoires de strollies assoiffés de sang lui revinrent en mémoire. Ces voyous noirs qui s'amusaient à tuer des Blancs comme ça, pour le plaisir. La rue était vide. Les rares passants — tous noirs — hâtaient le pas en voyant le petit groupe.

(1) Environ quinze dollars.

Il répéta sa question et cette fois, le Noir aux cheveux plats fit :

— Comment, Mister ?

Parlant très lentement, Malko expliqua :

— Je cherche la Blanche qui était dans la voiture là-bas. Je veux savoir où elle est...

Silence, puis palabre à voix basse entre deux jeunes dans une langue incompréhensible pour Malko. Le Noir aux cheveux plats demanda :

— Pourquoi, Mister ? *Mrs Blankie no good ?*

— *Ok, no good,* confirma Malko.

L'autre tendit la main :

— *Gee vir my geld* (1) *!*

— Après.

Re-palabre. Enfin, un des Noirs s'éloigna dans l'obscurité, laissant Malko en tête à tête avec les autres. L'ambiance était un peu plus détendue. A une trentaine de mètres, l'enseigne du bazar brillait comme une bouée de sauvetage. Centimètre par centimètre, Malko commença à se déplacer, entraînant tout le groupe avec lui.

Les visages étaient toujours aussi fermés, mais ils le laissèrent faire. Peu à peu, il quittait l'ombre pour une zone plus éclairée. Qu'était venue faire Gudrun Tindorf dans ce quartier pourri où on n'aimait pas beaucoup les Blancs ?

Le Noir parti à la recherche de Gudrun réapparut, impassible. Il tendit la main vers Malko.

— *Het geld* (2).

— *You found her* (3) *?*

— *Yes. The lane. Third house on the left* (4).

(1) Donne-moi l'argent !
(2) L'argent.
(3) Tu l'as trouvée ?
(4) Oui. La ruelle. Troisième maison à gauche.

Malko fouilla dans sa poche et en sortit un billet dont le Noir s'empara avidement. Il l'enfouit dans son pantalon et aussitôt les autres se dispersèrent en silence. Malko se précipita vers le bazar encore ouvert. Il y avait un téléphone sur le comptoir. Il entra, décrocha l'appareil sous le regard ébahi et réprobateur des rares clients, et composa le numéro de Ferdi chez lui. Occupé ! Sans insister il fit celui de Johanna.

Une sonnerie, deux, trois, quatre... Puis la voix de la jeune Sud-Africaine. Malko ne lui laissa pas le temps de poser des questions.

— Je l'ai retrouvée, fit-il. Je suis à Pretoria, près de Potgieter Street.

Rapidement, il expliqua où il était et raccrocha. Il s'avança alors vers la rue désignée par le Noir : une ruelle nauséabonde. Quelques cahutes en bois et des hangars. Pas un chat ! La troisième maison était entourée d'un halo jaunâtre, les autres plongées dans l'obscurité. Il hésitait sur la conduite à tenir lorsqu'il vit surgir deux silhouettes d'une baraque voisine. Il ne lui fallut que quelques secondes pour réaliser que les deux hommes venaient droit sur lui, ne lui laissant comme issue que la ruelle insalubre où était supposée se trouver Gudrun Tindorf.

***

Mermaid était un grand Cafre féroce d'une force herculéenne. Il tenait son nom d'une marque de lait condensé très connue en Afrique du Sud. Comme il n'arrêtait pas de lécher les vieilles boîtes lorsqu'il était enfant, les employeurs de ses parents, des fermiers du Natal, l'avaient surnommé ainsi. Le nom lui était resté.

Ouvrier agricole, il avait traîné ensuite sur tous les chemins de la province du Cap, un gros bâton sur l'épaule, à la recherche d'un travail provisoire. Sa vie avait basculé, le jour, où, ivre de bière, il avait battu à mort un Blanc rencontré par hasard dans les dunes autour de Capetown. Le meurtre ne lui avait rapporté

que dix rands et une montre, mais il s'était découvert un nouveau penchant : le goût de tuer des Blancs.

C'est un autre hasard qui l'avait mis en présence de Lyle, un petit métis trapu et malin, à la peau très claire, militant politique de l'ANC. A l'époque, Mermaid en était à son sixième meurtre de Blanc. Des gens, hommes ou femmes, qu'il tuait sur une impulsion, quand les circonstances étaient favorables, à la fois par plaisir et pour les voler. Lyle l'avait caché un certain temps et fait venir du Cap à Johannesburg. Né à Soweto, Lyle ne se sentait bien que dans les grandes agglomérations. A son contact, Mermaid avait appris à tuer « utile », c'est-à-dire à donner un sens politique à ses actes de sauvagerie. Illettré, il vouait une admiration sans bornes à Lyle qui savait lire, écrire, et avait même passé son permis de conduire. Depuis quelque temps, ils se cachaient tous les deux à Pretoria, mais Mermaid savait que cela n'allait pas durer. La mission qu'ils accomplissaient était la dernière avant une vie différente. Ils ne pouvaient pas échapper indéfiniment à la police sud-africaine redoutable d'efficacité. Il y avait trop de mouchards, même parmi les Noirs. Tout dépendait de ce qu'ils allaient faire dans les minutes suivantes.

Lyle se retourna vers son compagnon, comme ils émergeaient dans la rue calme.

— Tu vois, le Blanc, là, c'est lui.

Mermaid répondit d'un grognement et serra plus fort le gourdin incrusté de gros clous qu'il affectionnait. Il n'avait jamais aimé les armes à feu dont il ne connaissait pas le maniement, préférant se fier à sa force herculéenne. Entre ses mains nues et son gros bâton, il pouvait battre à mort n'importe qui. Une fois avec une hache, il avait fendu d'un seul coup le crâne d'un homme jusqu'à la bouche...

— Attention, il se sauve !

Lyle avait hâté le pas. Leur future victime venait de s'engouffrer dans l'impasse où ils souhaitaient justement qu'il aille.

***

Malko regarda vers le bout de la rue : personne. Johanna mettrait bien dix minutes à alerter les gens du Service. Donc, il n'avait à compter que sur lui-même. Les deux Noirs étaient tout près. Le plus grand était un vrai géant. Sans arme, Malko ne faisait pas le poids.

Il se lança d'un pas rapide dans la ruelle. S'il parvenait à surprendre Gudrun et à s'emparer de son arme, il avait une chance.

Il parcourut quelques mètres et se retourna : le grand Noir avançait vers lui, silencieux comme un chat, courbé en deux, suivi de son acolyte.

Devant, Malko aperçut le haut mur d'un entrepôt : infranchissable. A droite, idem. Il restait le côté gauche. Il arriva à la hauteur de la maison indiquée par le Noir. Une baraque en bois au milieu d'un jardinet en friche. Une lueur jaunâtre filtrait à travers les vitres sales.

Malko franchit la barrière du jardin, et, en deux enjambées, atteignit la véranda. Il monta les marches en bois et poussa la porte. Une ampoule nue pendait du plafond, éclairant une pièce pauvrement meublée avec une grande table ronde. Six Noirs y jouaient aux cartes. Ils les posèrent à l'intrusion de Malko, figés par la stupéfaction. Puis le plus vieux se leva, renversant sa chaise, brutalement, et jeta :

— *Voetsak* (1) !

Malko ne comprenait pas l'afrikaans, mais le sens était très clair. Un autre homme se leva à son tour et ajouta :

— *Voelgoed* (2) !

On aurait pu couper au couteau la haine qui émanait d'eux. Malko se retourna. Ses deux poursuivants montaient les marches de la véranda sans se presser. Il

(1) Fous le camp !
(2) Ordure !

aperçut une porte au fond de la pièce. Sans un mot, il la gagna. La porte était fermée. Il recula, lançant un coup de pied à la hauteur de la serrure. Le bois vermoulu céda aussitôt. Malko se jeta dans une cour obscure et vit à quelques mètres devant lui un second bâtiment d'où filtrait une faible lueur. Tandis qu'il traversait, il entendit une sirène dans le lointain. Pourvu que ce soit Ferdi ! La porte du hangar était entrouverte. Il la poussa et s'arrêta net. La pièce était éclairée par deux ampoules jaunâtres.

Un Noir le fixait, affalé sur une chaise. Un projectile de petit calibre avait creusé un troisième œil au milieu de son front et il était parfaitement mort, les bras ballants, l'air étonné. Le regard de Malko balaya la pièce et il vit trois autres corps étendus un peu partout, saisis par la mort dans diverses positions. L'un à plat ventre, l'autre recroquevillé, le bras devant son visage, le dernier, effondré sur une caisse, serrant encore un marteau dans sa main. On les avait froidement abattus, tous les quatre. Une exécution sans bavures. Il s'approcha du premier : le sang coulait encore de son front. L'âcre odeur de la cordite flottait toujours dans la pièce. Comment Malko n'avait-il pas entendu les coups de feu ? Gudrun !

Il n'y avait qu'elle pour avoir commis le massacre. Il aperçut une seconde porte au fond. Au moment où il allait l'atteindre, il sentit une présence sur sa gauche et tourna la tête. Il y avait un cagibi vitré qu'il n'avait pas vu tout de suite. Une silhouette était collée contre la porte du cagibi. Il vit un bras se lever, tendu dans sa direction, prolongé par une arme, entendit un « plouf » imperceptible et une des ampoules, à quelques centimètres de sa tête, vola en éclats.

CHAPITRE V

Malko demeura figé une fraction de seconde puis il recula, et se coula dans un coin obscur. Avec l'impression que les battements de son cœur s'entendaient à des kilomètres. Le silence était retombé dans le petit hangar où l'odeur poisseuse du sang se mêlait à la senteur acide de la cordite. Malko n'osait pas bouger d'un centimètre, ayant constaté avec quelle redoutable précision son adversaire l'avait ajusté. L'arme avec laquelle on avait tiré sur lui était équipée d'un silencieux. Or, Gudrun Tindorf se servait toujours d'une arme semblable, comme les gens du Mossad. Malko regrettait amèrement de ne pas être armé.

Moins d'une minute s'était écoulée depuis les coups de feu, passés totalement inaperçus.

Malko bougea imperceptiblement, cherchant à apercevoir l'autre partie du hangar. Impossible de vérifier si Gudrun Tindorf était encore là. N'importe qui d'autre aurait fui, mais, avec ses nerfs d'acier, l'Allemande le guettait peut-être, attendant justement qu'il se manifeste pour l'abattre.

Avec des précautions infinies, Malko allongea le bras, tâtonnant autour de lui. Ses doigts finirent par se refermer sur le goulot d'une bouteille. Ce n'était pas une très bonne arme en face d'un pistolet, mais cela valait mieux que rien. Continuant son exploration, il trouva d'autres bouteilles. Il lui sembla entendre un

craquement du côté de l'appentis : Gudrun Tindorf était toujours là et, agacée par l'absence de réaction de Malko, avait décidé de venir le chercher.

Puis de nouveau, le silence. Pour en avoir le cœur net, il saisit une bouteille et la jeta en direction de la porte par laquelle il était entré.

« Plouf-plouf ».

Les deux détonations étouffées étaient si proches qu'elles paraissaient n'en faire qu'une. La bouteille avait volé en éclats avant de toucher le mur. Pas question de tenter une sortie avec une tireuse pareille. Il allait prendre deux balles dans la tête. Gudrun travaillait avec la méthode israélienne : toujours deux coups de feu, pour être sûr de toucher la cible... Quelle bonne femme ! Il ne lui avait pas fallu longtemps pour abandonner sa planque au *Carlton*, et venir liquider ses complices. Tout cela à cause d'un simple regard. Malko comprenait de mieux en mieux pourquoi elle était toujours vivante.

Nouveau craquement. Cette fois, Gudrun prenait l'offensive.

Il risqua un œil entre deux caisses et l'aperçut. Une silhouette mince, le bras droit tendu, elle se déplaçait comme un chat, par glissements.

Il prêta l'oreille. Que faisait Ferdi ? Aucun bruit ne parvenait de l'extérieur. Gudrun Tindorf ne prenait aucun risque à long terme et avait sûrement décidé de supprimer celui qui pouvait la reconnaître : Malko. Celui-ci regarda autour de lui. De sa position, l'Allemande avait en enfilade les deux portes. Or, il avait un espace découvert de plusieurs mètres à parcourir pour s'enfuir. Aucune diversion ne marcherait avec une femme de cette trempe...

Il recula un peu et se retrouva vite le dos au mur. A ce moment, il entendit un bruit de pas dehors. Le pistolet prolongé du silencieux pivota. Deux silhouettes se découpèrent sur le seuil de la porte, dont une énorme : Gudrun aboya quelque chose et elles s'immobilisèrent. Malgré la pénombre, Malko eut le temps de

reconnaître les deux strollies qui l'avaient poursuivi dehors. Apparemment, ils travaillaient avec l'Allemande, car l'un d'eux répondit d'une voix rauque à la jeune femme. Maintenant, il était coincé entre ses trois adversaires... Il n'eut pas le loisir d'avoir des états d'âme. Les deux Noirs se mirent à progresser doucement dans sa direction sous la protection du pistolet de Gudrun Tindorf. Si Malko ne réagissait pas, les deux hommes allaient l'estourbir proprement. Le géant balançait une sorte de gourdin de l'âge des cavernes. L'autre tenait dans la main droite quelque chose qui ressemblait à un cercle de métal hérissé d'aspérités. La pénombre l'empêchait d'en voir plus.

Les deux Noirs avançaient lentement vers lui, silencieux sur leurs baskets. Ils ne l'avaient pas encore repéré dans le fouillis qui encombrait le hangar.

Il se redressa, bloquant sa respiration, serrant dans sa main le goulot d'une bouteille, se confondant avec la paroi, la chemise collée à sa peau par la sueur.

Le géant surgit devant Malko si rapidement qu'il faillit le rater. Il vit l'énorme gourdin clouté, un faciès écrasé avec un gros nez épaté et un front fuyant. De toutes ses forces, il abattit la bouteille sur la main qui tenait le gourdin. Le culot écrasa l'os du poignet du géant qui poussa un hurlement de douleur. Malko jeta le tesson et s'empara d'une autre bouteille au moment où le grand Cafre se retournait vers lui, et fonçait comme un sanglier, la main gauche en avant.

De nouveau, Malko abattit sa bouteille, visant le front. Elle vola en éclats, du sang jaillit et une fraction de seconde plus tard, des doigts noueux se refermèrent autour de sa gorge. Ils tombèrent tous les deux. Le Noir devait peser facilement vingt kilos de plus que lui ! Des kilos de muscles durs comme du métal d'où émanait une forte odeur de musc. Malko n'avait pas lâché sa bouteille brisée. A tâtons, il posa le tesson sur la gorge du Noir et commença à enfoncer en tournant... Depuis longtemps, il ne s'était pas battu avec cette sauvagerie... Son adversaire grogna et dut reculer pour ne pas

être égorgé. Malko vit surgir en arrière-plan la silhouette de Gudrun et s'effaça derrière la masse du géant. « Plouf-plouf ». Elle avait tiré de nouveau, et raté. Dehors, il y eut un coup de sifflet strident, et l'Allemande se fondit aussitôt dans la pénombre.

Malko n'eut pas le temps de se réjouir : quelque chose de froid s'enroula autour de sa gorge et plusieurs pointes aiguës s'enfoncèrent dans son cou. En un éclair, il comprit qu'il s'agissait d'un fil de fer barbelé. Utilisé à la façon du terrible lacet d'Elko Krisantem, son maître d'hôtel-garde du corps. Une des pointes, profondément fichée dans la chair de son cou, lui arracha un hurlement. D'un violent coup de genou dans le dos, le petit métis le fit basculer en avant, contre une pile de sacs. Collé à lui, il commença à serrer le fil de fer barbelé, écrasant son larynx, déchirant sa peau, le suffoquant peu à peu. Le géant, pris sous le poids des deux, grogna et, de la main gauche, emprisonna les deux jambes de Malko, l'empêchant de bouger.

Un voile rouge passa devant les yeux de Malko, réduit à l'impuissance, essayant en vain de glisser un doigt entre son cou et le fil de fer. Le sang battait à ses oreilles et ses forces l'abandonnaient. Tout occupés à le tuer, ses deux agresseurs ne disaient plus rien.

Une détonation claqua soudain, très près. Suivie de plusieurs coups de sifflets. Les deux Noirs échangèrent quelques mots à voix basse. Malko, faisant le mort, sentit le géant qui se dégageait.

Le petit métis serra encore un bon coup, puis Malko sentit les piquants arracher sa peau tandis que le tueur récupérait son arme. Un bruit de pas feutrés : les deux Noirs venaient de se glisser à l'extérieur, courant sur leurs baskets comme des fantômes.

Malko se releva, encore sonné, tâtant son cou atrocement douloureux et plein de sang, reprenant peu à peu sa respiration, des lueurs dansant devant ses yeux. Il avait l'impression de respirer du feu liquide.

Une rafale claqua, il entendit des cris et des appels. Il ferma les yeux, pris d'un vertige brusque, écœuré par

l'odeur du sang autour de lui. Une silhouette s'encadra brusquement dans la porte et hurla :

— Ne bougez plus là-dedans ! Sortez les mains en l'air !

⁂

Le capitaine Kritzinger avançait silencieusement le long d'une vieille baraque, contournant le hangar cerné par la police. Il était sur ses gardes, mais confiant, sachant que les Noirs, même les pires strollies, hésitaient à tirer sur les Forces Spéciales. Soudain, il devina plus qu'il n'aperçut une silhouette collée à l'angle du mur devant lui. Silhouette qui se fondit aussitôt dans l'obscurité. Tirant son Herstall de sa ceinture, l'officier avança avec encore plus de précautions jusqu'à l'angle puis s'arrêta pour écouter. De l'autre côté, un coup de feu claqua, suivi de sifflets.

Son adversaire et lui décidèrent au même moment d'avancer et se cognèrent presque. Il n'eut le temps que de voir une forme mince et une arme qui le menaçait.

— *Laat ous waai* (1) ! cria-t-il.

Instinctivement, il saisit le canon du pistolet braqué sur son visage, essayant de l'en écarter. Le dernier son qui lui parvint fut un « plouf » étouffé et tout devint noir. Il ne sentit pas le second projectile qui pénétra dans son crâne sous sa narine, faisant éclater les os et se logeant profondément dans le cerveau. Il était déjà pratiquement mort ; mais ses doigts ne relâchèrent pas le canon de l'arme qui venait de le tuer. Il tomba en l'entraînant.

Gudrun Tindorf, pour ne pas basculer avec lui, lâcha son arme et se mit à courir. De toute façon, elle avait un second pistolet dans son sac. Elle traversa deux jardins, franchit une clôture, et pénétra à l'intérieur d'un autre hangar dont elle possédait la clef. Dans un coin, il y avait une trappe. L'Allemande l'ouvrit,

(1) Jette ça !

découvrant une échelle où elle s'engagea pour aboutir dans un sous-sol. Un étroit boyau s'ouvrait dans un des murs. Il passait sous une rue et ressortait de l'autre côté, dans une petite maison que personne ne viendrait visiter. Son propriétaire se trouvait en Zambie et les voisins la croyaient à vendre. Immobile dans le noir, Gudrun Tindorf reprit son souffle, passant en revue les erreurs qu'elle avait pu commettre. Heureusement que son instinct ne l'avait pas trompée. L'homme qui l'avait fixée au bar du *Carlton* était bien un adversaire.

⁂

Adossé à la paroi du hangar, Malko, le cou entouré d'un bandage de fortune, contemplait d'un air absent le remue-ménage autour de lui. Les corps des quatre victimes de Gudrun Tindorf étaient alignés à même le sol, sous la garde d'un soldat des Forces Spéciales. D'autres fouillaient le quartier, à la recherche de la terroriste et de ses complices.

Dans ce quartier, le Blanc était l'ennemi. La porte du hangar s'ouvrit sur un groupe animé. Ferdi poussait devant lui un métis de petite taille, dont le visage n'était plus qu'une tache de sang. Deux soldats l'encadraient, en chapeau de brousse, des FAL au poing. Le métis avait les mains attachées derrière le dos avec des menottes. Ferdi le plaça sous l'ampoule jaunâtre, en face de Malko.

— C'est ce salopard qui a essayé de vous tuer ?

Comme le métis baissait la tête, le Sud-Africain empoigna sa tignasse frisée et la lui redressa de force. Malko réprima un haut-le-corps. Son visage semblait avoir été écrasé par un marteau-pilon : le nez écrabouillé, un œil complètement fermé, la bouche éclatée, la pommette fendue.

— Il a essayé d'arracher les couilles à un de nos hommes, expliqua Ferdi. Alors, il l'a travaillé un peu à coups de crosse. Mais je vais faire un rapport, il y est allé trop fort. Bon, c'est lui ?

Malko fixa l'œil unique. Malgré les coups, il était reconnaissable.

— C'est lui, dit-il. Et l'autre, le géant ?

— Il nous a filé entre les doigts, avoua l'officier sud-africain. Dans ce quartier, c'est difficile. Dès que nous entrons dans une maison, on en a deux cents sur le dos, prêts à nous lyncher. Mais celui-là parlera. Hein ? Comment tu t'appelles ?

— Lyle, bredouilla le métis.

Paternellement, Ferdi lui mit la main sur l'épaule.

— Eh bien, Lyle, tu sais ce qui va t'arriver, toi qui aimes bien serrer le cou des gens ? Une bonne cravate de chanvre... Surtout que tu dois bien avoir d'autres petits trucs à te reprocher...

Lyle ne répondit pas, buté, la tête enfoncée dans les épaules, reniflant le sang qui coulait de son nez et de sa bouche. Sur un signe de Ferdi, les deux soldats l'entraînèrent dehors. L'officier cria :

— Mettez-le chez nous ! Je vais m'en occuper moi-même !

Dès qu'il fut sorti, Ferdi tira de la poche de son blouson verdâtre un long pistolet qu'il tenait délicatement par le canon et le tendit à Malko.

— Regardez ça. Attention aux empreintes.

Malko examina l'arme. C'était un pistolet calibre 227, un Viking britannique avec un silencieux incorporé qui le prolongeait de vingt centimètres environ. Une arme qui ressemblait beaucoup à son pistolet extra-plat, sauf le silencieux. Le chargeur pouvait contenir douze balles et bien que le calibre soit réduit, sa précision et son silence en faisaient une arme super-dangereuse.

— Où l'avez-vous découvert ? demanda Malko. C'est sûrement l'arme de Gudrun Tindorf.

— Dans la main d'un de mes adjoints, dit sombrement Ferdi. Elle l'a tué avec. Deux balles dans la tête à bout touchant. Il ne l'a pas lâché et elle a été obligée de le lui laisser. Elle a probablement une autre arme.

— Vous ne l'avez pas retrouvée ?

— Non, dit-il, nous fouillons tout le quartier. Mais si on y va trop fort, dans cinq minutes nous avons une émeute sur le dos.

Malko rendit le pistolet.

Des policiers de la Special Branch avaient remplacé les soldats et commençaient à passer tout le hangar au crible, relevant les empreintes, cherchant des caches d'armes possibles. Dehors, les commandos assuraient leur protection. Ferdi enveloppa le pistolet dans une toile.

— Vous voulez que je vous emmène à l'hôpital ?

Malko avait l'impression d'avoir le cou badigeonné d'acide, mais secoua la tête négativement :

— Pas la peine. Ce n'est pas profond. Je préfère rentrer à l'hôtel.

— Laissez votre voiture ici, dit Ferdi, on la ramènera et venez avec moi.

Dehors, il tombait quelques gouttes. Des voitures avec des gyrophares bleus bloquaient la rue en face du bazar réservé aux Noirs. Malko aperçut un soldat sous un lampadaire, fusil d'assaut au poing. Le quartier paraissait encore plus sinistre. Ils prirent place dans la voiture de Ferdi. Deux soldats gardaient la Golf de Gudrun Tindorf. Malko donna les clefs de la Sierra de Budget. Ils repartirent vers le centre de Pretoria. Son cou était enserré par un cercle de feu. Pour oublier sa douleur, il questionna Ferdi :

— Vous avez une idée de ce qui s'est passé ? Qui sont ces Noirs assassinés ? Que faisaient-ils avec Gudrun Tindorf ?

Ferdi freina à un feu rouge.

— Pour l'instant, nous sommes dans le brouillard, dit-il. On en saura plus quand on les aura identifiés.

Le silence retomba jusqu'à l'*Holiday Inn*. Malko avait de plus en plus de mal à bouger son cou qui le brûlait horriblement. Ferdi s'arrêta sous le porche de l'hôtel. Malko ne voyait que son profil triste, avec le double menton. Il s'attendait depuis longtemps à la question que le Sud-Africain lui posa :

— Comment avez-vous retrouvé Gudrun Tindorf ?

Malko tourna la tête vers lui avec une grimace de douleur. Moment difficile.

— Ferdi, avoua-t-il, j'ai commis la même erreur que vous. J'avais une information que ma Maison m'avait demandé d'exploiter moi-même, sans vous en parler. Si j'avais désobéi, Gudrun serait arrêtée et votre capitaine toujours vivant... Je suis désolé.

Succinctement, il relata ce qui s'était passé, sans, toutefois, mentionner Johanna. Quand il eut fini, le colonel sud-af hocha la tête avec gravité.

— Je ne vous en veux pas, dit-il. Nous ne faisons pas un métier facile. Il n'est pas toujours aisé de savoir où est la vérité... Cependant, je ne dirai rien à ma hiérarchie. Cela compromettrait notre collaboration. J'expliquerai que vous nous avez donné un tuyau et qu'il a été mal exploité.

— Merci, dit Malko touché.

Il commençait à avoir de la fièvre et avait hâte de se reposer.

— Une chose, dit Ferdi. La prochaine fois, il ne faudra pas la rater.

— Nous essaierons, promit Malko.

Il grimpa l'escalator, prit la clef de sa chambre et gagna le sixième étage. On ne pouvait y accéder qu'avec une clef spéciale pour l'ascenseur. Le sang battait douloureusement dans ses carotides et sa Seiko-quartz indiquait une heure trente du matin. Longue journée. Sans même se déshabiller, il s'étendit sur le lit et sombra quelques instants plus tard dans un sommeil profond.

***

La corde se refermait autour de son cou et la foule vociférait, entourant le gibet improvisé dans la cour du château de Liezen. Au premier rang, Malko reconnut Alexandra qui le fixait d'un œil triste. Elle eut un geste déplacé dans un tel moment, relevant lentement sa

large jupe de velours noir afin qu'il puisse apercevoir une ultime fois, la jarretelle grise tranchant sur sa peau blanche.

Puis le bourreau lui donna une violente secousse, ses pieds ne trouvèrent plus que le vide et la corde se serra brutalement, l'étranglant.

Il se réveilla en sursaut avec un hurlement, le cœur battant la chamade. Il lui fallut plusieurs secondes pour réaliser où il se trouvait. La chambre de l'*Holiday Inn* était toujours aussi calme et aseptisée. En revanche, la douleur de son cou était atroce. Il se leva et alla se contempler dans la glace après avoir ôté son pansement. Son cou était semé de boursouflures suppurantes en un sinistre pointillé. La peau rouge et tendue semblait prête à éclater à chaque mouvement. Même pour avaler sa salive, c'était douloureux... Il se jeta sous la douche et en ressortit, criant de douleur. Le contact de l'eau était insupportable... Il dut se contenter d'un bain pris à toute vitesse. Les Sud-Afs l'attendaient pour un meeting important à onze heures. Il se refit un pansement de fortune et descendit.

Le *Rand Dailly Mail* mentionnait en quatre lignes les incidents de la veille dans la rubrique faits divers.

Lorsqu'il retrouva Ferdi à Church Street, le Sud-Africain jeta un regard inquiet au cou de Malko.

— Ça doit vous faire horriblement mal, dit-il, il faut voir un médecin. Sinon, cela va s'infecter.

Le meeting avait lieu comme la veille dans la même pièce. Johanna accueillit Malko avec un sourire contraint, toujours aussi sévère en apparence. Trois autres officiers des Services sud-africains attendaient en silence, dont un barbu sorti tout droit d'une image d'Epinal. Ferdi ouvrit le débat, montrant sur l'écran les photos des quatre Noirs trouvés morts dans le hangar.

— Nous avons avancé, annonça-t-il. Ce hangar servait d'entrepôt à une bande de strollies qui pillent les magasins et volent les voitures. Deux des hommes abattus étaient des voyous déjà fichés et arrêtés plu-

sieurs fois, toutefois sans activité politique connue. Les deux autres étaient inconnus.

— Vous avez découvert des choses intéressantes ? demanda Malko.

— Oui, dit Ferdi. Dans le sous-sol, une cache, dissimulée sous des pièces de voitures. Trois pistolets, et surtout, un lot d'explosifs du même type que ceux de Church Street. Avec des détonateurs très sophistiqués qui n'ont pu être fabriqués ici...

— Et Gudrun Tindorf ?

— Rien. Nous avons montré sa photo dans le quartier, mais personne ne paraît la connaître. Par contre, l'équipe que j'ai envoyée au *Carlton* a appris des choses intéressantes...

— Lesquelles ? demanda Malko.

Ferdi fit un signe à l'officier barbu qui alla ouvrir la porte et poussa dans la pièce un blondinet à la moustache arrogante, complètement défait, livide, au regard fuyant. Il s'effondra littéralement sur une chaise, la tête baissée sous les regards réprobateurs des officiers présents. Johanna lui lança une phrase sèche en afrikaans et il consentit à relever la tête.

— Cet homme est un des concierges du *Carlton*, Johan Botha, expliqua le colonel sud-africain. Nous l'avons amené ici pour qu'il vous raconte son histoire. Elle est très intéressante.

Il se tourna vers le blondinet :

— Allez-y, monsieur Botha.

L'homme commença dans un anglais hésitant, à peine compréhensible.

— J'ai fait connaissance de Miss Tindorf il y a trois semaines environ, commença-t-il. Elle a demandé à me parler... Nous avons bu un verre dans un bar de la galerie souterraine. Elle se faisait appeler Greta Manstein. Elle m'a expliqué qu'elle était arrivée d'Allemagne avec son protecteur, un riche industriel, qu'ils s'étaient disputés et qu'elle se retrouvait à Jo'Burg sans un sou pour payer son billet de retour en Europe.

Qu'elle avait besoin de gagner de l'argent très vite et qu'elle était prête à faire n'importe quoi.

Ferdi l'interrompit, d'une voix égale :

— Vous aviez déjà procuré des prostituées à des clients du *Carlton* ?

Le blondinet baissa la tête et dit « oui » dans un souffle. Mentalement, Malko nota que Gudrun Tindorf avait dû être au courant de ce fait et avait frappé à coup sûr. Décidément, elle était très forte.

Quand la pomme d'Adam du blondinet eut effectué quelques aller-retour, il reprit d'une voix geignarde :

— D'abord, j'ai refusé...

Ferdi émit un ricanement discret. Botha continua alors :

— Le lendemain, elle m'a demandé de venir dans sa chambre pour me montrer des bijoux qu'elle pouvait vendre... J'y suis allé et...

— Et ?

— Elle n'avait pas de bijoux, avoua le concierge du *Carlton*, mais m'a reçu dans une tenue, heu...

— Et vous avez couché avec elle.

Silence. Le concierge avala péniblement sa salive et poursuivit sur un ton glacial :

— Ensuite, nous avons fait un accord. Je lui laissais sa chambre et je lui trouvais des clients. Il y a toujours des gens qui demandent ce genre de choses dans un grand hôtel. Il suffit qu'ils voient une jolie femme un peu disponible. Cela a tout de suite très bien marché. Quelquefois, elle n'avait même pas besoin de moi et rencontrait des hommes dans les différents restaurants de l'hôtel. Mais elle était toujours très correcte et me donnait ma part.

— Combien ? demanda Ferdi.

— La moitié, avoua l'autre en baissant les yeux.

— Elle était inscrite sous le nom de Greta Manstein ?

— Non, j'avais peur à cause de la police. Tous les soirs, je mettais la chambre à un nom fantaisiste. Comme elle était payée normalement, personne ne s'en

souciait. Cette... jeune femme ne recevait pas de courrier ou de coup de téléphone, donc les standardistes ne pouvaient rien remarquer.

Ferdi se tourna vers Malko.

— Nous avons passé sa chambre au peigne fin, sans rien trouver que des affaires facilement remplaçables. Elle avait dû prévoir une solution de rechange au cas où elle serait obligée de quitter l'hôtel rapidement. L'étude des communications téléphoniques n'a rien donné non plus. Des coups de fils locaux.

Malko tâta son cou enflé et douloureux. Gudrun Tindorf avait du génie. Elle aurait pu rester ainsi très longtemps à l'abri de la police en plein Jo'Burg... Ce qu'il avait pris pour un culot incroyable était en réalité une organisation en béton. Protégée par le concierge, elle était à l'abri de toutes les investigations. Cela ne devait pas la gêner outre mesure d'avoir quelques « clients ».

Une forme d'autofinancement... Ferdi, les traits sévères, lança au concierge blondinet :

— Vous avez de la chance que nous l'ayons forcée à fuir, sinon, elle vous aurait abattu comme ses autres complices.

Le concierge essuya la transpiration qui coulait de son front. Les trois autres officiers le contemplaient comme une limace sortant de sous une souche.

— C'est tout ? demanda Ferdi. Vous ne nous avez rien caché ?

— Rien, je vous jure, bredouilla le concierge. Jamais je ne recommencerai, je le jure, je le jure !

Il était déjà debout, prêt à partir.

— Il ment, lança soudain Malko d'une voix calme.

Ferdi se tourna vers lui :

— Pourquoi ?

— Gudrun Tindorf ne s'est pas adressée à lui au hasard. C'est une femme trop prudente. Elle aurait pu tomber sur un indicateur ou un citoyen zélé. Il y a sûrement un lien entre eux. Interrogez-le.

Le concierge s'était rassis, défait. Ferdi s'approcha

de lui, les traits crispés par la rage. Brusquement, il explosa, apostrophant le concierge en afrikaans, postillonnant, martelant des mots incompréhensibles pour Malko. Lorsqu'il se tut, le concierge était recroquevillé sur sa chaise. Ferdi annonça à Malko :

— Je viens de lui expliquer qu'on peut l'envoyer à l'ombre pour cinq ans, si on considère qu'il savait qui était Gudrun Tindorf.

Apparemment, la menace avait fait son effet. Lentement, le concierge tira de sa poche un petit carnet rouge, le feuilleta puis écrivit sur une feuille un nom et un numéro de téléphone. Ferdi s'en empara aussitôt et lut : « Catherine Suideroord. 8372616. » Qui est-ce ?

— Une... call-girl, balbutia le concierge. C'est elle qui m'a envoyé l'autre. Mais je vous jure que...

Accidentellement, le regard de Malko croisa celui de Johanna. La jeune femme était livide, le sang s'était retiré de son visage. Ses deux mains crispées sur son bloc, elle baissait les yeux.

CHAPITRE VI

Ferdi tendit à Johanna le bout de papier où était inscrit le téléphone de la call-girl.

— Trouvez-moi l'adresse de cette fille.

Johanna, toujours aussi pâle, prit le papier, et sortit aussitôt. Le colonel sud-africain se tourna alors vers Malko :

— Nous allons garder ce type au chaud, le temps d'aller à Jo'Burg discuter un peu avec cette fille. Vous venez avec moi ?

— Certainement, dit Malko.

L'officier barbu entraîna le concierge du *Carlton* hors de la pièce.

— J'ai une idée, dit soudain Malko. Si j'allais voir cette fille moi-même ?

Ferdi le fixa, l'air étonné :

— Pourquoi ?

— Elle n'est peut-être pas facile, dit Malko. Si on la prend de front et qu'elle refuse de dire ce qu'elle sait, nous sommes coincés. Vous n'avez pas beaucoup de moyens de pression sur elle. Par contre, je peux essayer de lui extirper en douceur ce qu'elle sait. Si j'échoue, il sera toujours temps pour vous d'intervenir.

Ferdi écoutait en se grattant le menton. Malko avait bien pris soin de ne pas être trop insistant. L'officier sud-africain hocha la tête.

— Vous avez raison, c'est peut-être une bonne idée.

Mais je vais vous donner une protection. Qu'on ne recommence pas le coup d'hier soir. On ne sait jamais.

— Absolument, dit Malko.

Calmé, le colonel sud-africain se servit une tasse de thé, imité par Malko. Son cou recommençait à le faire souffrir horriblement. Ils avaient à peine fini leur thé que la porte s'ouvrit sur Johanna, toujours blanche comme un linge.

— J'ai trouvé l'adresse, Colonel, annonça-t-elle. Cette fille habite à Hillbrown, dans la banlieue sud de Jo'Burg.

— Parfait, approuva Ferdi. Nous avons changé nos plans. Notre ami, le prince Linge, va d'abord aller la voir tout seul. Pouvez-vous lui trouver une voiture de protection avec quatre hommes de chez nous ?

Malko eut l'impression que des larmes emplissaient soudain les yeux de Johanna. La jeune femme mit plusieurs secondes à répondre d'une voix presque normale :

— Bien sûr, Colonel.

— A propos, ajouta Ferdi, accompagnez M. Linge à l'infirmerie qu'on lui fasse une piqûre. J'ai l'impression qu'il souffre beaucoup.

— Venez, dit Johanna avec un sourire resplendissant.

Malko la suivit à travers des couloirs verdâtres et quelques portes blindées jusqu'à une petite pièce où officiait une infirmière noire. Celle-ci retira le pansement de Malko et fit la grimace :

— Ce n'est pas beau, c'est en train de s'infecter.

Lorsqu'elle commença à nettoyer les plaies, il crut se trouver mal. Johanna le couvait des yeux. Enfin, le supplice fut terminé, on le repansa et il dut encore subir une piqûre d'antibiotique. L'infirmière l'avertit :

— Il en faut une autre ce soir.

— J'irai la lui faire à son hôtel, proposa vivement Johanna. J'ai une formation médicale. Donnez-moi ce qu'il faut.

Au moment où ils allaient sortir de l'infirmerie, Ferdi surgit.

— C'est bien ! dit-il. J'avais peur que vous soyez parti directement. Téléphonez-moi dès que vous savez quelque chose. Johanna, venez, j'ai des choses pour vous.

Malko se retrouva seul en face de l'ascenseur. Certain que Johanna viendrait bien lui faire sa piqûre. Avant, il avait à convaincre Shona de ne pas faire de vagues...

***

C'étaient des petites maisons toutes semblables, alignées en face d'un mur aveugle. Un quartier de Noirs évolués, pour ceux qui ne voulaient pas habiter les *townships*, les cités-dortoirs noires. Il se dégageait une grande tristesse de cet ensemble, sous le ciel gris. Malko arrêta sa voiture devant le numéro 6. Une maison d'un étage. Derrière lui, la Rover des Services sud-africains s'arrêta sagement à son tour, avec ses quatre gorilles en civil. On ne voyait aucun piéton. Malko pénétra dans un couloir qui sentait le chou et l'odeur fadasse de la dagga.

Catherine Suideroord. *Grondvloer* (1)

C'était écrit à l'encre noire, sur un bout de carton. Malko frappa à la porte désignée. Il y eut un remue-ménage à l'intérieur et une voix peu aimable lança à travers le battant quelque chose qu'il ne comprit pas. Il frappa de nouveau, ajoutant :

— Je viens de la part de Johanna.

Cette fois, la porte s'entrouvrit. Hirsute, les cheveux en bataille, vêtue d'un maillot de corps grisâtre et d'un jean, la pulpeuse Shona était méconnaissable. Elle eut un geste de recul en voyant Malko et voulut refermer. Heureusement, il avait glissé son pied dans la porte.

(1) Rez-de-chaussée.

— Laissez-moi entrer, dit-il. C'est important. Sinon, il y a quatre policiers dehors qui prendront le relais.

Les yeux de la Noire chavirèrent et elle ouvrit d'un coup, sans un mot. La petite pièce était un capharnaüm incroyable. Malko aperçut dans un coin l'élégante capeline rouge en équilibre sur un bâton. Shona se laissa tomber sur le lit, montrant à Malko un vieux fauteuil encombré de dessous.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Elle avait repris sa moue boudeuse, le visage fermé, l'air méprisant.

— La fille dont je vous ai montré la photo, dit Malko, vous la connaissez bien ?

Shona eut une moue ennuyée.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Vous êtes flic ou quoi ?

— Je ne suis pas flic, expliqua Malko, mais j'enquête.

Avec les mots les plus simples possible, il expliqua le minimum à Shona qui semblait ne pas l'écouter. Insistant simplement sur le fait que Gudrun Tindorf était une dangereuse terroriste.

— Qui vous a envoyé Gudrun Tindorf ? conclut Malko. Si vous ne me répondez pas ce sont les policiers qui viendront vous poser la question. Vous et votre amie Johanna risquez alors beaucoup d'ennuis...

Shona demeura muette d'interminables secondes. Au point que Malko se demanda si elle avait compris. Puis, elle laissa enfin tomber d'une voix lasse :

— Une copine.

— Son nom ?

— Elle s'appelle Wanda.

— Où peut-on la trouver ? Ici à Jo'Burg ?

— Non. A Gaborone.

— Où ça ? demanda Malko surpris.

— A Gaborone, au Botswana, lâcha Shona d'un ton énervé. Elle travaille au *Gaborone Sun*. C'est un hôtel.

Malko avait entendu parler du Botswana, petit état

noir limitrophe de l'Afrique du Sud, mais jamais de sa capitale, Gaborone.

— Comment avez-vous connu l'autre ? insista-t-il.

Shona poussa un soupir excédé :

— Wanda m'a téléphoné. Elle m'a dit qu'elle avait une copine qui voulait travailler à Jo'Burg. Une Blanche, mais OK. Une étrangère. C'est tout. L'autre est venue et je l'ai aidée.

— Grâce à Johan Botha ?

Cette fois, la Noire réagit, avec une mimique furieuse.

— Comment vous savez ça ?

— Je suis au courant de beaucoup de choses, dit Malko. Il a été interrogé par la police. Si j'étais vous, je ne remettrais pas les pieds au *Carlton* pendant un moment. Vous ne savez rien de plus sur cette Allemande ?

Shona se leva brusquement et il crut qu'elle allait essayer de le frapper.

— Non ! cria-t-elle. Foutez le camp !

Malko se leva à son tour, certain qu'elle lui avait dit la vérité. Gudrun Tindorf n'était pas le genre de femme à raconter sa vie. La porte claqua derrière lui et il entendit Shona hurler :

— Enculé de Blankie !

Pas du tout lady-like.

Les quatre policiers faisaient nerveusement les cent pas dans la rue et il les rassura.

— Dites au colonel Koster que tout va bien et que j'ai obtenu l'information que je cherchais, nous en parlerons demain matin, à la conférence.

Son cou l'élançait et il avait hâte de se reposer. Il se remit au volant de la Sierra et eut un mal fou, dans le dédale de la banlieue de Jo'Burg, à retrouver le freeway pour Pretoria.

Johanna lui devait une fière chandelle... Quelle imprudence pour une jeune femme dans sa situation d'avoir une relation amoureuse avec une fille comme

Shona. Décidément, les êtres humains étaient bien bizarres...

***

La fièvre faisait battre le sang dans ses tempes et la brûlure de son cou devenait insupportable. Malko se tournait et se retournait, allongé en slip sur son lit, lorsque le timbre de la porte de sa chambre sonna. Comme l'étage n'était pas directement accessible aux visiteurs, ce ne pouvait être que la femme de chambre. Il se leva et alla ouvrir.

Johanna surgit devant lui.

— Je viens pour la piqûre, annonça-t-elle.

— Mais comment êtes-vous montée ?

— Ils me connaissent, dit-elle avec un sourire.

Elle entra et Malko referma. Elle ne semblait pas avoir remarqué qu'il était pratiquement nu. Elle posa son sac et ôta sa veste, révélant un chemisier de soie tendu par ses seins lourds. Le regard de Malko descendit et il n'en crut pas ses yeux. Sous une jupe grise étroite, il voyait nettement se dessiner les minces serpents de deux jarretelles ! A la place des collants, il y avait des bas gris et les mocassins avaient été troqués contre d'élégants escarpins à hauts talons ! Johanna se pencha un peu sur la table, tournant le dos à Malko, en train de préparer sa piqûre, faisant involontairement saillir sa croupe pleine. Puis, elle revint, la seringue à la main.

— Allongez-vous sur le côté.

Malko obéit. Il sentit à peine la piqûre. Puis les doigts de Johanna commencèrent à masser délicatement l'endroit où l'aiguille s'était enfoncée. Elle s'était assise sur le bord du lit.

— Je ne vous ai pas fait mal ?

La voix de la jeune femme était douce avec de curieuses intonations rauques.

Il se retourna : elle était penchée sur lui avec une expression ambiguë, tendre et inquiète.

— Non, dit-il. A propos, j'ai vu Shona. Elle m'a donné l'information que nous cherchions. Je pense que pour elle, l'affaire s'arrêtera là.

Il lui relata rapidement son entrevue avec la call-girl. Johanna l'écoutait avidement. Elle dit d'une voix étranglée :

— Je ne sais pas comment vous remercier... J'avais tellement peur...

Elle se tut, des larmes dans les yeux. Malko en oublia les ganglions douloureux de son cou. Il posa une main sur le genou gainé de nylon et se mit à le caresser doucement, remontant le long de la cuisse.

— Vous mettez souvent des bas ?

Johanna secoua la tête.

— Non, je les ai achetés tout à l'heure.

Cet aveu fit l'effet d'une piqûre de toni-cardiaque sur Malko. Il sentit son sexe augmenter brusquement de volume, tendant le tissu de son slip. Comme si les doigts de Johanna avaient senti cette évolution, ils glissèrent tout naturellement de sa hanche et se posèrent sur lui. Pendant un long moment, ils ne dirent rien. Malko avait beau connaître le corps de Johanna depuis leur soirée surprise, il éprouvait un plaisir violent à le redécouvrir de cette façon. Ses doigts progressaient le long du bas ; ils trouvèrent la peau nue et il en ressentit un picotement délicieux le long de sa colonne vertébrale. Puis il continua et sentit une moiteur brûlante, une coulée de miel merveilleuse. Visiblement, Johanna n'était pas en service commandé.

Soudain, il n'eut plus envie de flirter. Doucement, il pesa sur ses épaules et elle s'allongea. Sans rien ôter de ses vêtements, il se contenta de faire glisser la jupe vers le haut, découvrant le ventre ombré de noir. D'un coup, il entra en elle avec une aisance exquise et poussa un cri de douleur. Oubliant sa blessure, Johanna venait de nouer ses mains sur sa nuque.

— Oh, pardon !

Elle le lâcha, emprisonnant ses reins et il commença à lui faire l'amour lentement, la sentant s'éveiller peu à

peu, par le roulis de ses hanches. Elle haletait, la bouche ouverte, les yeux fermés, et tout à coup se mit à gémir de plus en plus vite, puis retomba avec un cri. Malko explosa à son tour et ils demeurèrent enlacés. La glace au-dessus du bureau lui renvoya l'image de Johanna, la jupe retroussée sur ses hanches, les cuisses nues coupées de jarretelles, le chemisier en désordre, les escarpins accrochés à la couverture.

Sublime.

— Je pensais que vous n'aimiez que les femmes, dit-il doucement.

Johanna esquissa un sourire.

— Pas vraiment. J'ai toujours oscillé. Avec Shona, j'étais folle, elle me domine complètement... Depuis longtemps, je n'avais pas fait l'amour comme ça. Vous avez été fantastique...

— Bof, fit Malko.

Elle lui mit un doigt sur les lèvres :

— Non, pas maintenant, je veux dire avec Ferdi. C'était toute ma vie qui était en jeu. Alors, j'ai eu tellement envie de vous remercier, je me suis sentie tellement portée vers vous. Je ne pensais pas que cela serait comme ça. Vous m'avez donné beaucoup de plaisir.

— Espérons que c'est plus qu'un entracte...

— Je ne sais pas, dit-elle.

Lui avait envie de le savoir. Toujours abuté en elle, il recommença à remuer lentement. Un peu plus tard, il se retira et fit doucement basculer Johanna sur le ventre, la prenant par-derrière. D'elle-même, elle se redressa, creusant les reins, l'enfonçant encore plus en elle. Puis sa main chercha celle de Malko et la posa sur sa cuisse, à la lisière du bas et de la peau.

— Tiens-moi là, murmura-t-elle. Fort.

Il fit ce qu'elle désirait, lui pétrissant les cuisses de toutes ses forces, tout en la martelant.

Johanna poussa un grognement étranglé et en quelques secondes, fut secouée par un orgasme violent qui déclencha celui de Malko.

Décidément, c'était une conversion qui tenait la route.

***

Etait-ce l'amour ou la piqûre ? En tout cas, Malko souffrait moins de son cou déchiré. Johanna, lovée contre lui, le caressait avec douceur. Moitié érotisme, moitié tendresse. Elle dit soudain :

— J'aimerais m'évader quelques jours sur une île au soleil avec toi. L'année dernière, avec une amie, on a fait un voyage Jumbo-Jet Tour aux Seychelles et à l'île Maurice. C'était formidable. Tous les avantages d'un tour organisé et l'indépendance.

— Ah, bon ! fit Malko dont les doigts suivaient la courbe d'un sein.

— Oui, continua Johanna, aux Seychelles on avait une Mini-Moke et à l'île Maurice une villa les pieds dans l'eau. On était accueillies à l'arrivée, tout était organisé. Avec toi, ajouta-t-elle, ce serait encore mieux.

— Eh bien, dit Malko, quand nous aurons piégé Gudrun, on prendra Jumbo !

Johanna se releva, baissa sa jupe et dit tristement :

— Je dois partir, j'ai un dîner.

Ils s'étreignirent près de la porte et elle leva sur lui des yeux humides.

— J'ai honte, tu sais, pour l'autre soir. J'étais folle.

Elle s'éloigna dans le couloir et avant de disparaître au coin de l'ascenseur se retourna pour lui adresser un dernier sourire. Il ferma la porte, euphorique. Si sa mission marchait aussi bien que l'accomplissement de ses fantasmes, il aurait la Médaille du Congrès.

***

Ferdi mâchonnait nerveusement un petit cigare éteint et s'avança vers Malko, une lueur d'impatience dans les yeux gris.

— Vous n'avez pas appelé hier soir ?

— Je dormais, mentit Malko. Cette saleté de blessure m'a épuisé. Et je préférais vous parler de vive voix. Je n'aime pas le téléphone.

L'officier sud-africain hocha la tête. C'était une notion qu'il comprenait. Malko venait de passer à l'infirmerie où on lui avait fait un pansement tout neuf et administré une piqûre sans des a-côtés aussi exquis que la veille au soir. L'infection semblait jugulée et ses ganglions avaient diminué de volume. Il fit rapidement le récit de sa visite à Shona. Ferdi semblait déçu.

— Ça va être difficile de la retrouver à Gaborone. Ces filles changent de pseudo tout le temps.

— Vous n'avez rien su de votre côté ?

— Nous avons retrouvé la trace de son passage lorsqu'elle est entrée dans le pays, dit Ferdi. Sous le nom de Manstein. Ses papiers semblaient en règle. Elle a donné une adresse, fausse bien entendu, à Capetown. C'est tout.

On frappa à la porte. C'était Johanna. Elle adressa un sourire poli à Malko, et tendit un papier à Ferdi. Elle avait retrouvé ses mocassins plats, ses Rayban et son air austère. Le colonel sud-africain parcourut le message des yeux et le donna à Malko sans un mot. C'était un texte très court, tapé à la machine, en anglais.

« Si Nelson Mandela et Walter Sisilu ne sont pas libérés avant la fin de la semaine, nous frapperons à nouveau. »

Signé :

Umkhonto we Sizwec.

— C'est arrivé au QG de la police hier soir, annonça Johanna. Ils l'ont authentifié. Cela a été tapé sur la même machine que celui qui annonçait l'attentat de Church Street.

Ferdi, le menton rentré, semblait plongé dans une

profonde méditation. Il leva soudain la tête et lâcha de sa voix lente :

— Je crois que nous allons filer à Gaborone. J'irais jusqu'en enfer pour retrouver cette *slet* (1).

(1) Salope

CHAPITRE VII

Gaborone...

Malko repéra sur la grande carte épinglée au mur la capitale du Botswana. Un petit point, collé à la frontière de l'Afrique du Sud, pas très loin de l'immense désert du Kalahari, un des endroits les plus désolés du globe. Pratiquement, le Botswana n'était qu'un désert, coincé entre la Zambie, le Zimbabwe et l'Afrique du Sud.

Il revint à la table et but un peu de thé brûlant et amer, tandis que Ferdi compulsait un dossier qu'un planton venait juste d'apporter. Qu'allaient-ils découvrir à Gaborone ; rien ou un maillon de la chaîne qui les mènerait à Gudrun Tindorf et aux terroristes préparant la campagne de terreur contre l'Afrique du Sud ? Il essaya de se mettre dans la peau de l'Allemande. Jusque-là, elle s'était conduite avec une férocité sans défaut. Elle avait sûrement pensé à ce moyen de remonter jusqu'à elle. Donc, ou cette Wanda ne savait rien, ou elle était déjà liquidée. Cependant, on ne pouvait négliger aucune chance.

— Allons à Gaborone, dit-il.

Ferdi ne lisait plus, le regardant d'un air absent. Il repoussa le document et dit pensivement :

— Il y a peut-être quelque chose de mieux à faire à Gaborone... Je viens de lire le procès-verbal d'interrogatoire de Lyle. Il reconnaît qu'il a servi de courrier

pour amener les explosifs à Pretoria. Qu'il est allé les chercher au Botswana. Il a d'ailleurs confirmé avoir eu, à Gaborone, des contacts avec des membres de l'ANC. Il devait y retourner.

— Vous a-t-il dit quelque chose sur Gudrun Tindorf ?

— Il prétend ne l'avoir vue que deux ou trois fois. Un de ceux qui ont été tués lui avait dit de lui obéir. C'est pour cela qu'il aurait accepté de vous tuer. Mais il jure ne rien savoir d'autre. Ce qui est peu vraisemblable.

— Quelle est votre idée ? demanda Malko.

— Lui proposer un deal. Si je laisse suivre le cours de la justice, dans quelques mois, il se balancera au bout d'une corde.

— Pourquoi ? demanda Malko choqué par ce raccourci.

— Il fait partie de ceux qui ont introduit dans le pays des explosifs utilisés pour l'attentat de Church Street, expliqua l'officier sud-africain. Il sera donc jugé pour complicité de meurtre, condamné à mort et pendu. Dans notre pays, les juges n'ont pas beaucoup de tendresse pour les individus de son espèce.

— Quelle est l'autre alternative ? demanda Malko.

— Lyle n'a pas encore été formellement inculpé. Dès que vous le reconnaîtrez devant un magistrat, il le sera. D'abord pour tentative de meurtre. Si vous acceptez je peux lui proposer de venir avec nous à Gaborone et de nous mener jusqu'à ceux qui lui ont fourni l'explosif. Cela double nos chances de succès... Moyennant quoi, je témoignerai auprès du tribunal et il s'en tirera avec cinq ans. Pour possession d'explosifs.

Malko regarda Ferdi, ébahi.

— Mais une fois au Botswana, il va filer immédiatement !

Le colonel sud-africain eut un sourire plein de malice.

— Pas forcément. D'abord, je prendrai certaines

précautions. Ensuite, je lui ai promis une mort très désagréable s'il me doublait.

— Pour ma part, je suis d'accord, dit Malko. Mais...

— Bien, dit Ferdi. Qu'on aille le chercher.

***

Deux soldats en tenue de combat poussèrent dans la pièce le petit métis, dont les mains étaient attachées dans le dos avec des menottes. Il avait un peu repris figure humaine depuis son arrestation, bien que son visage soit encore boursouflé et son œil droit toujours fermé. Plusieurs sparadraps cachaient les plus vilaines de ses blessures. Il promena un regard sournois et terrifié sur les occupants de la pièce, se recroquevillant en reconnaissant Ferdi. Ce dernier s'approcha de lui et se mit à lui parler à voix basse dans une langue inconnue.

— C'est du zoulou, glissa Johanna à Malko.

Lyle se tassait de plus en plus. Quand Ferdi eut terminé, il redressa un peu la tête et lâcha quelques mots d'une voix geignarde.

Malko croisa le regard de son œil unique et y lut une intelligence inattendue. Aussitôt, le métis détourna la tête comme s'il craignait qu'on l'analyse de trop près. Ferdi se retourna.

— Il accepte, annonça-t-il simplement. Si vous êtes d'accord, nous partons cet après-midi, par la route. Johanna vient avec nous, elle peut être utile.

Malko n'allait pas le démentir.

***

Le freeway ultra-moderne reliant Pretoria à Johannesburg sinuait paresseusement dans un paysage vallonné, à moitié désertique, avec de temps à autre la cheminée d'une usine. Presque à chaque kilomètre, il y avait un embranchement. Ferdi tourna à une sortie annonçant « Brits » et la grosse Honda bleue se

retrouva sur une route étroite filant vers l'ouest à travers les montagnes du Transvaal. Une région presque exclusivement agricole. Des éventaires improvisés au bord de la route se succédaient, offrant des fruits et des légumes. Il y avait peu de circulation et les camions se rangeaient sagement sur le bas-côté dans des nuages de poussière, pour se laisser doubler. Le paysage était admirable, avec un fond de montagnes sauvages. Quelques Noirs, le béret enfoncé jusqu'aux yeux, cheminaient lentement, sans même chercher à faire du stop.

On se serait cru dans le sud-ouest des Etats-Unis, tant on avait sensation d'un pays immense, à peine peuplé. Ils ne traversèrent que deux ou trois bourgs sans grâce. Deux cents kilomètres après Pretoria, le ciel gris fit brutalement place à une voûte d'un bleu immaculé, tandis qu'apparaissait la latérite africaine. Lorsqu'ils s'arrêtèrent pour prendre de l'essence, la chaleur tomba sur Malko comme une chape de plomb, picotant sa chair encore à vif à travers son pansement.

Un silence lourd régnait dans la voiture. A l'arrière, Lyle, vêtu de neuf, presque présentable, et Johanna, se tenaient chacun à un bout de la banquette. La jeune femme fumait cigarette sur cigarette.

Ils doublèrent un camion et Ferdi annonça :

— Nous allons bientôt arriver à Zeerust. C'est la dernière ville avant la frontière. Notre ami Lyle va nous quitter là.

Il avait lourdement appuyé sur le mot « ami ». Le métis ne répondit pas. Malko ignorait les détails du plan de Ferdi, et se demanda ce que cela signifiait. Le paysage avait changé, les cultures laissant la place au bush, sorte de savane plate, parsemée d'épineux au milieu de laquelle la route filait toute droite avec un virage tous les trente kilomètres.

Ils trouvèrent un barrage, juste à l'entrée de Zeerust. Un policier filtrait les voitures. La carte de Ferdi leur évita tout contrôle.

Après une descente, ils pénétrèrent dans la ville.

On se serait cru en plein Far-West. Quelques rues se

coupant à angle droit, peu de piétons, de rares boutiques et des petites maisons proprettes. On n'était qu'à trois cents kilomètres de Jo'Burg et c'était un autre monde... Pas un taxi, jamais d'étrangers. Ce n'était pas une région touristique et, à part quelques fermiers, il n'y avait guère de visiteurs. Ferdi tourna à gauche, suivant une rue commerçante et ils arrivèrent devant une gare.

— C'est la ligne qui va de Pretoria à Salisbury, au Zimbabwe, en passant par le Botswana, expliqua-t-il. Il y a un train pour Gaborone, dans un quart d'heure. Lyle va le prendre. Nous le retrouverons à Gaborone, mais avant, il y a une petite formalité.

Ferdi sortit de la Honda et le métis l'imita. Il fit signe à Malko de le rejoindre et lui tendit alors un appareil photo :

— Un petit souvenir.

Il se rapprocha de Lyle et lui mit la main sur l'épaule, jovial. Lyle ébaucha une grimace qui pouvait à la rigueur passer pour un sourire. Malko les photographia ainsi. Ferdi, satisfait, récupéra l'appareil et donna une tape dans le dos du métis.

— Demain soir huit heures devant la mosquée. N'oublie pas le numéro de la voiture, dit-il.

On entendit un coup de sifflet dans le lointain. Ferdi remonta en voiture suivi de Malko.

— Vous ne craignez pas, dit Malko, que...

— Non. Ici à Zeerust, il ne ferait pas vingt mètres. La police est prévenue. Evidemment, il peut être tenté de filer jusqu'en Zambie, mais plus tard il aura du mal à expliquer la photo et sa disparition. Ses copains sont beaucoup plus féroces que nous. Ils l'égorgeront comme un veau. Alors, il va tenter sa chance. Je connais ces Cafres. Ils sont « solides d'une oreille à l'autre (1) » et sont vite terrorisés.

Lyle avait disparu dans la gare. Ils traversèrent Zeerust à petite allure, retrouvant tout de suite le

(1) Idiots.

désert. Quelques minutes plus tard, Malko aperçut sur la gauche de la route un train roulant parallèlement à eux. De vieux wagons de bois repeints à neuf et décorés du sigle « Zimbabwe Railways ». Lyle se trouvait quelque part dans un de ces wagons qui continuaient ensuite sur le Zimbabwe, après l'arrêt de Gaborone.

Les dés étaient jetés. La route bifurqua et ils perdirent de vue le joli petit train. Une ligne de collines arides bordaient le paysage sur la gauche : la frontière avec le Botswana. La surface de la France et de la Belgique réunies pour une population de huit cent mille habitants. Point de passage obligé entre la Zambie et l'Afrique du Sud. Des fermiers, des réserves d'animaux, des diamants et du désert.

Ferdi appuya sur l'accélérateur et le paysage défila de plus en plus vite... De nouveau, la sensation d'infini devant le bush moutonnant à perte de vue.

— Pourvu que ce Cafre de malheur ne nous double pas ! soupira Ferdi, pris d'une tardive inquiétude.

Personne ne répondit. Johanna s'appuya au dossier de Malko, l'imprégnant de son parfum. Leurs regards se croisèrent dans le rétroviseur et elle lui sourit. Une brusque bouffée de désir l'envahit et il eut envie d'être déjà à Gaborone. Le soleil tapait sur le pare-brise. Ils retrouvaient l'Afrique noire.

***

— Cette fois, on y est, lâcha Ferdi.

Un Botswanais, noir d'ébène, venait de lever la barrière de la douane, après des vérifications tâtillonnes et le don d'une vignette auto pour la modique somme de un pula, la monnaie locale, équivalent à un peu plus d'un rand. Le paysage était identique, seule différence : des ânes au milieu de la route et quelques carcasses de voitures éclatées dans le bush.

Dix minutes plus tard, ils apercevaient un panneau : Gaborone. Un motel, quelques constructions en plein désert, des villas et un énorme boulevard périphérique

brillamment éclairé, d'un modernisme incongru dans un tel paysage, enfermant des cabanes en tôle ondulée. Le soleil couchant accrocha l'or d'un minaret : celui d'une superbe mosquée flambant neuf.

— C'est ici qu'on a rendez-vous demain, commenta Ferdi. Si ce salaud de Cafre tient parole.

Un peu plus loin sur Nyerere Drive, ils trouvèrent le *Gaborone Sun*. Un motel tout en longueur, en contrebas du périphérique. Des dizaines de statues de bois s'alignaient autour du porche. A droite de l'entrée une grosse enseigne lumineuse annonçait : Casino. L'intérieur était plutôt minable avec sa peinture passée et des couloirs qui n'en finissaient pas. Il y régnait pourtant une atmosphère plus chaude qu'en Afrique du Sud. A droite du lobby, des machines à sous cliquetaient joyeusement, avalant les économies de quelques pauvres Noirs et de Blancs plus aisés. L'énorme bar était encore désert. Tous les week-ends des dizaines de Sud-Africains venaient ici s'encanailler, fuyant la rigueur morale de leur pays...

Malko se retrouva seul dans une chambre à un kilomètre de l'entrée, donnant sur le parking, voisine de celles de Ferdi et de Johanna.

Il se demanda ce qui était advenu de Gudrun Tindorf.

Si l'ultimatum de l'ANC n'était pas un bluff, la terroriste allemande devait être au travail : préparant le prochain attentat. La seule chance de l'arrêter était de trouver sa piste à Gaborone et de la remonter ensuite.

— Je vais faire un tour, annonça Malko à Ferdi, au téléphone intérieur.

Son tour s'arrêta en fait à la porte de Johanna. Il frappa et la jeune femme lui ouvrit. En peignoir éponge rose, elle défaisait sa valise. Malko aperçut la crosse d'un pistolet automatique entre la soie de deux combinaisons. Johanna vint s'appuyer contre lui.

— Bienvenue à Gaborone, murmura-t-elle.

Elle se frottait contre lui, de tout son bassin, plus du

tout inhibée. Malko écarta le tissu éponge pour caresser un sein. Mais très vite, Johanna reprit ses distances.

— Non, fit-elle à voix basse, Ferdi peut venir. Je ne veux pas qu'il sache.

— Alors, chez moi.

— C'est pareil. On verra plus tard.

Elle le repoussa, le mettant littéralement dehors.

Le supplice de Tantale !

***

Presque à chaque table du bar, il y avait une pute noire contemplant une orangeade d'un regard mort, attendant le client. Une plus audacieuse, grande et plutôt belle, juchée sur un tabouret, examinait les nouveaux arrivants avec un sourire canaille, la poitrine moulée d'un pull rouge vif, les fesses tellement serrées dans son jean qu'il semblait peint à même la peau. Malko eut droit à une œillade appuyée. Il battit en retraite. Des dizaines de Blancs étaient alignés le long du bar, en train de se saouler à la bière, en reluquant les filles. Il était encore trop tôt pour que les choix soient faits. Une écœurante odeur de bière flottait dans l'air. Une musique tonitruante filtrait du restaurant-night-club voisin, où un couple de pseudo-comiques essayaient de dérider des spectateurs qui ne pensaient qu'aux croupes exotiques du bar... La grande tristesse...

Ferdi et Johanna finissaient de dîner au bord de la piscine, l'endroit le plus agréable du *Gaborone Sun*. Presque à chaque minute, un taxi débarquait deux ou trois putes qui s'installaient un peu partout, y compris dans le hall. Des cerbères noirs veillaient à ce qu'elles ne se répandent pas indûment dans les couloirs...

Malko traversa la salle des machines à sous où d'autres filles attendaient, appuyées à la rambarde dominant les tables de roulette et le 21, en contrebas. Certaines très jeunes et appétissantes.

Les croupières portaient toutes de longues jupes

roses avec des pulls de laine bleue, moulant des poitrines impressionnantes. Quelques boutons défaits, afin que les joueurs malheureux aient au moins une compensation à leurs pertes. Le regard de Malko fut attiré par une fille habillée différemment qui évoluait derrière les croupières, les surveillant d'un air hautain. Une *pit-girl* (1).

De complexion claire, elle arborait un chignon strict, contrastant avec une croupe cambrée, des bas noirs émergeant d'une jupe droite. Elle avait fort à faire, car les croupières étaient très familières avec les joueurs et leurs regards aux gagnants, éloquents. Il ne fallait pas que l'argent sorte de la maison...

Malko examinait les filles : laquelle était Wanda ?

Ferdi allait prendre discrètement contact avec l'officier sud-africain, responsable du poste de Gaborone. Malko regagna le patio.

Après le bruit des machines à sous et l'odeur de la bière, le jardin lui parut délicieux. Dès qu'il fut assis, la jambe de Johanna toucha la sienne. Ils en étaient au dessert. Ferdi leva son verre et dit d'un ton grave :

— Je bois à ma femme, Lily.

Touchant. Johanna appuya sa jambe un peu plus contre celle de Malko. Deux putes passèrent, bras dessus bras dessous, cherchant des proies, et rentrèrent. Il faisait frais comme toujours le soir dans le désert.

— On pourrait demander cette Wanda au concierge, suggéra Ferdi.

— Cela risque d'attirer l'attention, dit Malko. J'irai traîner un peu tout à l'heure, bavarder avec les filles. Quelquefois le hasard fait bien les choses.

Johanna se pencha pour ramasser sa serviette, sa main se posa sur la cuisse de Malko et le pinça très fort. Apparemment, elle n'aimait pas la concurrence. Malko se tourna vers elle :

— Johanna, vous m'accompagnez ?

— Non, fit-elle, seul, vous serez plus à l'aise.

(1) Employée du casino qui surveille les croupières.

*
**

Le bar était encore plus bruyant et la bière coulait à flots. Dans un box, trois croupières étaient enroulées autour d'un des « comiques », devant une montagne de bouteilles de bière vides... Une autre dardait une langue rose dans l'oreille de son voisin ivre-mort qui lui pétrissait machinalement la cuisse. Les dernières esseulées du bar commençaient à s'affoler sérieusement, n'ayant pas trouvé preneur. L'une vint carrément se frotter contre Malko et demanda d'une voix douce :

— *Please, give me a lift* (1).

— Je n'ai pas le temps, dit Malko pour s'en débarrasser.

— Ce n'est pas loin, insista-t-elle, accrochée à son regard. Juste de l'autre côté de Nyerere Drive. Mais j'ai peur seule, il y a toujours des voyous...

Malko eut une brusque inspiration.

— Je cherche une fille qui s'appelle Wanda, dit-il. Elle n'est pas là, ce soir ?

La pute se rembrunit et retourna à son tabouret. Le casino venait de fermer et son personnel féminin était venu prêter main-forte aux putes du bar. D'autres attendaient à l'entrée de l'hôtel pour se faire raccompagner.

L'odeur de bière dans le bar était intenable. Une autre pute fonça sur Malko qui l'évita.

Une voix derrière lui, le fit sursauter :

— Vous avez fait votre choix ?

Johanna le fixait avec un sourire ironique. Il eut un choc agréable. Sa taille était étranglée par une large ceinture de cuir noir, elle portait un chemisier rouge sang de bœuf, moulant ses seins superbes et une jupe de cuir noir lacée par-derrière qui donnait envie de la saisir à pleines mains.

(1) Vous me déposez ?

Les putes la regardaient d'un air franchement hostile. Elle allait se faire lyncher. Malko lui prit le bras et l'entraîna vers le couloir.

— Vous êtes folle ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je ne pouvais pas dormir. Alors, vous avez trouvé cette Wanda ?

— Non.

— Elle a dû filer depuis longtemps. Tous ces Cafres ne sont pas si idiots qu'on le croit...

— Et Lyle ?

— Ferdi est trop naïf, on ne le reverra pas non plus.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'était pas très optimiste. Les putes refluèrent dans le lobby : le bar fermait. Quelques ivrognes, bière au poing, entourèrent Johanna, louchant sur le cuir noir. Elle eut un sourire ambigu.

— On dirait que j'ai du succès.

Par une porte ouverte, ils aperçurent un ivrogne foudroyé qui ronflait sur son lit ; Malko, en riant, poussa Johanna dans la pièce.

— Vous êtes fou ! chuchota-t-elle.

— Ferdi ne viendra pas nous chercher ici, dit-il.

Elle se laissa embrasser. Puis, centimètre par centimètre, Malko releva la jupe de cuir, faisant apparaître des bas noirs avec les longs serpents des jarretelles. Johanna n'avait rien d'autre. Malko la retourna, l'appuya au mur et la prit ainsi rapidement, explosant très vite dans sa croupe consentante. L'ivrogne ne se réveilla pas.

Ils ressortirent de la chambre, et se quittèrent sur un baiser silencieux.

*
**

Le soleil était tombé brutalement sur le désert du Kalahari, comme avalé par une trappe, ne laissant traîner que quelques rayons sur la coupole d'or de la mosquée, au coin de Notwane Drive. Ferdi et Malko, immobiles dans la Honda, écoutaient la radio en

silence. La journée avait passé lentement. D'abord à la piscine de l'hôtel, puis en ville où Ferdi était allé de nouveau rendre discrètement visite à son chef de poste, qui ne savait rien. Les autorités botswanaises ne seraient pas d'une grande aide, ne voulant pas se mêler des querelles des Sud-Afs, ni trahir leurs frères de race.

— Il est en retard, le porc ! soupira Ferdi.

Une demi-heure. A tout hasard, l'officier sud-af avait posé un Browning sur ses genoux. Il y avait peu de circulation, à part quelques camions. Malko doutait que le Cafre se montre. Pas fou. Une heure s'écoula. Ferdi se trémoussait en grognant sur son siège. Il n'y avait qu'eux, arrêtés sur le large bas-côté de Nyerere Drive.

Soudain, une silhouette avec un béret surgit et Ferdi fit un appel de phares.

— *God verdomp !* C'est lui !

Malko n'en croyait pas ses yeux. C'était bien le visage plat de Lyle. Le métis monta à l'arrière et ôta son béret. Il semblait affolé et fatigué. Ferdi dit sévèrement :

— Alors, Lyle, tu es en retard.

— Je me suis trompé de *sequel* (1), dit le Noir.

— Tu as retrouvé tes amis ?

— Quelques-uns...

Ferdi démarra. Inutile d'attirer davantage l'attention. Il se mit à rouler lentement sur le périphérique désert qui ceinturait Gaborone. Lyle alluma une cigarette de dagga dont l'odeur fade remplit la voiture. Le métis se pencha en avant et lâcha d'une voix pressée :

— *Meneer* (2), j'ai appris quelque chose de très bon.

— Ah, fit Ferdi d'une voix volontairement indifférente. Ce ne sont pas des conneries ?

— Non, non, *Meneer,* vous allez être content.

— Quoi ? La fille est ici ?

— Non, *Meneer.* Pas la fille. Mais il y a un convoi

(1) Rond-point.
(2) Monsieur.

qui va arriver du nord jusque dans un village au bord du Kalahari. Demain soir. Ils viennent de Zambie et ils amènent des explosifs et des armes. Pour passer de l'autre côté de la frontière.

— *Goeie God !* jura le Sud-Af. Tu es sûr ?

— Oui, *Meneer,* et il y a un grand chef blanc qui vient pour rencontrer ceux de ton pays.

— Un grand chef blanc. Qui ?

— Il s'appelle Joe. Il vient de Zambie.

— Joe ?

Ferdi donna un violent coup de frein et se gara sur le bas-côté, tournant la tête vers le métis :

— Joe Grodno ?

Lyle grimaça un sourire veule :

— Oui, *Meneer,* c'est ça, c'est bien le nom.

CHAPITRE VIII

Le silence incrédule de Ferdi se prolongea plusieurs secondes. Malko observait le métis à la lueur du plafonnier. Lyle transpirait à grosses gouttes. Il détourna vivement le regard et se rencogna dans son siège. Ferdi lança :

— Pourquoi Joe Grodno vient-il ici ?

— Pour chercher la Blanche, celle qui... bredouilla le métis.

— Elle sera là aussi ? interrogea Ferdi.

— Oui, oui.

— Comment vient-elle ?

— Je ne sais pas, chef, je vous jure.

Il semblait paralysé de terreur.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Ferdi.

— Les autres, chef, dit le métis, s'ils savent que je vous dis ça, ils me tuent tout de suite.

L'officier sud-africain eut une grimace méprisante.

— Fallait réfléchir avant de te lancer là-dedans... Tu devrais être derrière des barreaux, en ce moment. Alors, estime-toi heureux. Explique-nous un peu comment est organisé ce rendez-vous.

— Ils arrivent demain à Phuduhudu. Les uns de Zambie, les autres de la frontière en traversant le Molopo. Là-bas, il n'y a pas de militaires, ils sont tranquilles, personne ne les verra.

— Où se trouve cet endroit ? demanda Malko au Sud-Africain.

— Environ à trois cents « kils (1) » à l'ouest de Gaborone, expliqua Ferdi, à la lisière du Kalahari. Quelques cahutes en bordure de la piste. Aucun étranger n'y va jamais. C'est à une journée de Gaborone par la piste et j'ignore même si elle est praticable en ce moment, à cause du début des pluies.

Il se tourna de nouveau vers Lyle et l'interrogea d'une voix sévère :

— Comment sais-tu tout cela ?

— Quelqu'un me l'a dit, bredouilla le métis.

— Qui ?

— Un camarade de l'ANC que je connais. Il partait là-bas avec un « bakkie (2) » pour aller chercher des armes et des explosifs. Il était très excité parce qu'il va rencontrer le grand chef.

— Joe Grodno ?

— Oui.

Brusquement, Ferdi abandonna l'anglais pour l'afrikaans et continua la conversation dans cette langue. Lyle devenait nettement plus prolixe... Il se tut enfin et alluma une cigarette. Ferdi semblait moins tendu.

— Cela se tient, lâcha-t-il en anglais. D'après lui, cette vieille crapule de Joe Grodno vient leur donner des armes et leur remonter le moral. Gudrun Tindorf doit être en train de glisser entre nos doigts et va probablement repartir avec lui, sa mission accomplie.

— Mais leurs menaces ?

— Si elle a formé quelques spécialistes, elle n'a plus besoin d'être là. Ou bien, elle estime que le risque est trop grand de rester en Afrique du Sud.

A l'arrière, Lyle s'agita et dit d'une voix geignarde :

— *Meneer*, il faut me protéger. Si les autres, ils savent, ils me font beaucoup de mal. Je veux venir à l'hôtel avec vous...

(1) Kilomètres.
(2) Camionnette.

Ferdi eut un haut-le-corps.

— Tu es fou. Il n'y a pas de gens comme toi au *Gaborone Sun*.

— Alors, je dors dans la voiture...

Il semblait vraiment paniqué. Ferdi réfléchit quelques secondes et dit d'une voix plus douce :

— C'est impossible, mais nous te ramènerons demain au pays, après notre petit voyage. Il faut que tu te caches jusque-là.

Lyle plissa son front bas et finit par dire :

— OK, *Meneer*, mais...

Ferdi mit en route et coupa court :

— Tu me retrouves à la mosquée, demain soir, à la même heure. Si vraiment tout ce que tu me dis est vrai, peut-être bien que tu n'iras pas en prison...

— Merci, *Meneer*, balbutia Lyle.

Ferdi se retourna et lui glissa un billet de dix pulas dans la main.

— Allez, va te faire pendre, lança-t-il presque jovialement.

Lyle sauta de la voiture et disparut dans l'obscurité du bas-côté. Malko demanda aussitôt :

— Cela vous paraît crédible cette histoire ?

Ferdi frottait son menton envahi par la barbe.

— Ouais. Cela ressemble à une exfiltration de Gudrun Tindorf combinée avec une livraison d'armes. Pour franchir la frontière de Zambie, elle a besoin des gens de Joe Grodno. C'est donc logique qu'ils se retrouvent à mi-chemin. Au Botswana, ils ne risquent pas grand-chose.

— Donc, vous faites confiance à Lyle ?

— Il n'a pas inventé cela tout seul...

— Quelqu'un a pu le faire pour lui.

Ferdi hocha la tête.

— *Right*. Mais ce n'est pas la première fois que l'on « retourne » un Cafre. Comment croyez-vous que nous ayons des informateurs ?

— Et si c'est un piège ?

— Ce n'est pas exclu, admit le Sud-Africain. Mais nous ne pouvons pas faire l'impasse... Il faut y aller.

— Comment ?

— En avion.

Malko s'aperçut qu'il filait dans la direction opposée au *Gaborone Sun*.

— Où allons-nous ?

— Chez Piet Hertzog, notre chef de poste.

***

Un chien loup, montrant ses crocs jusqu'aux gencives, bavant de joie à l'idée d'un peu de chair fraîche, pointait son museau à travers la grille. Le *Chien des Baskerville*. Il n'aboyait pas, attendait le moment de bondir à la gorge des visiteurs.

Malko posa néanmoins la main sur la poignée et Ferdi l'arrêta :

— Attendez ! Il vous boufferait les couilles. D'habitude, il préfère les couilles de Cafres, mais il se ferait une raison.

Il y eut des pas sur le gravier et un homme corpulent apparut, un shot-gun dans la saignée du bras. En même temps, un puissant projecteur les éclaira.

— Piet ! C'est Ferdi.

Le projecteur s'éteignit, le chien disparut et la grille s'ouvrit. Piet Hertzog était impressionnant. Un géant de près de deux mètres, avec une panse de buveur de bière, un visage de prophète et une barbe étalée presque jusqu'à l'estomac. Ferdi fit les présentations, Piet parlait anglais avec un accent à couper au couteau. Ils le suivirent dans un living-room aux murs décorés d'armes de toutes sortes, de la MG34 à la Stein et de trophées de chasse. Dans un coin, deux magnétoscopes Akaï étaient empilés l'un sur l'autre au-dessus d'une télé. Seule distraction au Botswana, à part la chasse.

Ferdi eut un clin d'œil ironique :

— Piet aime bien chasser. L'impala et le terroriste cafre...

Piet apporta d'autorité des boîtes de bière et du J and B et Ferdi commença son récit. L'autre colonel sud-af l'écoutait pensivement en caressant sa barbe. Puis, il prit la boîte de bière vide dans sa main et se mit à la broyer méthodiquement.

— Ça n'est pas facile de trouver un avion si vite, dit-il, mais je vais essayer...

Il se leva et disparut dans son bureau d'un pas lourd, endormi. Ferdi sourit à Malko, et but un peu de son J and B.

— Ne vous fiez pas à son apparence. C'est un vrai Boer. Il parle le zoulou, l'ovambo et le tswana. Il est malin comme un singe et résistant comme un éléphant. Il habitait la Namibie. Les gens de la SWAPO (1) ont dynamité sa ferme et découpé sa femme à la machette. Alors, il ne les aime pas beaucoup.

Piet revint ; dans ses gros doigts, la boîte de bière n'était plus qu'une petite boule de métal froissé.

— Je crois que j'ai ce qu'il faut. Une copine, Helda. Elle a un Comanche à peu près en bon état. Elle est OK pour partir demain matin très tôt.

— Une femme ? s'étonna Malko.

— Une Rhodésienne, expliqua Ferdi. Son mari était fermier, il a été assassiné. Elle vit ici en faisant du charter. Nous l'utilisons pour pas mal de missions. Elle pilote bien et ferme sa gueule. En plus, elle n'a pas peur et sait tenir une arme...

Piet Hertzog s'était versé une seconde bière. Il en but un peu et laissa tomber :

— Ce putain de Cafre va probablement essayer de nous baiser...

— Vous venez avec nous ? demanda Malko.

Piet sourit pour la première fois.

— Evidemment ! fit-il de sa voix lente. Si je pouvais amener la tête de ce fumier de Joe Grodno pour la clouer sur la porte de ma ferme, je serais le plus heureux des hommes...

(1) Mouvement marxiste de libération de la Namibie.

— Il y a un terrain d'atterrissage à Phuduhudu ?

— Un terrain ! (Piet rota.) Plutôt une piste, très mauvaise. Ici.

Il se leva et posa un gros pouce sur un point de la carte épinglée au mur.

— A Motokwe. Trente kils. Nous avons un copain là-bas qui a une ferme et un pick-up avec une radio. On l'appellera dès qu'on sera dans le coin et il viendra nous chercher. Ensuite, il nous prêtera une Range-Rover et on ira voir.

— Vous avez un plan ? demanda Malko.

Piet secoua la tête.

— Un plan ! Non. On va discuter avec les gens. C'est le désert là-bas, tout le monde sait ce qui se passe... Je parle leur langue, c'est facile. Pour eux, tous les Blancs se ressemblent. Ils croiront qu'on est avec les autres. Ensuite...

Il eut un geste vague de la main.

— Départ quelle heure ? demanda Ferdi.

— Six heures et demie. Le temps que Helda dépose son plan de vol pour le parc naturel de Gemsbok, ajouta avec un sourire le gros colonel. A propos, vous avez dîné ?

— Non.

— Venez, j'ai du *boerekos* (1)...

Une femme effacée entra dans la pièce, salua d'un hochement de tête et annonça que le dîner était servi. Avant de s'asseoir à la table, Piet Hertzog inclina la tête et murmura à voix basse une prière brève. Ferdi avait fermé les yeux. Malko se demandait quelle sorte de piège leur avait tendu Lyle. Il ne croyait pas une seconde à la bonne foi du petit métis. Ce dernier avait une façon très simple de se racheter auprès de ses amis de sa prétendue trahison : leur livrer les deux colonels sud-afs et Malko.

On risquait de les attendre avec une mitrailleuse à Phuduhudu...

(1) Sorte de ragoût typiquement afrikaaner.

Ils s'assirent. Le ragoût était bourré de pilli-pilli. Heureusement, car la viande trop cuite s'effilochait. En quelques instants, la barbe de Piet ne fut plus présentable ; Ferdi échangea un regard de connivence avec Malko et un sourire qui le rajeunissait beaucoup.

— J'espère que demain soir, nous boirons le champagne, dit-il.

— Moi, dit Malko, au risque de doucher son enthousiasme, j'espère simplement que nous ne serons pas étendus morts dans le désert.

Piet Hertzog rota de nouveau et rit joyeusement. Apparemment indestructible. Puis, il ouvrit sa chemise et montra à Malko une énorme cicatrice rougeâtre qui filait de son sternum au bas de sa panse.

— Ça, fit-il, c'est un Cafre qui m'a planté sa machette dans le ventre. Je lui ai fait craquer le cou avant qu'il me coupe les tripes en deux. Il a craché sa langue et ses yeux, et son cerveau s'est mis à bouillir.

Il se rassit et se versa une rasade de J and B qu'il but pur.

***

Une odeur fade flottait dans le petit casino : la dagga. Toutes les filles fumaient en attendant le client. Ferdi semblait plus éveillé que d'habitude et ses yeux traînaient un peu sur les filles. La bière. Il s'approcha d'une machine à sous, mit une pièce d'un pula et appuya sur le bras latéral.

« Dring-dring-dring... »

Une pluie de pièces ! Heureux comme un enfant, le colonel sud-af recommença à la machine suivante et ainsi de suite. Enfin, il alla changer des poignées de pièces et revint triomphant, brandissant des billets.

— J'ai gagné soixante pulas ! On va aller à la roulette.

Malko changea cent dollars. Ils eurent du mal à trouver une place à l'une des tables de roulette, toutes assiégées. Une vieille Noire, accrochée à son sac, jouait

parcimonieusement, pula par pula. Malko et Ferdi se mirent à jouer, misant n'importe quoi, leur date de naissance, le jour du mois, tout ce qui leur passait par la tête. Et cela marchait ! Des tas de jetons s'amoncelaient devant eux.

La jeune croupière en service à la table ouvrit un bouton supplémentaire de son pull et leur adressa un regard langoureux, espérant profiter de cette manne. Heureusement que Johanna dormait. Elle eut été scandalisée de voir son chef flamber ainsi.

Leur table était la plus animée. Soudain, Malko aperçut la *pit-girl* de la veille qui se frayait un chemin vers eux. Superbe, la croupe insolente de beauté, la même jupe droite d'où émergeaient deux jambes bien moulées de noir et une poitrine qui faisait pâlir toutes celles des alentours. De grands yeux de biche marron la faisaient ressembler à une impala, si étirés vers le haut qu'on avait l'impression qu'elle voyait sur le côté.

Elle adressa à Malko un sourire à liquéfier une banquise.

— *You are lucky* (1) ! remarqua-t-elle.

Un peu déhanchée, elle observait les deux hommes d'un regard trouble, pointant vers eux ses deux obus... Elle consulta sa montre et ajouta :

— *Last ball* (2) !

Le casino fermait. Ferdi misa vingt pulas d'un coup sur le sept et le sept sortit. Hurlements de joie ! Toute la table l'avait imité. La croupière paya avec un sourire contraint et Ferdi emmena ses jetons de vingt pulas ; une petite fortune.

— Je vais pouvoir acheter un manteau de fourrure à ma femme, dit-il.

La *pit-girl* leur coupa la route au moment où ils partaient et demanda d'une voix douce :

— Avec tout cet argent, vous devriez m'offrir un verre, ma journée est terminée.

(1) Vous avez de la chance !
(2) Dernier jeu !

Elle s'adressait plus spécialement à Ferdi. Ce dernier lança un regard d'interrogation à Malko qui répondit, amusé :

— Pourquoi pas ?

Dans le bar l'odeur était horrible et une rangée de braillards occupait le comptoir. Ils s'installèrent dans un box et la *pit-girl* croisa très haut les jambes. Elle était étonnamment sophistiquée pour une Africaine. Au lieu de la sempiternelle bière, elle prit un cognac Gaston de Lagrange, qu'elle savoura lentement, en connaisseuse. Ferdi semblait fasciné par ses fabuleux seins en poire. Ils bavardèrent de choses et d'autres, du casino, du jeu, elle les interrogea sur ce qu'ils faisaient, ils échangèrent leurs prénoms.

— Je m'appelle Louisa, dit la métisse.

Sa bière vidée, Ferdi regarda nerveusement sa montre.

— Nous partons en safari très tôt demain matin, dit-il, je crois que je vais me coucher.

— Moi aussi, dit Malko.

— Ah, c'est merveilleux, fit la *pit-girl*. Où allez-vous ?

— Dans le parc de Gemsbok, répondit vivement Ferdi.

— Eh bien, j'espère que vous verrez beaucoup d'animaux.

Ferdi était déjà debout, après avoir payé. La *pit-girl* l'imita.

— A propos, demanda Malko, vous ne connaissez pas une fille qui s'appelle Wanda et qui travaille ici ?

— Wanda ? Non, je ne vois pas, mais il y en a tellement... Je demanderai.

Elle s'éloigna vers le lobby, laissant derrière elle une traînée de parfum... Malko se promit, si leur mission se passait bien, de mettre la superbe *pit-girl* dans son lit.

***

Le soleil était à peine levé mais Ferdi avait pris le temps de se raser de près. Johanna les fixait anxieusement. Elle ne faisait pas partie du voyage.

— Faites attention, dit-elle, je n'aime pas cette histoire.

— Avec Piet, il ne peut rien nous arriver, dit Ferdi en riant. Il parle à Dieu tous les jours...

Ils achevèrent leur breakfast et sortirent. Direction la maison de Piet. De jour, sa villa était coquette, entourée de fleurs. Il les attendait dans le jardin, avec deux sacs qu'il posa à l'arrière de la Honda.

— Provisions de route ! annonça-t-il.

Ferdi entrouvrit un des sacs et Malko aperçut trois PM d'un modèle inconnu, très courts, comme l'Ingram, avec des tas de chargeurs.

— Dans l'autre sac, il y a des grenades et quelque chose de plus sérieux, annonça Piet Hertzog. Une MG 34 que j'ai bricolée.

Une mitrailleuse légère !

Il leur fallut cinq minutes pour atteindre le petit aéroport désert et pénétrer sur le tarmac. La pilote, avec ses cheveux courts et sa silhouette trapue, ressemblait à un homme, avec pourtant une poitrine impressionnante. Sa couperose révélait mieux que des mots à quoi elle passait ses soirées...

— Tout est en ordre, dit-elle. On peut y aller.

Ils prirent les sacs contenant les armes et traversèrent la minuscule aérogare pour gagner le bimoteur parqué en face de la tour de contrôle. Il n'y avait qu'une demi-douzaine d'avions privés avec, au loin, trois appareils des Forces Aériennes botswanaises en peinture de camouflage. Un Noir terminait les pleins du Comanche. On chargea les sacs dans les soutes derrière les moteurs et Piet Hertzog commença une inspection complète de l'appareil, faisant fonctionner les volets, sondant les réservoirs, vérifiant tous les endroits où on aurait pu cacher quelque chose, s'attardant aux vis, afin de voir si on ne les avait pas touchées récemment. Rassuré, il fit signe à Malko et Ferdi de prendre place

sur la banquette arrière. Lui tenait à peine à la place avant. Il semblait maintenant parfaitement paisible. Malko se tourna vers Ferdi :

— Vous ne craignez pas que notre départ soit repéré ?

— Je ne pense pas. Helda a l'habitude de conduire des gens dans les Game Park, Piet circule beaucoup. C'est un grand chasseur. Ici, il accomplit surtout des tâches administratives...

Avec des PM 9 mm...

— S'ils nous attendent, remarqua Malko, nous allons nous faire massacrer.

Le visage grimaçant et suant de Lyle ne lui inspirait décidément pas confiance, mais, puisque les deux Sud-Africains semblaient si sûrs de leur fait...

Un moteur tourna, puis les deux et on ferma le cockpit. L'appareil avait déjà beaucoup volé, et ça se voyait. Malko jeta un coup d'œil sur le plan de vol. La pilote lui sourit, suivant son regard.

— Je contacterai la tour au dernier moment pour lui dire que nous avons un problème d'instruments et que nous nous posons à Motokwe. Cela arrive souvent.

Elle aussi paraissait parfaitement calme. Malko attacha sa ceinture et se laissa aller à l'euphorie du moment. Le Comanche se mit à rouler de plus en plus vite.

— Dites donc, la fille d'hier soir, elle est drôlement bien foutue ! cria le Sud-Af. Si je n'étais pas marié. Je n'ai jamais eu une Noire...

— Celle-là ne l'est pas vraiment, dit Malko, comme les roues du Comanche quittaient le sol.

L'appareil vira, passant au-dessus de Gaborone, prenant ensuite la direction de l'ouest. En bas, c'était l'immensité du bush, piqueté d'épineux et de quelques collines pelées qui semblaient posées sur le sol ocre. Au loin, les montagnes s'estompaient dans la brume.

Ferdi détacha sa ceinture. Derrière eux, Gaborone n'était plus qu'une tache marron, à peine discernable dans l'immensité du Kalahari. Devant, c'était le désert et ensuite la Zambie. La pilote se retourna :

— L'atterrissage ne sera pas facile, la piste est rongée par la sécheresse là-bas. J'espère que je ne casserai pas le train.

Piet Hertzog caressa sa barbe et sortit une boîte de bière. Ils montaient régulièrement et se trouvaient déjà à trois mille pieds. Malko se détendit. Il revoyait le Sud-Africain inspectant le Comanche sous toutes les coutures, les moindres coins où on aurait pu cacher une machine infernale. De ce côté-là, ils étaient tranquilles.

Soudain, il lui sembla que le moteur gauche faisait un bruit étrange... Il tendit l'oreille : le ronron n'était plus harmonieux, mais saccadé. Il entendit un juron à l'avant, vit la pilote vérifier ses robinets d'essence et le cadran indiquant la « mixture ». Quelques instants plus tard, le moteur gauche s'arrêta et la pilote mit l'hélice en drapeau :

— Il faut faire demi-tour ! cria-t-elle.

Elle entama un large virage à plat. Il n'était pas terminé qu'à son tour, le moteur droit crachouilla, repartit et s'arrêta définitivement. Deuxième hélice en drapeau ! Un silence sinistre s'abattit dans le cockpit, troublé seulement par le sifflement du vent. Malko sentit son estomac se serrer. Le Comanche descendait vers le bush, en vol plané, à plus de cent vingt nœuds (1).

La pilote se retourna, livide :

— Je ne sais pas ce qui se passe ! Je ne comprends pas. Nous ne pouvons pas revenir sur Gaborone !

— Bon Dieu, essayez de remettre en route ! cria Ferdi.

Malko aperçut les épineux qui se dressaient un peu partout, émergeant du sol rocailleux. Rien ne pouvait les empêcher de s'écraser dans le bush.

(1) Environ deux cent cinquante km/h.

CHAPITRE IX

Frénétiquement, la pilote appuya une fois de plus sur ses deux démarreurs. Ils couinèrent sans que les moteurs repartent. Pourtant, les deux manettes de la « mixture » étaient poussées à fond vers l'avant. Malko regarda le variateur d'altitude. L'aiguille tournait rapidement vers la gauche : le Comanche, ses deux hélices en drapeau, filait vers le sol à deux cent cinquante km/h. Déjà, ils ne se trouvaient plus qu'à deux mille pieds. Normalement, on peut planer dix fois sa hauteur, ce qui donnait au Comanche environ dix kilomètres d'autonomie. Ils allaient donc être obligés de se poser en plein bush. Si, de haut, cela semblait plat, Malko savait à quel point le sol était accidenté.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria Ferdi.

La pilote tourna vers lui un visage crispé.

— Je ne comprends pas ; les pompes fonctionnent, les robinets sont ouverts, la pression du carburant est normale, mais on dirait que les deux moteurs sont noyés. Nous allons essayer de nous poser. Attachez vos ceintures.

Elle n'avait pas perdu son sang-froid. Après avoir descendu ses volets au maximum, pour ralentir la vitesse de l'appareil, elle sortit le train. Ainsi, ils ralentirent jusqu'à cent dix nœuds, vitesse d'atterrissage normale. Seulement, en bas, il n'y avait pas de piste goudronnée. Plus ils se rapprochaient, plus ils

distinguaient les aspérités du sol, les épineux, les rochers. La moindre pierre pouvait faire voler le train d'atterrissage en éclats. En plus, ils avaient le plein d'essence ! Ils risquaient de griller comme des poulets. Piet Hertzog se retourna, toujours aussi placide :

— J'essaierai de quitter l'appareil le premier, dit-il. Si je suis inanimé, n'essayez pas de me sortir, je suis trop lourd.

Il ajouta quelques mots en afrikaans à l'intention de Ferdi. La pilote parlait fébrilement dans son micro, signalant sa position. La voix de Gaborone Control éclata :

— Papa tango, bien reçu mayday, bien reçu.

Ça leur faisait une belle jambe... Malko jeta un coup d'œil à l'altimètre : mille pieds. On distinguait maintenant tous les détails du sol. La pilote raccrocha son micro. Elle vira légèrement, cherchant un coin à peu près plat. Il y avait des épineux partout. Une gazelle déboula et disparut à grands bonds.

Cinq cents pieds. L'avion fut secoué dans un courant d'air chaud.

— Les ceintures, serrez les ceintures ! cria Helda.

Le sol s'approchait à une vitesse effrayante. Malko se recroquevilla, arc-bouté sur le siège de devant, protégeant son visage. Il sentit le Comanche se redresser pour arriver le nez haut, vit sur sa gauche un épineux qui défilait à une vitesse d'enfer et il y eut un choc violent. L'avion venait de toucher le sol. Il roula quelques mètres et Malko se dit que tout allait bien se passer. Brutalement, le sol disparut ! Comme lancé par un tremplin, le petit Comanche rebondit en l'air. La pilote poussa un cri. Malko, à travers le pare-brise, aperçut les branches d'un épineux.

Crac ! Le Comanche retomba de tout son poids avec un craquement sinistre. Une gerbe d'étincelles jaillit et, le train fauché, il continua à glisser sur le sol, se désintégrant au fur et à mesure. Une hélice fila en roulant comme un cerceau devant l'appareil. Malko

sentit son estomac descendre vers ses talons. Ils allaient droit sur un rocher. A plus de cent à l'heure.

Le choc de front fut effroyable. Malko eut l'impression qu'on l'ouvrait en deux avec un filin d'acier, il perdit le souffle et s'évanouit.

***

— Malko ! Malko !

Malko ouvrit les yeux, aperçut le visage anxieux de Ferdi, couvert de sang, penché sur lui. Il était étendu sur le sol, et son ventre lui faisait affreusement mal. Il mit plusieurs secondes à réaliser ce qui était arrivé. Sa tête tournait, il passa la main sur son visage et ramena du sang. Il essaya de se lever, mais n'y parvint pas. Ferdi continuait à le secouer.

Il arriva enfin à se redresser et regarda autour de lui.

Le Comanche s'était littéralement désintégré. Le fuselage, coupé en trois, éparpillé sur une centaine de mètres. Un moteur et une aile intacte se trouvaient beaucoup plus loin. Apparemment, rien n'avait explosé, sinon, ils seraient tous morts...

— Ça va ? demanda Ferdi.

— Je pense, dit Malko. Où sont les autres ?

— Helda a été tuée sur le coup. Piet a des fractures partout, mais il vit. C'est eux qui ont pris le gros du choc...

Brusquement, Malko prit conscience de la chaleur et de la sécheresse. Il réussit à se lever complètement, aperçut un corps disloqué dans les débrits du cockpit. Pauvre Rhodésienne venue mourir au milieu du Kalahari après tant d'aventures... Piet était étendu un peu plus loin, appuyé à un bout de fuselage, très pâle, le visage couvert de sueur. Il semblait souffrir beaucoup, mais posa un regard calme sur Malko :

— Vous voyez qu'on s'en est tiré...

Si on voulait... Ferdi était le moins touché. A quelques centimètres près, Malko et lui étaient broyés.

— Où sommes-nous ? demanda Malko.

— Près de Molepolole, expliqua Ferdi. Helda a pu donner sa position. Il y a une route goudronnée, on va venir nous secourir. L'adjoint de Piet a dû être prévenu.

Malko se tâta sur toutes les coutures. Apparemment, il n'avait que des contusions. Son cou irrité par la chaleur le brûlait de nouveau. Il regarda autour de lui et ne vit aucune trace de piste : le bush à perte de vue.

— Quelle connerie cet accident ! grommela Ferdi.

Pendant ce temps, Gudrun Tindorf et Joe Grodno allaient tranquillement faire leur jonction.

Trois Noirs en haillons apparurent, venant de nulle part et s'approchèrent. Ferdi engagea la conversation avec eux en tswana. L'un d'eux repartit en courant.

— Il va chercher à boire, expliqua-t-il.

Les autres entreprirent de dégager le corps de la pilote. Malko, pris d'éblouissements, dut se rasseoir. Le soleil tapait d'une façon infernale. Pas un coin d'ombre. Des écureuils jouaient non loin de là, pas dérangés. Une horde de mangoustes passa avec des bonds gracieux. Les débris du Comanche semblaient déjà s'être intégrés au paysage. Malko arriva à se caler près de Piet Hertzog, mit sa chemise sur sa tête et sombra dans une sorte d'assoupissement bienfaisant, troublé seulement par les grognements de douleur du gros colonel barbu. Cet accident était incompréhensible. Jamais les deux moteurs d'un avion ne tombent en panne en même temps. Qu'avait-il pu se produire ?

Malko revoyait le visage sournois de Lyle, sentant que quelque chose ne collait pas.

Ferdi discutait avec les Noirs. Ils avaient fini par extraire le corps de Helda et l'allongèrent sur le sol. L'un d'eux restait à côté pour écarter les nuées de mouches goulues. On n'entendait plus que le bruissement des insectes. La grande paix du désert. Soudain, Malko perçut un ronflement au loin. Il se redressa.

Une Range-Rover couleur sable arrivait à toute vitesse, zigzaguant entre les épineux, soulevant des nuages de poussière. Elle stoppa à côté des débris de

l'avion et un homme en descendit, venant à la rencontre de Ferdi. Tiré à quatre épingles, avec une saharienne beige, des cheveux noirs très courts, un regard froid. Les deux hommes s'approchèrent de Malko.

— Le major Carl van Haag, annonça Ferdi. L'adjoint de Piet.

— Vous n'êtes pas sérieusement blessé ? demanda l'officier sud-africain.

— Je ne pense pas, dit Malko, mais votre ami est mal en point.

Un médecin et un infirmier, descendus de la Range, s'occupaient déjà de Piet Hertzog. Le médecin alla examiner le corps de la pilote, et revint, le visage sombre.

— Elle a eu les vertèbres cervicales écrabouillées. Pauvre femme. (Il jeta un coup d'œil sur les débris.) Vous avez eu beaucoup de chance.

C'était aussi l'avis de Malko. Le major van Haag et Piet Hertzog parlaient à voix basse, tandis qu'on administrait un calmant au gros colonel. La chaleur était accablante. Malko but d'un coup la bière qu'on lui tendait. Il ne savait plus si le bruissement des insectes l'assourdissait ou si ça se passait dans sa tête... De nouveau, un vertige. Ferdi annonça :

— Nous retournons à Gaborone, dit-il. On reviendra chercher le corps de la pilote. Nous n'avons pas de place.

Le major van Haag s'approcha à son tour, l'air soucieux :

— Pas d'idée sur l'accident ?

Ferdi secoua la tête :

— Je ne comprends pas... C'était une très bonne pilote, l'appareil venait de subir sa visite de révision, il n'y avait pas de bombe à bord. C'est stupéfiant que les deux moteurs se soient arrêtés en même temps.

— C'est vraiment la fatalité, approuva von Haag.

On était en train d'installer tant bien que mal le colonel Hertzog à l'arrière de la Range-Rover. Malko

s'approcha d'un des morceaux du Comanche. Une aile et un moteur. Quelque chose l'intriguait. Pourquoi l'avion n'avait-il pas pris feu ? Lorsqu'il avait perdu son train d'atterrissage, il y avait eu des gerbes d'étincelles, sans conséquences fâcheuses. Il se pencha sur le capot moteur et le souleva. Tout semblait normal. Il s'intéressa alors à un des réservoirs contenus dans l'aile. Coup de chance, le bouchon n'était pas coincé, et il réussit à le dévisser. Par terre, un peu plus loin, il trouva une cuve de carburateur. Il la plongea dans l'ouverture et ramena un peu de carburant qu'il flaira.

C'était ce qu'il pensait.

Les autres étaient remontés dans la Range-Rover et le major van Haag lui faisait signe avec impatience. Malko rejoignit le véhicule, sa cuve à la main.

— Vous avez un briquet ? demanda-t-il à van Haag.

— Un briquet ?

— Oui, je veux vérifier quelque chose.

L'officier sud-africain lui tendit un gros Zippo. Malko l'alluma et approcha la flamme du carburant. Rien ne se produisit, elle s'éteignit sans que le contenu de la cuve s'enflammât. Il recommença, puis leva ses yeux dorés sur le Sud-Africain qui l'observait.

— Je sais pourquoi notre avion s'est écrasé, annonça-t-il.

— Pourquoi ?

Malko lui tendit la cuve.

— Sentez. Ce n'est pas de l'essence pour moteurs à piston, mais du carburant pour jets, A 1. Du kérosène, qui ne s'enflamme pas. Utilisé pour les avions à réaction. Il devait y avoir encore de l'essence dans les canalisations ; quand elle a été épuisée, les moteurs se sont remplis de kérosène et ont calé.

Le major van Haag vira au rouge brique :

— Quel est le *doos* (1) qui...

— Celui qui a fait le plein, dit Malko. Mais vous croyez vraiment que c'est une erreur ?

(1) Con.

L'officier ne répondit pas, les yeux fixés sur les débris du Comanche, puis tourna la tête vers Malko.

— Montez vite, nous allons en avoir le cœur net.

Malko se glissa dans la Range-Rover qui démarra aussitôt. Tassé à l'arrière avec l'infirmier et le médecin, Ferdi soutenait Piet Hertzog, très pâle qui se mordait les lèvres pour ne pas hurler. Malko souffrait de ses contusions, mais il se sentait quand même d'attaque et le cerveau clair. Persuadé qu'il ne s'agissait pas d'une fausse manœuvre, mais d'un acte criminel. Tout avait été trop facile depuis leur arrivée à Gaborone...

Ce coup-là était super. Le coupable pourrait toujours plaider l'erreur : il n'y avait aucune preuve. Et si son sabotage avait marché, on n'en aurait probablement jamais rien su...

Il toussa, la poussière du désert pénétrait par tous les interstices de la Range, conduite à tombeau ouvert.

***

La Range-Rover stoppa dans le parking de l'aéroport et les trois hommes en descendirent. Ils s'étaient arrêtés trente secondes à l'hôpital pour déposer Piet Hertzog. Le major van Haag fonça droit au bureau de l'aéroport.

— Où est le mécanicien qui s'est occupé du Comanche ? demanda-t-il.

Le Noir de service lui jeta un regard endormi.

— Vers les hangars. Pourquoi ?

— Il a foutu du kérosène à la place de l'essence !

— Ça, ce n'est pas bien du tout ! fit l'employé.

Les trois hommes étaient déjà ressortis. Cent mètres jusqu'au hangar d'entretien. Une demi-douzaine de Botswanais s'y affairaient mollement. Le major van Haag en interpella un dans sa langue et aussitôt changea d'expression. Il se retourna vers eux.

— Le salaud vient de partir, annonça-t-il, prétendant être malade. Il y a une heure ! Dès qu'on a appris que l'avion s'était écrasé.

— Au moins, nous savons à quoi nous en tenir, remarqua Malko.

Le major continuait à discourir en tswana. Il nota une adresse.

— Allons chez lui, dit-il. On va peut-être le piéger.

Nouvelle course sur Nyerere Drive.

Bifurcation dans la poussière. Les vieilles baraques en bois avec des vérandas où les Noirs les regardaient avec curiosité. Le mécanicien habitait au bout de Kwalata Close dans le sud de la ville. Une grosse Noire les accueillit. De nouveau, le tswana du major van Haag fit merveille. Hélas, ils arrivaient trop tard.

— Ce salaud est repassé par ici, expliqua-t-il. Il a dit à sa famille qu'il était obligé de repartir dans son village pour quelque temps. Il prend le bus jusqu'à Mahalapye. Je sais d'où partent les bus, il y a une chance de l'intercepter.

Nouvelle course jusqu'à Queen's Road, au centre de la ville. Une des deux voies parallèles enfermant le Mall, rue piétonnière regroupant pratiquement tous les magasins de Gaborone. Devant une rangée de bâtiments modernes, des bus étaient en partance pour différentes directions. Chacun portait sa destination à l'avant. Certains étaient déjà bourrés à craquer, d'autres se remplissaient lentement, dans une pagaille très africaine, au milieu des couffins, des enfants, des marchands ambulants. Les trois Blancs se mirent à remonter la file des bus examinant chacun d'entre eux. Mafikeng, Molepolole, Kanye, Mochudi, Mahalapye !

Celui-là était pratiquement vide, assiégé par une meute bruyante. Malko s'arrêta, découragé par cette foule où tous les Noirs semblaient identiques. Se sentant incapable de reconnaître le mécanicien ! Bien sûr, il l'avait aperçu le matin, au décollage, mais sans y prêter la moindre attention... Malko regarda à l'intérieur du bus. Il n'y avait qu'un homme, très âgé et plusieurs femmes avec des ribambelles d'enfants. Sous les coups de gueule du conducteur, une queue s'était

vaguement formée. Il commença à la remonter lentement, dévisageant chaque passager avec insistance.

Ferdi et le major van Haag faisaient la même chose de l'autre côté.

A la moitié de la queue, ils aperçurent soudain un homme essayant de se faufiler vers l'avant, afin de gagner des places. Rembarré par une énorme mémère portant deux petits dans le dos, il rentra dans le rang en maugréant. Malko s'approcha de lui l'examinant soigneusement. Il était vêtu comme les autres, d'une chemisette et d'un pantalon. Fendant la queue, Malko vint carrément se planter devant lui. Le regard du Noir chavira, il recula brusquement, donna un coup de coude à quelqu'un qui le gênait et détala comme un fou dans Queen's Road !

C'était lui ! Ignorant que les Blancs ne pouvaient pas vraiment le reconnaître.

— Le voilà ! cria Malko.

Ferdi et le major van Haag avaient aperçu le fuyard, et se lançaient déjà à sa poursuite, sous les yeux intrigués des badauds qui ne voyaient pas souvent dans ce pays trois Blancs poursuivre un Noir. On se serait cru revenu au bon vieux temps... Maintenant, en Afrique, c'était plutôt le contraire...

Se glissant entre deux buildings, le fugitif déboucha dans le Mall. La rue piétonnière était bondée et il se faufilait, bousculant les gens, zigzaguant. Les trois Blancs n'osaient pas trop crier, de peur d'ameuter la foule noire.

Ferdi gronda :

— Il va nous filer entre les pattes !

L'autre contournant l'hôtel *Président* venait de disparaître, gagnant Botswana Road, l'avenue parallèle à la voie piétonnière. Ils l'aperçurent en train de gesticuler afin d'arrêter un taxi. Il se jeta dans le véhicule qui repartit aussitôt. La Range-Rover se trouvait à cent mètres derrière.

— Major, allez chercher la Range ! cria Malko. Je regarde où ils vont.

Il suivit des yeux le taxi qui descendait Botswana Road. Il stoppa à un feu et tourna ensuite vers la droite. D'interminables secondes et la Range surgit enfin. Malko y grimpa en catastrophe.

— Ils sont partis par là, indiqua-t-il.

C'était Khama Crescent, voie semi-circulaire rejoignant Francistown Road au boulevard bordant la ville à l'ouest. Grillant les feux, la Range-Rover s'y engagea. La large avenue suivait la ligne de chemin de fer et le désert commençait tout de suite de l'autre côté avec quelques vaches en train de brouter les épineux. A droite, il n'y avait aucun embranchement avant Nyerere Drive. Le major van Haag doubla un camion chargé de Noirs apathiques, et Ferdi poussa un cri :

— Le voilà !

Le taxi roulait paisiblement sur sa gauche. Ils se rapprochèrent assez pour vérifier la présence du mécanicien à l'intérieur, puis le major van Haag laissa quelques véhicules se glisser entre eux.

— Où va-t-il ? demanda Malko.

Ferdi secoua la tête.

— Sûrement pas loin. Les taxis coûtent cher. Il est simplement affolé et descendra dès qu'il pensera nous avoir semés. Nous avons une bonne chance de découvrir pour qui il travaille...

Le taxi franchit le carrefour de Nyerere Drive, continuant vers le nord. Il n'y avait presque plus de maisons, seulement le bush et quelques baraques. Le faubourg de Broadhurst.

Malko se retourna et fronça les sourcils.

— Regardez derrière nous, dit-il.

Une grosse voiture beige les suivait. Une Toyota Accord, avec des vitres teintées. Roulant exactement à la même vitesse qu'eux. Le conducteur accéléra d'un coup et les doubla avec un grand coup de klaxon. Impossible de voir l'intérieur, mais le major van Haag remarqua :

— Tiens, des Popovs ! Ils ont la plaque diplomatique.

La voiture avait disparu devant eux, après avoir doublé le taxi.

— Il y en a beaucoup ? demanda Malko.

— Une flopée ! fit Ferdi. Cent soixante pour un pays de huit cent mille habitants. Le plus gros coefficient du monde. C'est leur principal point d'observation en Afrique australe. Avant, ils étaient à Maputo. Personne ne sait ce qu'ils font car ils ne sortent pas et la plupart ne parlent que le russe... Mais ils sont là, enfermés dans leur ambassade.

— Ceux-là sortent en tout cas, remarqua Malko.

— Ils doivent aller à la chasse.

Maintenant, le bush, nu, s'étendait des deux côtés de la route. Dans le lointain, une station d'essence apparut à un carrefour. Il n'y avait plus que le camion chargé de Noirs entre eux et le taxi. Ce dernier mit sa flèche et se dirigea vers la station-service.

— Ça y est, on va le piquer ! exulta Ferdi.

Le major van Haag déboîta derrière le camion et s'engagea à son tour dans le drive-way de la station-service déserte. Au moment où ils arrivaient, le Noir qu'ils poursuivaient sortit du taxi.

Il les aperçut, poussa un cri, effectua une espèce de saut de cabri et se mit à courir d'une façon désordonnée, traversant d'abord la route, puis revenant sur ses pas après le croisement, zigzaguant, comme un robot fou. Un gros semi-remorque manqua le transformer en pulpe.

Ferdi avait sorti son Browning.

— Bon Dieu ! jura-t-il. Il va se faire écraser, ce con !

Le Noir ne se fit pas écraser. Il s'arrêta brutalement, tourna la tête et, tout à coup, fonça comme un coureur de marathon vers le mur longeant la station-service. Ferdi leva son arme et la rabaissa. A cette distance, il n'était pas certain de blesser légèrement le fuyard. Mort, il ne leur était d'aucune utilité. Ils démarrèrent tous les trois à sa poursuite. Ferdi arriva au coin du mur le premier, suivi par Malko. Les deux hommes s'immobilisèrent, médusés. Dissimulée jusque-là par le mur, la

Toyota des Soviétiques se trouvait à cinquante mètres d'eux, et le fuyard filait vers elle à toutes jambes.

Ferdi poussa un grognement de rage et repartit, pistolet au poing, criant quelque chose en tswana, ce qui eut pour effet de faire courir le Noir encore plus vite. Il n'était plus séparé de la voiture que par une vingtaine de mètres lorsque la portière arrière de la Toyota s'ouvrit sur un homme en chemisette, un pistolet à long canon à la main. Pétrifié d'horreur, Malko le vit calmement poser la crosse dans le creux de sa main gauche et viser.

« Plouf, plouf. Plouf, plouf. »

Deux séries de deux détonations imperceptibles. Le Noir continua à courir un moment, puis sembla trébucher, partit les mains en avant et roula à terre. L'homme appuyé à la portière abaissa le canon de son arme et, de nouveau, il y eut deux « ploufs ». Les projectiles du pistolet traversèrent le corps, encore secoué de quelques mouvements.

Ensuite, tout se passa très vite. Le Soviétique était en train de déplacer sa main droite vers son côté gauche pour remettre son arme dans son holster lorsqu'il vit Ferdi, Browning au poing. Il était entraîné pour réagir à ce genre de situation d'une seule façon : interrompant son geste, il visa instinctivement l'homme qui se précipitait vers lui.

Ferdi l'aperçut. Lui aussi était entraîné. Sans même réfléchir, il s'accroupit sur place, lança son bras en avant, prit le Soviétique dans sa ligne de mire et appuya sur la détente. L'explosion du Browning fut infiniment plus forte que celles du long pistolet. Le Russe vacilla, tenant son arme, puis une main l'attira en arrière, le rejetant à l'intérieur du véhicule. On vit encore ses pieds quelques secondes et la portière se referma.

La Toyota bondit en avant et Malko dut faire un saut de côté pour ne pas être écrasé. Dans un hurlement de pneus, le véhicule franchit le carrefour, effectua presque un tête à queue et disparut dans la direction de Gaborone.

***

Ferdi était penché sur le corps du mécanicien. Trois des projectiles tirés par le Soviétique l'avaient atteint. L'un en pleine tête, les autres dans la poitrine. Il était mort sur le coup et une flaque de sang commençait à s'élargir sous son corps. Le major van Haag tira Ferdi en arrière :

— Vite, foutons le camp !

Par miracle, les coups de feu n'avaient attiré personne. Les trois hommes regagnèrent la voiture après que Ferdi ait sommairement fouillé le Noir, prenant tous ses papiers.

La Range démarra en trombe, vers Gaborone. Le major van Haag éclata :

— Vous êtes fou ! lança-t-il à Ferdi. Vous avez tiré sur un Soviétique. Vous vous rendez compte des conséquences...

Ferdi semblait préoccupé et furieux.

— Et alors ? fit-il. Il allait me tirer dessus, non ? Et il venait de flinguer ce type ? Vous croyez qu'il va aller se plaindre ?

Le major van Haag secoua la tête.

— Si jamais il va trouver les Botswanais, on peut fermer boutique ici.

Visiblement ses tâches administratives ne l'avaient pas préparé à ce genre de situation.

Il en était blanc de rage. Malko s'immisca dans cette conversation qui risquait de tourner mal.

— Le plus intéressant, remarqua-t-il, est de savoir pourquoi les Soviétiques se trouvaient là.

— Pour abattre ce type, évidemment, grommela Ferdi. Il y a un arrêt de bus, en face de la station-service. Il serait descendu là.

— Donc, ils étaient au courant de l'attentat monté contre nous...

Silence. Ils reprirent Khama Crescent pour arriver finalement dans Mooka Close, une allée discrète,

ombragée de bougainvillées, où se trouvait la villa du major van Haag. Celui-ci alla téléphoner tandis que Ferdi et Malko se laissaient tomber dans des fauteuils sous la véranda. Il n'était que midi et la journée avait déjà bien commencé. Malko avait l'impression d'être passé dans une essoreuse tant ses muscles étaient douloureux.

— Je m'étais dit que l'idée de remplacer l'essence par du kérosène ne venait pas des gens de l'ANC, remarqua-t-il. C'était une idée de Blanc. J'avais pensé à Joe Grodno. Il semble que ce soit nos amis d'en face. Donc, ils superviseraient toute l'opération de déstabilisation menée contre nous...

— Cela m'étonne. Le KGB se mêle rarement des opérations « Action » des partenaires africains. Surtout dans ces pays...

— Ils ne venaient pas offrir une balade à Moscou à ce Noir, remarqua Malko. Ils étaient là pour le liquider. Si nous n'avions pas eu la chance de le suivre, ils le tuaient tranquillement et on aurait retrouvé son cadavre abattu par des inconnus. A mon avis, ils ont dû recevoir un SOS de ceux qui ont organisé l'opération et qui savaient que ce mécanicien nous mènerait quelque part...

Ferdi prit l'air sceptique :

— Impossible, dans un temps aussi court qu'ils aient pu communiquer avec la Zambie.

— Donc, l'ordre venait d'ici, conclut Malko. On nous manipule depuis notre arrivée. Par l'intermédiaire de Lyle. Vous l'avez sous-estimé. C'est lui qui nous a manipulé.

— C'est possible, reconnut le Sud-Africain. C'est bien le Cafre le plus malin que j'ai jamais vu !

— Et Johanna ? demanda soudain Malko. Il faudrait la prévenir.

Dans l'affolement des dernières heures, ils avaient complètement oublié la jeune femme.

Le major les rejoignit et Ferdi le remplaça au téléphone. Pas de réponse dans la chambre du *Gabo-*

rone Sun. Il essaya la piscine et le restaurant, sans plus de succès, avant de raccrocher, soucieux.

— Elle n'est pas là. C'est bizarre, je lui avais recommandé de ne pas bouger de l'hôtel.

— Allons-y, dit Malko.

Cinq minutes pour gagner le *Gaborone Sun*. La clef de Johanna était au tableau. Ils la prirent et se rendirent dans sa chambre, s'arrêtant net. Une lampe était renversée, des affaires traînaient un peu partout. Visiblement, on avait fouillé rapidement la pièce... Ils allèrent vérifier les deux autres. Idem. Valises ouvertes au couteau et tout et tout... Ferdi était blanc d'inquiétude.

— Les salauds, ils n'ont pas...

Ils foncèrent se renseigner à la réception. Personne n'avait vu la jeune femme. Quand ils eurent vérifié tout le motel, ils durent se rendre à l'évidence. Johanna avait été kidnappée.

Ils retournèrent à la chambre.

— Ils ne l'ont quand même pas traînée de force à travers cent mètres de couloir, remarqua Malko. Il y a une autre explication.

Son regard se posa sur la porte-fenêtre et il comprit. Il essaya de la faire coulisser et y parvint sans difficulté. Quelqu'un l'avait déverrouillée et, de l'extérieur, on pouvait l'ouvrir facilement. Il sortit. Cette partie du parking donnait sur le désert, et personne n'y venait. Si Johanna avait été enlevée, c'était par là...

Ils repartirent. Nouvelle enquête. A force de distribuer des pulas, ils finirent par apprendre qu'un camion de blanchisserie avait stationné dans le parking pendant une heure, très tôt le matin...

— Il faut prévenir Pretoria ! dit Ferdi. C'est très grave.

Nouvelle course pour la villa. Le major van Haag les accueillit, impassible.

— J'ai eu un tuyau par la police, dit-il. Les Soviétiques viennent de faire hospitaliser un membre de leur ambassade avec une balle dans le poumon.

Ferdi changea de couleur. L'autre continua, suavement :

— Ils ont déclaré à la police qu'il s'agissait d'un accident durant une manipulation d'arme...

— Bon, cessons de nous faire peur ! dit Malko. Il y a plus sérieux. C'est une bonne chose que nos amis Popovs soient discrets, mais cela prouve surtout qu'ils sont mouillés jusqu'au cou dans cette histoire et qu'ils n'ont pas envie qu'on mette le nez dans leurs affaires. Tout a été conçu pour nous éliminer *tous* ce matin. Notre présence à Gaborone représente donc un danger pour eux. Avant tout, il faut retrouver Johanna.

— Comment ? demanda Ferdi.

— Les Soviétiques sont sûrement au courant, mais cela m'étonnerait qu'ils la cachent dans leur ambassade, dit Malko. Visiblement, leurs amis de l'ANC disposent ici d'une infrastructure importante et de nombreuses complicités. Seulement, cela peut nous prendre très longtemps de découvrir leurs planques...

Le major van Haag triturait une cigarette, le front barré d'une grande ride.

Malko revit le visage extasié de Johanna lorsqu'il lui avait fait l'amour dans sa chambre du *Holiday Inn*, à Pretoria. A présent elle était en danger de mort. Jamais les autres ne la rendraient. Il fallait faire vite.

— J'ai une idée pour la récupérer, dit-il.

— Quelle idée ? demanda anxieusement Ferdi.

— Il faut une monnaie d'échange, dit Malko. Et vite, parce que j'ai peur qu'ils ne la tuent.

— Quelle monnaie d'échange ? Un type de l'ANC ? Joe Grodno ?

— Nous ignorons où il se trouve. Par contre, il y a une personne impliquée dans cette histoire que nous pouvons, à la rigueur, atteindre.

— Qui ?

— Le Soviétique que vous avez blessé et qui est à l'hôpital, dit Malko. C'est lui qu'il faut enlever et échanger contre Johanna.

CHAPITRE X

Un gros insecte tournait autour des fleurs noyant la véranda, émettant un bourdonnement aigu, seul bruit qui troubla le silence pendant plusieurs secondes. Le major van Haag semblait pétrifié d'horreur.

— Vous êtes fou ! dit-il enfin. Un diplomate ! Vous savez à quoi vous vous exposez ?

— Vous avez déjà vu des diplomates utiliser des pistolets à silencieux ? contra Malko. Vous savez très bien que nous avons affaire à un agent du KGB. Les Popovs ne veulent pas ébruiter l'affaire. Ils ne voudront pas non plus laisser un des leurs en notre possession. Comme ils contrôlent ceux qui ont enlevé Johanna...

Ferdi se leva et se servit un scotch J and B.

— C'est une bonne idée, dit-il de sa voix lente et calme. A condition de ne pas en parler à Pretoria. Ils ne voudront jamais. On leur dira après.

— Je ne peux pas participer à un tel projet, laissa tomber le major van Haag. C'est impossible. Ce sont des méthodes de gangsters.

Ferdi écrasa sa cigarette dans le cendrier, blanc de rage :

— Vous n'allez quand même pas nous dénoncer ?

Le major ne répondit pas, buté, son visage déjà sévère, devenant de marbre. Ferdi marcha sur lui et s'arrêta à quelques centimètres. Juste au moment où Malko pensait qu'il allait le frapper.

— Et Johanna ? dit Ferdi. Vous avez envie de la retrouver égorgée ? Moi, j'ai servi sous les ordres de son père. Alors, je ferai n'importe quoi pour la sauver. Même si je dois rendre mes galons.

Brusquement, le major van Haag se détourna et alla se rasseoir. Lui aussi blanc comme un linge.

— Ferdi, je suis responsable ici. Les Botswanais sont très susceptibles. Une histoire pareille peut créer un scandale sans précédent et nuire à l'image de notre pays d'une façon irrémédiable. Cependant je comprends ce que vous ressentez. Je vous laisse faire... Mais où allez-vous le mettre ?

— De l'autre côté de la frontière, annonça Ferdi. Chez mes amis de la police.

Le major van Haag secoua la tête :

— Vous êtes fou !

— Peut-être, dit Ferdi, mais au moins je pourrai me regarder devant une glace.

***

Joe Grodno ôta ses épaisses lunettes et les essuya d'un geste distrait. Cela l'aidait à réfléchir. Il régnait dans ce hangar de Phuku Close une température d'étuve à cause du toit de tôle ondulée qui amplifiait le rayonnement du soleil. Le Lituanien n'était plus tout jeune et avait des problèmes cardiaques. La chaleur l'incommodait énormément. Il regrettait amèrement sa confortable villa de Lusaka. Depuis quelques heures il frôlait le désastre. Ce qui s'était passé justifiait sa confiance limitée dans ses partenaires de l'ANC.

Il traînait en Afrique depuis un demi-siècle et connaissait les Noirs. Pour eux, un secret était une chose qui ne se répétait qu'à une seule personne à la fois... Si ses adversaires apprenaient sa présence à Gaborone, ils retourneraient chaque pierre de la ville pour le trouver. La police du Botswana, bien qu'elle ne soit pas hostile, ne se mouillerait pas pour lui : quatre-vingt-cinq pour cent du ravitaillement du Botswana

venait de l'Afrique du Sud. Les puissants voisins du Sud avaient déjà montré qu'ils ne s'embarrassaient pas de scrupules, lorsque leur sécurité était en jeu. Ils pouvaient parfaitement envoyer des commandos, isoler la ville et la fouiller. L'idée de le pendre haut et court les galvaniserait.

On frappa à la porte du hangar et les deux Noirs en tenue de brousse, armés jusqu'aux dents et bardés de cartouchières, chargés de la protection du Lituanien, s'arrachèrent à leur lit de camp.

Ils firent entrer un métis de petite taille qui alla s'incliner avec déférence devant Joe Grodno.

— Colonel, annonça-t-il. (Il donnait au Lituanien le grade qu'il avait dans le KGB.) Tout va bien. Le mécanicien a pu être neutralisé. Nos amis ont eu un blessé qu'ils ont conduit à l'hôpital.

Joe Grodno en resta les lunettes en l'air :

— Qu'est-ce que tu racontes, Lyle ? Un blessé ? Qui l'a blessé ?

Lyle baissa son unique œil ouvert et avoua :

— Les autres, Colonel. Ils l'avaient suivi. Ils se sont tirés dessus avec nos amis. Mais c'est tout.

— C'est tout !

Joe Grodno étouffait littéralement de rage. Non seulement, il avait dû jouer de toute son influence pour forcer le rezident du KGB de Gaborone à intervenir d'une façon brutale dans une affaire qui ne le concernait pas directement, mais, en plus, les Soviétiques s'étaient fait surprendre par les Sud-Africains... Viktor Gorbatchev, le rezident, devait être hystérique. A juste titre.

— Quand je pense, explosa le Lituanien, qu'on devait le faire abattre par tes hommes et qu'ils ne voulaient pas, parce qu'ils sont de la même tribu et du même village !

Lyle se tassa, la tête dans les épaules.

Pourtant, Lyle était un de ses meilleurs éléments. Il avait été entraîné au camp de Simferopol en URSS par les soins du 3e Département du GRU. Grodno avait

beau, pour les opérations un peu délicates, utiliser systématiquement des métis, les Noirs étant réduits au niveau d'exécutants, ce n'était pas encore cela...

Evidemment, ils avait joué de malchance. L'idée de substituer le kérosène à l'essence venait de Joe Grodno et elle avait été correctement réalisée. Il avait fallu un miracle pour sauver ses adversaires. Ensuite, les ennuis s'étaient enchaînés. Le mécanicien-saboteur, membre de l'ANC, connaissait la planque de Joe, QG secret de l'ANC à Gaborone. Interrogé par les Sud-Afs, il se serait mis à table. Donc il fallait le liquider. Pour une fois et, sur sa demande pressante, les gens du KGB avaient réagi vite. Sans rendre compte à Moscou. Heureusement, sinon, le mécanicien aurait eu le temps de gagner Lusaka à pied. Seulement, maintenant, c'était la merde.

Le sifflet d'un train qui passait le long de Francistown Road parvint jusqu'au hangar. L'express pour Victoria Falls. C'était tentant de le prendre et de se retrouver en sécurité. Mais Joe Grodno était cloué à Gaborone où il était venu chercher Gudrun Tindorf, afin de l'exfiltrer sur la Zambie. Elle lui apportait aussi les noms des gens qu'elle avait entraînés au maniement de l'explosif et qui allaient prendre sa suite. Dès qu'il l'aurait récupérée, Joe Grodno enverrait de l'autre côté de la frontière les hommes qu'il avait amenés avec lui et leur matériel. Afin qu'ils fassent plus tard leur jonction avec les terroristes formés par Gudrun.

Il avait promis une campagne de terreur. S'il ne tenait pas sa promesse, il perdait toute crédibilité. En plus, le prétexte était la libération des deux leaders anti-apartheid ce qui galvanisait les Noirs d'Afrique du Sud. Seuls, Joe et ses amis soviétiques qui avaient conçu l'opération, connaissaient la vérité. Eux savaient parfaitement que les Sud-Afs ne libéreraient jamais leurs prisonniers sous la menace. Et qu'il s'agissait simplement de déstabiliser l'Afrique du Sud.

Lyle était resté debout devant le Lituanien, sautant d'un pied sur l'autre.

— Qu'est-ce que tu veux encore ?

— La femme, Colonel, qu'est-ce qu'on fait de la femme ?

De nouveau, Joe Grodno sentit la rage l'étouffer.

— Tu avais bien besoin de l'enlever...

— Mais elle nous a surpris, Colonel, plaida le métis, elle était très forte...

— Qu'est-ce que tu avais besoin d'aller fouiller ces chambres...

Lyle baissa la tête. Il avait cru faire un coup d'éclat en enlevant Johanna.

Furieux, Joe Grodno regarda la forme allongée sur le sol, de l'autre côté du hangar. Ligotée, une large bande de sparadrap noir sur le visage, la rendant muette et aveugle. Un kidnapping inutile et dangereux. Les Sud-Africains devaient être fous furieux... Qui plus est, les hommes de Lyle l'avaient amenée là sans lui bander les yeux. Elle pourrait donc éventuellement reconnaître les lieux. Le Lituanien n'ignorait pas qu'elle faisait partie des Services spéciaux sud-africains et ce que signifiait son enlèvement.

De nouveau, Joe Grodno essuya son front, en proie à un vertige. Sa vie était dure, surtout depuis que sa femme avait péri dans une explosion. Parfois, il se demandait comment il tenait le coup. Depuis longtemps, son rêve était d'aller revisiter le château de Neuschwanstein, en Bavière, construit par Louis II, le Roi Fou. Seulement, l'Allemagne était dangereuse pour lui. Il prendrait quand même le risque avant de mourir.

Il fixa de nouveau le corps étendu et en quelques secondes sa décision fut prise. Il n'avait pas le droit de mettre sa mission en péril.

— Lyle, puisque c'est toi qui a fais cette erreur, tu vas la réparer.

— Oui, Colonel, dit le métis.

— Tu sais comment ?

Le métis hésita à peine.

— Oui, Colonel. Je peux le faire ici ?

Joe Grodno le fixa avec un découragement dégoûté. Décidément, il ne se ferait jamais à ces abrutis de Cafres.

— Il faut que cela ait l'air d'un meurtre de rôdeur, expliqua-t-il patiemment. Tu vas l'emmener sur le terrain de golf ce soir. Comme si elle était allée se promener et qu'on l'ait attaquée...

— Oui, Colonel, approuva Lyle, les yeux brillants d'une joie anticipée.

***

Malko gara la Range-Rover dans Notwane Road en face de l'entrée de service du Princess Marina Hospital. C'était celle du major van Haag qu'ils avaient réussi, Ferdi et lui, par lui arracher... Ils avaient ôté les plaques, rendant toute identification impossible. Des Range-Rover couleur sable, il y en avait des dizaines à Gaborone. Van Haag avait également consenti à leur indiquer une piste discrète pour franchir la frontière sans croiser de Botswanais. Il était onze heures du soir et les rues de Gaborone complètement désertes. Ferdi se trouvait déjà à l'intérieur. Malko continua à pied, longeant une allée sombre. Au bout d'un moment, un léger sifflement attira son attention. Ferdi émergea d'un bosquet et ils se rejoignirent.

— Tout est OK, annonça le Sud-Af. Il est au second étage chambre 234. J'ai une bombe à gaz pour le neutraliser. J'espère qu'il ne sera pas trop mal en point. Allons-y !

Ils gagnèrent le bâtiment de chirurgie. Le hall était désert et ils empruntèrent l'escalier après avoir passé des blouses blanches. S'ils croisaient une infirmière, elle les prendrait pour des médecins étrangers. Ils ne virent personne. Le couloir du second était brillamment éclairé. Un ronflement sonore filtrait d'une porte ouverte. L'infirmier de garde, les pieds sur la table...

La 234 se trouvait cinq portes plus loin. Ils l'atteigni-

rent et poussèrent le battant. La pièce était plongée dans l'obscurité. Malko alluma : le lit était vide.

— *Goeie himel* (1) ! jura Ferdi.

— Vos informations sont mauvaises, fit Malko à voix basse. Filons.

Le Sud-Af continuait à fixer le lit vide comme si sa volonté pouvait y faire surgir le Soviétique. Malko l'entraîna. Au moment où ils sortaient, il y eut des pas dans le couloir. Ils n'eurent pas le temps de se cacher. Une grosse infirmière noire surgit et leur jeta un coup d'œil étonné, mais pas inquiet.

— Vous cherchez quelque chose ?

— Nous étions venus voir un ami, dit Malko. Le patient du 234. Il n'est pas là ?

L'infirmière lui adressa un regard bizarre avant de dire :

— Comment, vous ne savez pas...

— Il a été transféré ? demanda Ferdi.

La grosse femme secoua la tête et fit un signe de croix rapide.

— Dieu l'a rappelé à lui, en fin d'après-midi. Il est à la morgue. Une hémorragie interne.

Les deux hommes demeurèrent stupéfaits quelques secondes, puis Malko donna le signal du départ. Sans un mot ils remontèrent dans la Range-Rover et gagnèrent la villa du major van Haag.

Ce dernier fumait sous sa véranda. Il sauta en l'air comme si un scorpion l'avait piqué en entendant le véhicule et traversa le jardin en trombe. La nouvelle de la mort du Soviétique le figea d'horreur.

— *Holy God !* Les Popovs vont être fous furieux, murmura-t-il. Comment vont-ils réagir ?

— En tout cas, fit Malko, nous n'avons plus de monnaie d'échange...

Ils demeurèrent silencieux quelques instants, puis van Haag tourna les talons, rentrant dans la villa.

(1) Dieu du cul !

— Je vais demander des instructions à Pretoria, dit-il de sa froide voix administrative.

Ferdi et Malko échangèrent un regard. Les bureaucrates de Pretoria n'avaient aucune prise sur ce qui se passait au Botswana. C'était à eux de récupérer Johanna s'il était encore temps.

***

Lyle avait pénétré sur le golf par Notwane Road. Un petit sentier aboutissait directement sur les « greens ». Il avait garé son « bakkie » tout au fond, sous un acacia et sorti le corps de Johanna du véhicule. Ses liens l'empêchaient de bouger, mais elle gigotait un peu. Il la chargea sur son dos sans effort. Pendant des années, il avait coltiné des sacs de farine et, malgré sa petite taille, il était extrêmement robuste. Ses pieds s'enfonçaient dans l'herbe tandis qu'il avançait silencieusement. La nuit était très claire et une vague lueur commençait à monter du côté de la frontière, indiquant la proximité de l'aube. Il avait encore une longue heure devant lui. Il repéra un bosquet près du trou numéro 14 à côté d'une petite cuvette herbue.

C'est là qu'il déposa la jeune femme et qu'il souffla un peu. Il était très calme, repensant à tout ce qu'il avait subi lors de ses différents séjours en prison quand les policiers l'avaient battu, humilié. Une fois, il s'était fait prendre après un petit vol à l'étalage. Un sergent sadique avait fait venir un grand Cafre de près de deux mètres, incarcéré pour une bagarre et lui avait mis un marché en main. S'il sodomisait Lyle au milieu du poste de police, il était libre... L'autre n'avait pas hésité. Lyle sentait encore la brûlure de cette épée de chair qui l'avait fouillé brutalement et entendait les rires des policiers blancs... Il sortit son couteau et, méthodiquement, commença à découper les vêtements de la prisonnière. Cela prit plusieurs minutes et peu à peu, le corps blanc apparut. Lyle, minutieusement, enleva les derniers lambeaux de tissu accrochés autour du ventre

et tira le soutien-gorge, découvrant la poitrine. Chaque fois que ses doigts effleuraient la chair ferme, il frissonnait. Jamais il n'avait touché une Blanche auparavant. Des Indiennes oui, mais pas de vraies Blanches. Il retourna Johanna sur le dos et regarda son visage. Il était livide. Ses narines étaient pincées et il y avait une terreur abominable dans ses yeux, inhumaine. Elle se recroquevilla dans la position de fœtus, comme pour chercher une protection illusoire. Lyle la contemplait avec des sentiments mitigés. Lentement, il commença à faire courir ses mains rugueuses sur sa peau, partout, la forçant à s'allonger peu à peu. Elle essaya de lui échapper.

Lyle la rattrapa, patiemment, sans brutalité. Leurs corps se touchèrent. Il se mit à trembler. Son pantalon semblait prêt à éclater sous la pression de son sexe. Le sang battait à ses tempes. Pris d'une envie incontrôlable, il arracha brusquement le scotch qui bâillonnait la jeune femme. Celle-ci secoua la tête, les joues creusées par la peur, méconnaissable et siffla d'une voix grêle :

— Que voulez-vous ?

Lyle ne répondit pas, préoccupé par son fantasme. Il la sentait complètement à sa merci, mais il avait peur de la détacher quand même. Il choisit un moyen terme : d'un coup de poignard, il fit sauter les liens de ses chevilles. Aussitôt, elle se mit à gigoter comme une anguille, essayant de se mettre debout. Lyle dut se coucher sur elle, l'enfonçant dans le sol meuble, le visage dans la terre. Le contact de ses fesses pleines poussant contre son ventre le rendit fou. Il planta son poignard dans l'herbe, hors de sa portée, et se défit rapidement. Lorsque sa victime sentit la chaleur de son membre collé à elle, elle poussa un grognement, arriva à tourner son visage de profil et jeta d'une voix à la fois suppliante et menaçante :

— Vous savez qui je suis ? J'appartiens à l'armée sud-africaine ! Vous...

Sa phrase se transforma en un cri déchirant. Lyle venait de la violer, s'enfonçant en elle de toût son

poids. Il s'arrêta, le cœur cognant dans sa poitrine, regrettant de lui avoir ôté son bâillon...

— Si tu cries, je te tue.

Pour donner plus de poids à sa menace, il reprit son poignard et piqua un peu le cou de Johanna. Celle-ci gémit mais ne dit plus rien quand il recommença à aller et venir en elle. Johanna ne se défendait plus. Même lorsqu'il lui fit subir ce qu'il avait enduré de la part du grand Cafre, elle se contenta de sursauter, le visage dans l'herbe, tandis que Lyle explosait dans ses reins...

Le Cafre demeura immobile encore un peu, profitant du chaud fourreau de chair puis jeta un coup d'œil à sa montre. Vingt minutes déjà ! La lueur à l'est commençait à éclairer le golf. Il se retira, se rajusta hâtivement. Johanna roula sur le côté, puis se remit à genoux, le visage levé vers lui.

— Laissez-moi maintenant, dit-elle, sans élever le ton. Partez. Partez !

Elle n'avait pas encore compris. Machinalement, Lyle allongea la main et caressa son sein nu, le soupesant comme un fruit au marché. Johanna, d'un seul élan, lui cracha en plein visage, jetant :

— *Vertroek !* (1)

Instinctivement, Lyle la gifla. Si violemment qu'elle tomba à terre et se mit à gémir comme un chien qu'on bat. Il la prit par le bras et elle le mordit. Il lui donna un coup de pied dans les côtes. Une marque rouge apparut aussitôt. Johanna, cette fois, comprit. Elle rampa, se mit debout et voulut s'enfuir. Alors Lyle la reprit et commença à la frapper. Sauvagement, méthodiquement, comme on le frappait dans les prisons. Il jurait tout seul, l'insultait, insultait tous les Blancs de la terre. Johanna, qui était solide, se débattait et arriva même à lui décocher un coup de pied.

Alors, Lyle devint fou ! Il la saisit par la nuque et la poussa en avant. Johanna tomba et il noua ses deux mains puissantes autour de sa gorge, lui enfonçant le

(1) Salaud !

visage dans l'herbe bien coupée du golf. La jeune femme luttait furieusement, donnant des coups de reins qui le désarçonnaient presque.

Elle ruait comme un cheval. Lyle appuyait de plus en plus, lui enfonçant le visage dans la terre, puis lâchant un peu, cherchant à faire durer le plaisir. Elle réussit à pousser un cri très rauque et très fort et il prit peur. Cette fois, ses doigts trouvèrent le larynx et crochèrent dedans. Les coups de pied et les coups de reins se firent de plus en plus faibles, puis cessèrent.

Lyle relâcha la pression de ses doigts : rien ne se passa. Il se releva. Johanna gisait à plat ventre, les mains toujours liées derrière le dos, les jambes ouvertes. Lyle s'essuya le front. Les battements de son cœur se calmèrent. Finalement, cela avait été très facile. Il se pencha et, avec le poignard, trancha les liens des mains. Les poignets retombèrent de chaque côté du corps. Il ramassa avec soin tous les liens, le bâillon et fourra le tout dans sa poche. Laissant les vêtements découpés à l'abandon. Il examina la scène. C'était parfait. Une touriste surprise par un sadique qui la viole et la tue.

Il regagna alors le « bakkie » sans se presser. Lorsqu'il arriva au croisement de Nyerere Drive et de Notwane Road, le soleil faisait resplendir le dôme doré de la mosquée. Lyle se sentait en paix. Il pensa avec plaisir au Sud-Africain qui lui avait permis de faire toutes ces bonnes choses. Décidément, les Blancs étaient des imbéciles.

***

— C'est ce salaud de Lyle ! gronda Ferdi. Je l'égorgerai.

Le colonel sud-africain semblait avoir vieilli de dix ans, avec de grands cernes sous ses yeux gris, les épaules voûtées, le menton rentré. Malko essayait d'oublier la vision du cadavre de Johanna. La police botswanaise les avait prévenus deux heures plus tôt.

Après être allés reconnaître le corps, ils s'étaient enfermés dans la chambre d'hôtel, ruminant leurs sombres pensées.

— Vous croyez vraiment que c'est Lyle ? demanda Malko.

— J'en suis certain, grommela Ferdi. J'ai été un imbécile. Et je suis sûr aussi que Joe Grodno se trouve à Gaborone. Ils sont en train de monter un truc important.

— C'est juste, dit Malko, l'intervention des Soviétiques le prouve. Mais que pouvons-nous faire maintenant ?

— Je resterai ici tant que je n'aurai pas eu la peau de ce salaud. Van Haag est d'accord ; il est en train d'essayer d'obtenir des informations sur l'ANC par ses contacts dans la police.

— Nous les gênons, dit Malko, donc, ils vont tenter quelque chose d'autre contre nous...

Ferdi leva les yeux sur lui :

— Si vous pouviez dire vrai ! On va se les payer cette fois. Je vais voir van Haag. Je vous rejoins ici.

***

Joe Grodno émergea de la Mercedes aux vitres fumées arrêtée dans la cour de l'ambassade soviétique. Il n'aimait pas beaucoup prendre de tels risques mais sa visite de condoléances était indispensable. La mort du capitaine Oustinov, brillant officier du KGB, engageait gravement sa responsabilité.

Le rezident du KGB, Viktor Gorbatchev, l'attendait sur le perron. Les deux hommes pénétrèrent dans un bureau climatisé orné du portrait de Tchernenko, puis s'étreignirent. Ils burent un peu de thé brûlant, grignotèrent quelques biscuits. Le rezident était un jeune colonel qui avait beaucoup entendu parler de Joe Grodno qu'il estimait pour son travail de fourmi. Cependant, le rapport qu'il venait d'envoyer à Moscou

risquait de freiner son avancement. Grodno attaqua tout de suite :

— Tovaritch colonel, dit-il, je suis désolé pour la mort de notre camarade Gregory Oustinov. C'est une terrible fatalité et j'en porte la responsabilité.

Le rezident eut un geste apaisant.

— Tovaritch, nous sommes en guerre. Le camarade capitaine Oustinov est mort en héros de l'Union Soviétique. Il sera enterré dans notre pays avec les honneurs dus à son sacrifice.

Ils reburent un peu de thé.

— Où en êtes-vous ? demanda le Soviétique.

— Nous attendons l'Allemande et ceux qui doivent repartir avec les explosifs, expliqua Joe Grodno. Ils ont du retard. Nos réseaux ont été touchés par les Services sud-africains et l'échec de notre dernière opération rend le passage de la frontière très dangereux. C'est une situation ennuyeuse car je suis obligé de m'exposer. Hélas, il m'est impossible de bouger d'ici, tant que Gudrun Tindorf ne sera pas arrivée.

— Je vois, fit le Soviétique. A propos ce sont vos hommes qui se sont occupés de cette Sud-Africaine...

— Oui.

Le rezident hocha la tête, grignota un biscuit et demanda :

— Etait-ce nécessaire d'être... aussi brutal ?

Joe Grodno s'attendait à cette question. Les Soviétiques n'aimaient pas beaucoup la violence gratuite. Surtout dans une affaire où ils étaient mêlés.

— Camarade, expliqua patiemment le Lituanien, nous sommes en Afrique et on ne contrôle jamais à cent pour cent ce que font les Noirs. Ce kidnapping était une erreur. Il était ensuite hors de question de relâcher cette femme avec ce qu'elle savait.

— Vous auriez pu la garder un certain temps et lui rendre la liberté après le démontage de votre opération, objecta avec douceur le rezident.

— C'était courir un gros risque. Les Sud-Africains auraient mis une pression terrible sur les Botswanais

pour la récupérer. Ces derniers pouvaient nous forcer à la libérer. Devant cette alternative, j'ai préféré utiliser cette femme pour dégoûter les agents sud-africains de rester ici.

— J'espère que vous avez eu raison, soupira le Soviétique. Et que vous n'arriverez pas au résultat inverse.

Joe Grodno ôta ses lunettes dans un geste familier et laissa tomber :

— Dans ce cas, je mettrai en œuvre d'autres moyens. La présence de ces gens ici représente un grave danger.

— Faites attention aux Botswanais, souligna le Soviétique. Ils sont très nerveux. Déjà, ils m'ont posé beaucoup de questions au sujet du camarade Oustinov. Ils se doutent de quelque chose. Je ne pourrais plus vous apporter la même aide dans un cas similaire...

Il avait dans sa poche un télex de Moscou l'engueulant vertement pour avoir participé au meurtre du mécanicien-saboteur. Seulement, Joe Grodno avait lui aussi rang de colonel du KGB et n'appelait pas au secours pour rien. Il avait agi pour protéger une importante opération de déstabilisation dont bénéficierait à long terme l'Union Soviétique. Certes, ce n'était pas une raison pour jouer les cow-boys. A force de vivre dans la clandestinité, le vieux Lituanien ne se rendait plus compte de certaines choses. Une ambassade, c'était sacré. Trop de diplomates soviétiques avaient été expulsés à travers le monde. Au Botswana, il fallait garder un profil bas.

Les deux hommes discutèrent encore d'un certain nombre de problèmes techniques. Le rezident réitéra une invitation à Moscou à laquelle Joe Grodno n'avait pas le temps de se rendre, puis ils se séparèrent. Baiser sur la bouche.

Grodno, en remontant dans la Mercedes, était un peu amer. Les Soviétiques le lâchaient dans un moment crucial. C'était à lui d'assurer sa propre sécurité. Or, il n'avait aucune confiance dans les Botswanais. Les Sud-

Afs avaient sûrement des informateurs dans la police. S'ils découvraient ce qui se tramait : adieu le vieux Joe Grodno...

Il agita le bras en direction de Viktor Gorbatchev qui lui disait au revoir à partir du perron. A peine la voiture eut-elle disparu que le rezident se hâta vers son bureau afin d'envoyer un télex à Moscou. Joe Grodno était, certes, un élément précieux, mais sa soif de vengeance à l'égard des Sud-Afs risquait de le mener trop loin.

***

Ferdi avait retrouvé Malko au bar et, avant même de lui dire un mot, s'était fait servir un double J & B. Le tumulte était toujours aussi fort, entre les discussions des soiffards et la musique.

— Carl n'avait rien pu apprendre, laissa tomber Ferdi, découragé. Je commence à en avoir marre de ce pays de merde... Il va venir nous rejoindre tout à l'heure. J'ai l'impression que ses contacts botswanais le mènent en bateau.

Malko qui avait faim eut beaucoup de mal à l'arracher du bar, pour le traîner dans le restaurant où les deux fantaisistes faisaient toujours leur numéro débile. Il était aussi choqué que le Sud-Africain par la mort horrible de Johanna, mais tentait de rester lucide. Ils étaient en train de dîner lorsque le major van Haag fit son apparition, toujours aussi sévère, visiblement perturbé, et s'attabla avec eux. Lui avait déjà dîné.

— J'ai reçu un coup de fil étrange, annonça-t-il.

— Qui ?

— Le rezident Viktor Gorbatchev que j'avais déjà rencontré. Il voulait me présenter ses condoléances pour la mort de Johanna. Avec insistance. Comme pour me persuader qu'il n'y était pour rien.

— C'est probablement vrai, remarqua Malko, même s'il sait qui l'a tuée. Ils n'aiment pas beaucoup ce genre d'affaires. Et pourtant, cette fois, ils y sont mouillés jusqu'au cou...

— Si on pouvait se payer ces salauds, soupira Ferdi.

— Ne rêvez pas, dit Malko.

Carl van Haag semblait perdu dans ses pensées. Il sortit de son mutisme pour lâcher :

— J'ai quand même obtenu une information. Par un haut fonctionnaire de la police qui est sur mon payroll : Grodno serait à Gaborone...

— Où ? rugit Ferdi.

— Ça, il ne me l'a pas dit... Par contre, il m'a laissé entendre que le gouvernement botswanais verrait d'un très mauvais œil une action violente contre lui.

Ferdi s'étrangla de rage :

— Alors, en plus, ils le protègent. Si je le trouve, je lui vide mon chargeur dans le ventre.

Toujours froid, Carl van Haag lui jeta un regard réprobateur :

— J'ai autant envie que vous de venger Johanna et d'arrêter ce qui se trame, dit-il. Mais nous devons y aller sur la pointe des pieds. Je me demande pourquoi Grodno prend le risque de rester ici, si mon informateur a dit vrai.

— Il attend quelque chose, dit Ferdi.

— Ou quelqu'un, souligna Malko. Comme Gudrun Tindorf.

***

Joe Grodno donnait ses ordres à Lyle de sa voix un peu cassée, très lentement pour que le Cafre comprenne bien. Ce dernier avait prouvé avec Johanna qu'il ne reculait devant rien. Ce qu'il avait à faire maintenant était un peu plus dangereux, mais plus utile.

— Tu as compris ? demanda le Lituanien.

— Oui, fit Lyle. J'y vais.

— Fais attention.

Lyle, mû par la haine, était un élément précieux. Et Grodno était sûr qu'il remplirait bien sa mission. Ce qui l'inquiétait c'était de n'avoir aucune nouvelle de

Gudrun. Car il était en train de brûler ses dernières cartouches. Il ne pouvait pas quitter Gaborone sans avoir récupéré l'Allemande et les informations précieuses qu'elle ramenait. La clef de sa campagne de terreur.

CHAPITRE XI

Depuis un bon moment, Ferdi s'était muré dans un silence abattu, fixant d'un œil torve son verre de Gaston de Lagrange. La rumeur du bar bourré à craquer résonnait douloureusement dans les oreilles de Malko, ivre de fatigue. L'incident de Pretoria, le crash du Comanche et les émotions qui avaient suivi finissaient par venir à bout de sa résistance. Après deux Stolichnaya, il n'avait plus qu'une envie : se coucher et cesser de penser. Le major van Haag rapporterait peut-être des informations fraîches le lendemain qui leur permettrait d'agir, mais pour ce soir, ils ne pouvaient plus rien tenter. Il leva les yeux et croisa le regard insistant d'une pute encore libre, appuyée au comptoir.

— On va se coucher, Ferdi ? demanda Malko.

Le Sud-Africain secoua la tête, accroché à son cognac comme un naufragé à sa bouée.

— Je reste encore un peu. Je n'ai pas sommeil.

Malko n'insista pas. Il sentait son homologue bouleversé par la mort de Johanna. Comme lui, d'ailleurs, mais Ferdi encaissait moins bien le choc. Il lui donna une tape amicale sur l'épaule et sortit du bar, suivi à distance par trois ou quatre putes. Le long couloir verdâtre lui donna la nausée.

Avant de se coucher, il posa près de son lit, par terre, un Browning donné par van Haag, une balle dans le canon. On ne savait jamais. L'image de Johanna flottait

devant ses yeux, obsédante, horrible ! L'inhumation aurait lieu le lendemain, à Pretoria. Il revoyait sa joie lorsque Ferdi lui avait annoncé qu'elle venait avec eux à Gaborone.

Gaborone, petite ville pimpante et plate en plein désert, s'était révélée un nid de vipères ! Grodno, Lyle, les Soviétiques du KGB ne risquaient pas grand-chose, étant donné la neutralité du pays. Il repensa soudain à la mystérieuse Wanda. C'était la dernière piste qu'il restait à explorer. Si elle existait... Il se promit d'en parler à van Haag le lendemain. Par la police bostwanaise, ils apprendraient peut-être quelque chose. Sur cette dernière pensée, il sombra dans un sommeil profond.

***

Joe Grodno n'arrivait pas à dormir. Il n'avait pas besoin de beaucoup de sommeil, quatre ou cinq heures par nuit. Surtout depuis la mort de sa femme. Il posa l'album qu'il regardait, ouvert sur une photo du château de Neuschwanstein. Le bouquet d'orgueilleuses tourelles médiévales sur fond de montagne, le fascinait. Il écouta le silence. Deux hommes armés veillaient sur lui, et, surcroît de précaution, il avait piégé la porte du local avec une grenade. Un pistolet chargé était posé près de lui. Il savait bien que toutes ces précautions ne serviraient à rien si ses adversaires venaient en force. Il en tuerait un ou deux, c'est tout. Il se jura, une fois de plus, d'aller visiter son château favori quand cette mission serait accomplie. Il se sentait englué à Gaborone, dans une situation qu'il ne contrôlait pas. Ce qui le forçait à prendre de plus en plus de risques. A prolonger un séjour qui n'aurait pas dû excéder quarante-huit heures. Et il n'avait toujours aucune nouvelle de Gudrun Tindorf ! Il plia ses lunettes et ferma les yeux, essayant de dormir.

***

Ferdi en était à son troisième Gaston de Lagrange lorsqu'il la vit s'approcher. Elle lui sourit et il lui rendit son sourire. Il avait besoin d'un peu de chaleur et puis, l'alcool avait fait tomber pas mal de barrières. Chez lui, à Pretoria, il ne l'aurait même pas remarquée : un Afrikaaner ne jetait pas les yeux sur une fille de couleur. Ici, c'était différent. Son regard descendit jusqu'aux seins superbes, moulés par le chemisier. Pointus comme des obus. Sa langue et son gosier devinrent secs comme de l'amadou. Il s'entendit demander :

— Vous prenez un verre ?

A sa grande surprise, elle secoua la tête :

— Non, merci, il y a trop de monde.

Inexplicablement, Ferdi éprouva un incroyable sentiment de frustration. D'autant que la fille, prise dans la cohue, se rapprocha encore et qu'il sentit un sein s'écraser contre son bras. Son ventre s'appuya sur sa hanche et il crut recevoir une décharge électrique. Elle irradiait une sensualité sulfureuse, animale, comme il n'en avait jamais côtoyé. Tout ce qu'il avait refoulé pendant des années explosa dans son ventre. Il l'aurait culbutée sur une table, tout de suite, pour se servir d'elle. Il entendit dans un brouillard :

— Si vous voulez, nous pouvons aller boire un verre dans un autre endroit. Il y a une discothèque sur N'krumah Drive.

— Allons-y, dit Ferdi, renonçant à son Gaston de Lagrange.

Un groupe bruyant qui passait les empêcha de continuer la conversation. Un des hommes enlaça la fille et approcha sa bouche de son oreille, lui murmurant une obscénité, le regard rivé à ses seins. Ferdi sentit brutalement une envie de meurtre. Avec rage, il vit une main glisser le long des hanches et caresser la croupe cambrée, puis l'homme s'écarta avec un gros rire.

La fille adressa à Ferdi un sourire d'excuses qui le fit

définitivement fondre. Il fallait oublier le visage plein de terre de Johanna, la tête écrasée de Helda, la pilote.

Avec cette superbe femelle, il allait faire le vide dans son cerveau.

— Je n'ai pas de voiture, dit-elle.

— J'en ai une, répliqua Ferdi.

— Où ?

— Dans le parking, au bout à droite.

Leur conversation était sans cesse interrompue par des gens qui les bousculaient, entrant et sortant du bar.

— Je pars en avant, dit la fille. Je préfère qu'on ne nous voie pas ensemble. Je vous attendrai là-bas.

Elle s'éloigna aussitôt, se faufilant entre les autres filles. Ferdi resta tout bête devant son cognac. Il était sûr que cette fille était prête à faire l'amour avec lui, mais il hésitait encore un peu, retenu par sa fidélité à sa femme. Il se dit qu'il allait seulement boire un verre et rentrer se coucher, peut-être danser, pour sentir son corps... Il tendit un billet de dix pulas au barman et sortit. Il s'approcha d'une machine et commença à jouer.

« Cling-cling-cling. »

Un flot de pièces dégringola. Cette fois, il n'en avait cure. Il les laissa et se dirigea vers la sortie. Puis il longea la façade de l'hôtel. L'air frais le dégrisa un peu et il faillit faire demi-tour, mais la vision des seins somptueux l'en empêcha. « Je ne ferai que boire un verre », se répéta-t-il.

Il tourna le coin du bâtiment, loin de l'animation de l'entrée. Le parking était sombre et désert. Il arriva à sa voiture sans voir personne. Un bruit de pas et la fille surgit devant lui, puis vint s'accoter à la carrosserie.

— C'est gentil d'être venu ! dit-elle.

— On y va ? demanda Ferdi avec une certaine brusquerie.

— Bien sûr.

Elle ne bougeait pas, appuyée à la portière, le ventre en avant, un peu déhanchée, superbement provocante. Sans même s'en rendre compte, il se retrouva collé à

elle. Sa bouche s'abaissa et il sentit deux lèvres chaudes et douces contre les siennes.

Ferdi éprouva alors la sensation la plus voluptueuse de sa vie. Son bas-ventre fut parcouru de picotements délicieux et il crut qu'il allait jouir sur-le-champ tant cette fille l'excitait. Aussi ne vit-il et n'entendit-il pas une ombre s'approcher, silencieuse sur ses baskets. La dernière chose qu'il éprouva fut un choc violent sur la nuque, et il tomba étourdi.

La fille s'éloigna à grandes enjambées, sans se retourner. Un second homme venait de surgir de l'obscurité, un géant ! Armé d'un gourdin. Il l'abattit de toutes ses forces sur Ferdi qui tenta en vain de protéger son visage avec ses mains.

Les deux tueurs s'acharnèrent alors, sans un mot, tapant comme des sourds, brisant systématiquement les os de son crâne. Bientôt, le gourdin et les tuyaux de plomb ne firent plus qu'un bruit mou. Ferdi avait le crâne en bouillie et depuis longtemps, il était mort.

Les deux hommes se relevèrent, le fouillèrent, prirent son pistolet et disparurent en courant vers le terrain de golf jouxtant le jardin du *Gaborone Sun*.

⁂

C'est un brouhaha de voix à l'extérieur qui réveilla Malko. Le soleil pénétrait à flots dans la chambre. Il regarda sa Seiko-quartz : sept heures dix ! Comme le bruit continuait, il se leva et à travers la porte-fenêtre donnant sur le parking, vit un groupe de Noirs discutant avec animation. Probablement une bagarre. Au moment où il allait laisser retomber le rideau, un des badauds se déplaça, démasquant le pied d'un homme étendu à terre.

Ce pied était chaussé d'un bottillon de cuir marron. Comme ceux de Ferdi.

D'un bond, Malko fut dehors, passant par la porte-fenêtre. Il s'approcha du corps et regretta d'être sorti si vite. On ne pouvait reconnaître Ferdi qu'à ses vête-

ments. Sa chemise n'était plus qu'un plastron sanglant et son visage une bouillie abominable d'os broyés et de chairs éclatées. Sa main droite aussi avec laquelle il avait dû vouloir se protéger était brisée et on apercevait le blanc nacré des os.

Malko rentra dans sa chambre et fonça sur le téléphone. Carl van Haag était encore chez lui.

— Ils ont tué Ferdi ! annonça Malko. Venez vite !

Il ressortit et se mêla à la foule. Plusieurs policiers tentaient de mettre un peu d'ordre. Quelqu'un apporta un drap et le jeta sur le corps de Ferdi. Malko regarda les deux bottes qui émergeaient du drap. Comment Ferdi était-il tombé dans un guet-apens ?

Il n'avait pas encore répondu à cette question quand le major van Haag descendit de sa Range-Rover. Il se fit immédiatement connaître au policier botswanien chargé de l'enquête. La nuque de Ferdi n'était plus qu'une masse molle de vertèbres écrasées où le sang se mélangeait au liquide céphalo-rachidien. Bouleversé, Carl van Haag s'approcha de Malko.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? Vous n'étiez pas avec lui ?

— Si, dit Malko, mais je suis allé me coucher le premier.

Vraisemblablement, Ferdi avait continué à boire au bar. Mais ensuite ?

— Vous croyez qu'il est parti avec une de ces filles ? demanda le major.

— Je ne pense pas, il semblait très amoureux de sa femme. Cependant, hier soir, il était perturbé par la mort de Johanna... Il a pu se laisser entraîner dans un piège.

— Ce crime ne restera pas impuni, je vous le jure... promit van Haag. Ferdi était un camarade merveilleux, un...

Il s'arrêta, des sanglots dans la gorge, détourna la tête et parvint à dire, d'une voix un peu plus ferme :

— Rejoignez-moi à la villa vers midi. Je dois envoyer un message à Pretoria.

Une ambulance venait d'emporter le corps de Ferdi. Malko alla au bar et se fit servir une vodka.

Ils étaient arrivés à trois à Gaborone et maintenant, il était le seul survivant. Ivre de rage, il réalisa combien leurs adversaires les avaient manipulés. Ferdi s'était trompé complètement sur Lyle qui n'était pas le Cafre abruti qu'il pensait. Il en était mort, Johanna aussi, et Lyle était perdu dans la nature comme Gudrun Tindorf. Chaque fois qu'ils semblaient toucher au but, l'objectif s'évanouissait. Leurs adversaires bétonnaient impitoyablement toute piste.

Seul, qu'allait-il pouvoir faire ?

Avant tout, il lui fallait un véhicule. Il se fit conduire en taxi au bureau de location de Budget, sur le minuscule aéroport. Il y loua en cinq minutes une Sierra bleue identique à celle de Pretoria, et tout aussi neuve. Ensuite il gagna la villa du major van Haag.

***

Carl van Haag vint au-devant de Malko, la figure à l'envers. Ils se serrèrent longuement la main et l'officier Sud-Africain annonça :

— Je reviens du Criminal Department. Ils n'ont aucune piste. D'après l'enquête qu'ils ont effectuée, Ferdi est sorti seul vers deux heures du matin. Plusieurs témoins l'ont vu.

La table était dressée sous la véranda. Carl van Haag se recueillit un peu plus longtemps que d'habitude avant de s'asseoir.

— Et cette Wanda ? demanda Malko. Aucune trace ?

— Aucune, avoua le Sud-Af. J'ai parlé au lieutenant chargé du Vice Squad. Il connaît toutes les putes du *Gaborone Sun*. Aucune d'elles ne s'appelle Wanda.

— Envoyez un télex à Pretoria, demanda Malko. Qu'on réinterroge celle qui m'a mis sur cette piste.

— Je le fais immédiatement, répondit Carl van Haag. Qu'ils s'y mettent tout de suite.

Quand il revint ils mangèrent sans appétit un steack et burent un café.

— Et la planque de Joe Grodno ? demanda Malko.

— Rien de nouveau, dit Carl van Haag.

— Vous n'avez toujours aucune information sur Gudrun Tindorf ?

— Aucune, avoua Carl van Haag.

— A mon avis, fit Malko, c'est ici que nous allons la retrouver. Cela expliquerait la présence de Grodno. Il est venu l'exfiltrer et la ramener en Zambie ou ailleurs.

Carl van Haag regarda sa montre :

— Je vais voir s'ils ont reçu le télex, je reviens tout de suite.

Il sortit de table, laissant Malko, pensif, contemplant machinalement les massifs de fleurs. Le meurtre de Ferdi avait été planifié à partir du *Gaborone Sun*. Son intuition lui disait que la mystérieuse Wanda y était pour quelque chose... Il repassa tous les événements depuis leur arrivée et parvint à une conclusion aveuglante. Basée, hélas, sur des suppositions. Carl van Haag réapparut :

— C'est fait. Ils nous télexent ce soir.

— En attendant j'ai une idée, dit Malko. Je crois savoir qui est responsable de la mort de Ferdi.

CHAPITRE XII

— Vous la connaissez ! fit Carl van Haag, médusé. Mais pourquoi ne pas l'avoir dit à la police ?

— Ce n'est qu'une hypothèse, expliqua calmement Malko. Il y a au *Gaborone Sun* une fille pour laquelle Ferdi éprouvait une certaine attirance. S'il a suivi quelqu'un, c'est celle-là.

— Qui est-ce ? Il faut la faire arrêter tout de suite !

— C'est Wanda.

— Wanda ? Mais je croyais que nous ne l'avions pas identifiée ?

— C'est vrai, mais j'ai des soupçons. Si on l'arrête, elle niera. Nous n'avons aucune preuve. Je préfère essayer de la coincer d'une autre façon.

— Dites-moi son nom.

— Louisa. La *pit-girl*. Une splendide métisse.

— Ne faites pas comme Ferdi, fit avec tristesse l'officier sud-af. Voyez où cela l'a mené...

Malko décida de vaincre la réticence de son compagnon.

— Vous allez me déposer au *Gaborone Sun*. S'il y a du nouveau par Pretoria, vous me tenez au courant. Sinon, je vais tenter quelque chose. S'il m'arrivait la même chose qu'à Ferdi, vous savez au moins de qui il s'agit... Et si j'ai raison, nous avons une chance de remonter jusqu'à Joseph Grodno et Gudrun Tindorf.

Malko avait très envie d'avoir raison et en même

temps il savait qu'il allait affronter de nouvelles horreurs. Celle qui avait entraîné Ferdi dans son guet-apens mortel était dangereuse comme un cobra. Elle aussi pouvait se méfier.

***

Une foule dense évoluait autour des machines à sous. Malko se fraya un chemin jusqu'à la balustrade dominant la salle de jeu proprement dite et s'y accouda. Toutes les tables de roulette et de black-jack fonctionnaient. Il chercha des yeux celle qui l'intéressait et la repéra entre les deux dernières tables de roulette, surveillant la boule. Toujours aussi sculpturale, grâce à un bustier lacé dans le dos, qui offrait ses seins café au lait comme sur un plateau, et sa stricte jupe noire droite d'où émergeaient des jambes au galbe splendide... Louisa, la *pit-girl*. Tous les hommes cherchaient à s'en approcher et elle leur souriait parfois, altière et hautaine.

Il plongea au milieu des joueurs et se faufila vers une table particulièrement animée, non loin de l'endroit où se trouvait la *pit-girl*. Puis, il attendit, noyé dans la foule, caché derrière un énorme Boer. L'occasion se présenta quelques minutes plus tard. La *pit-girl* s'était approchée pour un changement de croupières. Sans se montrer, Malko lança :

— Wanda !

Du coin de l'œil, il vit la *pit-girl* tourner brusquement la tête, puis reprendre une attitude indifférente. Dans le brouhaha, c'était impossible de savoir qui l'avait appelée. Malko attendit qu'elle se soit éloignée pour disparaître à son tour et regagner sa chambre.

Carl van Haag devait être couché sur le téléphone car il décrocha instantanément.

— J'avais raison, annonça Malko. C'est bien celle que je pensais.

— Bravo, fit van Haag. Parce que j'ai eu tout à

l'heure la réponse de Pretoria. Cette Shona a disparu. Que comptez-vous faire ?

Malko le lui expliqua. Préférant agir seul.

Il s'allongea ensuite sur son lit, après avoir mis son réveil à une heure et demie. Il n'eut pas à s'en servir, car il ne put fermer l'œil. Un peu avant l'heure, il prit le gros Browning, le glissa sous sa chemise à la hauteur de la ceinture, mit un chargeur de rechange dans sa poche avec sa clef et fit coulisser la porte-fenêtre donnant sur le parking.

Celui-ci était désert. Malko referma la baie vitrée, la verrouillant. De cette façon, personne ne pouvait vérifier s'il se trouvait dans sa chambre ou non. Il partit à pied, traversant le parking et franchit la haie le séparant du bas-côté de Nyerere Drive. Ensuite, il traversa l'avenue, parcourut une centaine de mètres, retraversa et rentra dans le parking du *Gaborone Sun* par la sortie pour gagner la Sierra louée chez Budget le matin même, garée en vue de l'entrée et s'y installa. Ainsi, personne ne l'avait vu sortir du motel.

Il n'y avait plus qu'à attendre.

Glaces ouvertes, il surveillait l'entrée. Une brise fraîche aurait pu faire croire qu'on se trouvait en Europe. Il était deux heures moins dix, et il attendait peut-être pour rien. La *pit-girl* pouvait très bien ne pas partir seule. Dans ce cas, son plan ne fonctionnerait pas.

***

Des grappes de filles sortaient sans cesse du motel. Des putes. Enfin, il vit apparaître celle qu'il attendait. Sa Seiko-quartz lumineuse indiquait deux heures et demie.

La *pit-girl* était seule. Elle monta dans un taxi qui démarra, filant vers la sortie. Malko mit en route et prit le même chemin, sans allumer ses phares. Il vit le taxi tourner à gauche dans Nyerere Drive, lui laissa prendre un peu d'avance et s'engagea à son tour sur le grand

périphérique, allumant alors ses phares. Ils franchirent deux *sequel* et au troisième, le taxi tourna dans Kaunda Road. Puis, tout de suite à droite dans une petite voie mal éclairée. Il parcourut cinq cents mètres et stoppa. Malko, qui avait de nouveau éteint ses phares, en fit autant, cinquante mètres derrière, et s'élança en courant vers le taxi. Ce dernier était en train de faire demi-tour. Malko aperçut la *pit-girl* qui se dirigeait vers une maison. Malko arriva derrière elle juste quand elle allait pousser la porte. Il appela doucement :

— Wanda !

La *pit-girl* se retourna brusquement. Malko leva le bras et la torche électrique qu'il tenait dans la main gauche, inonda le visage de la métisse d'une lumière crue. Elle semblait paralysée... Il avança d'un pas.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle d'une voix altérée par la peur.

Brièvement, Malko éclaira son propre visage, et sa main droite tenant le gros pistolet noir.

— Ce n'est que moi, dit-il.

Aussitôt, il rebraqua le faisceau de lumière sur elle.

Pendant quelques secondes, la métisse demeura strictement immobile. Puis, la vie revint dans son corps. Lentement, sa main droite glissa d'un geste naturel vers son sac et elle demanda d'une voix étonnée :

— Que faites-vous ici ? Pourquoi cette arme ?

Malko s'approcha encore, le Browning braqué sur la jeune femme.

— Ne faites pas l'idiote, Wanda, dit-il, je ne suis pas Ferdi. D'abord, jetez votre sac par terre.

Comme elle ne bougeait pas, il allongea le bras tenant la torche et lui fit lâcher son sac.

— Reculez.

Elle obéit. Il se pencha, retourna le sac. Avec un bruit mat, un petit revolver en tomba. Malko le ramassa et le mit dans sa poche. Puis de son pistolet, il désigna la porte où pendait le trousseau de clefs.

— Entrez. Je crois que nous avons à bavarder. Il y a quelqu'un à l'intérieur ?

— Non, fit-elle d'une voix étranglée... Mais...

— Entrez !

Il la poussa légèrement et elle obéit enfin, allumant une minuscule entrée. Dès qu'elle fut à l'intérieur, il referma tenant sous son feu l'entrée et les deux portes qui y donnaient.

— Vous allez ouvrir ces deux portes, ordonna-t-il.

— Vous êtes fou !

Ils s'affrontèrent du regard pendant quelques instants, puis elle finit par céder. Malko se sentait infiniment triste. Louisa était superbe, féminine, sensuelle. Comment avait-elle pu être mêlée au meurtre sauvage de Ferdi ?

— Allumez, dit-il, une fois qu'elle eut ouvert les portes.

Elle s'exécuta. Les deux pièces étaient vides. Une cuisine et une chambre pauvrement meublées. Seul luxe : une télé couplée à un vieux magnétoscope Akaï avec une pile de cassettes. Malko verrouilla la porte d'entrée, laissa la clef dans la serrure et fit entrer la jeune femme dans la chambre. Elle s'assit sur le lit, tandis qu'il restait debout. La *pit-girl* semblait avoir retrouvé tout son sang-froid. Elle alluma une cigarette et fixa Malko de ses grands yeux en amande.

— Alors, que voulez-vous ?

— D'abord, dit-il, vous m'avez dit vous appeler Louisa. Vous avez répondu quand je vous ai appelée Wanda. L'autre soir, je vous ai demandée si vous connaissiez quelqu'un de ce nom, et vous avez dit « non ».

— C'est un nom que j'ai porté, mais que je préfère oublier, répondit-elle. C'est vous qui m'avez appelée aussi tout à l'heure dans la salle de jeux ?

— Oui, dit Malko.

Il prit l'arme qu'il avait trouvée dans le sac, la tenant par le canon.

— Pourquoi avez-vous cela ?

Louisa eut un sourire triste.

— Si vous étiez une jolie femme et que vous vous

promeniez la nuit dans Gaborone, vous ne poseriez pas cette question. Vos amis sud-africains se montrent parfois très pressants quand ils ont bu. La semaine dernière, ils m'attendaient à cinq dans le parking du *Gaborone Sun* pour me violer. Si je n'avais pas eu ce revolver... Mais d'abord, pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?

Malko remit l'arme dans sa poche. Louisa-Wanda allait être difficile à faire craquer.

— Bien, dit-il, laissons cela. Vous plaisiez beaucoup à mon ami Ferdi. Quand je l'ai laissé au bar, vous étiez au casino. A mon avis, vous êtes la seule femme qu'il ait eu envie de suivre.

Elle le fixa, avec un regard étonné.

— La police a interrogé tout le monde. Votre ami est sorti seul. Tous les gens de l'hôtel ne parlent que de ce meurtre. Et pourquoi aurais-je voulu tuer votre ami, il était très sympathique.

Elle ne semblait même pas émue.

— Parce que vous avez des contacts avec des gens qui voulaient la peau de Ferdi.

— Qui ?

— Ceux qui vous connaissent sous le nom de Wanda.

Elle hocha la tête, ses yeux marron soudain empreints de tristesse.

— Wanda... je suis surprise que vous connaissiez ce nom.

— Pourquoi ?

— C'est un nom que je n'utilise plus depuis un certain temps. Comment le connaissiez-vous ?

— Quelqu'un me l'a donné à Jo'Burg, dit-il, en me disant que vous étiez une call-girl.

— C'est parfaitement vrai, dit-elle calmement. J'ai été une prostituée. Vous voulez connaître mon histoire ?

— Allez-y, dit Malko.

— Vous savez qui est mon père ?

— Non.

— Un pasteur de l'Eglise Réformée Hollandaise. Un de ces salauds qui prêchent que Dieu aime les Blancs et qu'il ne faut pas se mélanger avec les Noirs. Eh bien, il s'est mélangé avec une Basuto, une domestique qui faisait aussi la cuisine... C'était ma mère. Quand il s'est aperçu qu'elle était enceinte, il l'a flanquée à la porte. A cette époque, l'apartheid, c'était encore très strict. Alors ma mère est allée vivre sur un des plateaux qui entourent Capetown dans un pondokkie...

— Qu'est-ce que c'est ?

Elle tira un peu sur sa cigarette, avant de répondre :

— Une sorte de hutte en tôle ondulée et en planches, le tout tenant avec des fils de fer. C'est là que j'ai grandi. Il y fait très chaud et très sec, il n'y a pas d'eau et il y avait des ronces jusque devant la porte. En juin et juillet, il y a les pluies et l'eau rentre partout, emportant le toit et les murs. Quand c'était fini, on allait les chercher et on essayait de les remettre debout. L'été, c'était pire. Avec la tôle ondulée, notre seule pièce était un four. Ma mère est morte quand j'avais quinze ans, piquée par un serpent. On l'a enterrée dans un trou creusé dans le sable avec des bouts de fer par-dessus pour que les chiens ne viennent pas la manger et j'ai été recueillie par la famille du pondokkie voisin. Un gros type qui se fabriquait de la liqueur avec des myrtilles et de l'alcool de méthyl. Le premier soir, il m'a mise sur une paillasse à l'écart et il m'a violée dès que sa femme s'est endormie. Je n'ai rien osé dire, sinon il me jetait dehors. Ça a duré deux ans et je suis partie au Cap.

« Là, j'ai rencontré un maquereau noir qui m'a dit que je pouvais gagner de l'argent à Jo'Burg. Qu'il y avait plein d'étrangers qui aimaient bien baiser des Noires ou des métisses. Je me suis retrouvée près de Soweto, dans une petite maison. Il y avait une autre fille avec moi qui fumait de la dagga toute la journée, à moitié idiote.

« Des types arrivaient en voiture, nous baisaient et repartaient. On m'avait dit de m'appeler Wanda.

Toutes les semaines, on me donnait cinquante rands que je planquais. Un jour, la police est venue, j'ai été arrêtée et j'ai couché avec les flics pour ressortir. J'ai attrapé des maladies aussi. Et puis, un type avec qui j'ai baisé m'a parlé de Gaborone. J'ai pris le train et j'ai débarqué ici. Je pensais être pute, puis j'ai pu décrocher ce job de *pit-girl*. Ça fait deux ans de ça. Un jour, quand j'aurai assez d'argent, je retournerai au Basutoland et j'achèterai un commerce.

« Voilà, ça vous suffit ?

Elle écrasa sa cigarette dans le cendrier. Malko était perturbé. Son récit sonnait vrai... D'ailleurs, sa voix douce au début, avait changé, se chargeant de haine... Elle se méprit sur son expression et lança :

— Je vous dégoûte, hein ? Une pute de couleur...

— Vous connaissez une fille qui se fait appeler Greta ? Greta Manstein ?

Elle fronça les sourcils.

— Greta... oui, attendez. Je l'ai rencontrée ici. Elle aussi avait des problèmes. Plaquée par son jules. Elle avait envie de faire la pute. Je lui ai expliqué qu'elle n'avait aucune chance. Les Blancs qui viennent ici, ils veulent des Noires. C'est plus excitant pour eux et c'est moins cher. Alors, je lui ai donné le téléphone d'une fille avec qui j'avais travaillé à Jo'Burg, en lui disant d'y aller de la part de Wanda. C'est comme ça qu'elle me connaît. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Pourquoi me demandez-vous cela ?

Malko ne savait plus que penser. C'était parfaitement plausible.

— Cette femme est une dangereuse terroriste.

— Ah bon ! Elle n'en avait pas l'air. Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Elle a fait sauter une voiture piégée en plein Pretoria, tuant des dizaines de personnes.

— Des Blancs ?

— Des Blancs et des Noirs...

Elle hocha la tête.

— C'est bête, elle n'aurait dû tuer que des Blancs...

Malko la regarda : elle semblait parfaitement sincère.

— Vous haïssez tous les Blancs, n'est-ce pas ?

— Pas *tous* les Blancs, seulement ceux d'ici, qui sont si bêtes et si méchants. J'en ai rencontré de très bien. Ils voulaient même m'épouser. Moi la putain basuto. Vous, je ne vous hais pas. Vous avez l'air gentil.

— Merci, dit Malko.

Son pistolet pendait au bout de son bras et il se sentit soudain très fatigué. Son instinct lui soufflait que Wanda venait de lui dire la vérité. Mais peut-être pas toute la vérité. Car son intuition lui disait aussi que Ferdi n'avait pu suivre qu'elle. Ils s'observèrent quelques instants, puis la *pit-girl* demanda :

— Vous ne me croyez toujours pas ?

— Vous n'avez aucune idée de ce qui est arrivé à mon ami ? demanda Malko, ignorant la question.

Elle secoua la tête.

— Non. Je lui ai parlé au bar, il avait beaucoup bu, puis je suis rentrée me coucher. Comme ce soir. C'est un travail dur et je n'aime pas traîner dans l'hôtel où tous les hommes me draguent.

— Pourtant, vous avez accepté de boire un verre avec nous...

— Ce n'était pas la même chose. Vous me... plaisiez. Vous sembliez différents de ces braillards ivrognes qui traînent au *Gaborone Sun*. Voyez-vous, j'ai beaucoup de chance. Malgré tout ce que j'ai passé, je ne suis pas dégoûtée de *tous* les hommes.

Elle bâilla soudain :

— Excusez-moi, je suis fatiguée. Vous voulez encore m'interroger ?

— Je veux savoir qui a tué Ferdi, insista Malko.

— Ce n'est pas moi, répéta Wanda.

Ils se défièrent du regard un long moment dans un silence absolu. Un chien aboya au loin.

Wanda se releva tout à coup. Tranquillement, elle se mit à défaire les boutons de son chemisier, faisant peu à peu apparaître un soutien-gorge balconnet noir.

— Qu'est-ce que vous faites ? dit Malko.

Elle lui adressa un sourire à peine ironique.

— Vous voyez, je me déshabille. J'ai eu une longue journée.

Sa jupe tomba à terre, dévoilant un slip et un porte-jarretelles rouges.

— Je suis une sauvage, dit-elle d'un ton enjoué, j'aime les couleurs vives.

Au lieu de continuer, elle se rassit sur le lit, puis, d'un geste provocant, elle étendit la jambe gauche devant elle, tirant sur son bas. Elle la reposa par terre et dit d'une voix plus douce :

— Si vous voulez absolument rester ici, venez. Vous me plaisez toujours, malgré toutes vos questions.

Malko ne répondit pas, mal à l'aise. Wanda se leva alors et s'approcha. Lorsqu'il sentit ses seins et son ventre peser contre lui, il ne put s'empêcher d'éprouver un trouble violent. Wanda noua ses mains sur sa taille et commença à onduler très lentement jusqu'à ce qu'il ne puisse plus dissimuler son désir.

La métisse prit alors son pistolet par le canon et le posa sur la commode derrière Malko. Puis ses doigts se faufilèrent sous sa chemise et agacèrent sa poitrine avec habileté. Les grands yeux marron étaient rivés dans les siens.

— Vous aimez cela, dit-elle à voix basse. Je suis la putain la plus habile de Gaborone, quand je le veux.

Maintenant ses deux mains jouaient avec ses mamelons, lui envoyant de brefs courants électriques dans sa colonne vertébrale. En même temps, son bassin continuait à se frotter doucement contre son érection. Elle lui jeta un regard trouble :

— Vous aimez les putains. Laissez-moi être la vôtre.

Elle glissa le long de son corps jusqu'à être à genoux. Elle fit coulisser le zip et sortit son membre qu'elle se mit à caresser d'abord avec la main, puis avec la bouche. Sa langue l'enveloppait, le quittait, le reprenait. Elle s'interrompit pour dire ironiquement :

— J'aime sucer un homme à genoux. Probablement l'atavisme de mon pasteur de père.

Elle était supérieurement intelligente et le manipulait. Ou elle était innocente et pouvait devenir une alliée... Il sentait la bouche se faire de plus en plus rapide, ses doigts se faufilèrent, l'envahissant au plus secret. C'était vraiment une merveilleuse putain. Il explosa tout à coup et elle le garda dans sa bouche tant qu'il ne se fut pas vidé. Ensuite, elle se redressa et lui sourit :

— Voilà ! Vous ne serez pas venu pour rien. Moi, je vais dormir. Si vous voulez rester...

En un clin d'œil, Wanda acheva de se déshabiller. Elle avait un corps de rêve, avec une poitrine épanouie, une taille de guêpe et ses fesses cambrées et pleines qui semblaient l'appeler.

— Vous voulez m'aider ? demanda-t-il.

— A quoi ?

— A retrouver ceux qui ont tué Ferdi ?

Elle secoua la tête.

— Ce n'est pas mon métier. Demandez à la police.

— Vous connaissez tout le monde au *Gaborone Sun*. C'est plus facile pour vous.

Elle noua ses mains sur sa nuque.

— Je trouvais votre ami sympathique. Je veux bien essayer. Retrouvons-nous demain ici, vers la même heure.

— D'accord, dit Malko.

Il n'avait pas envie de rester. Pourtant, lorsqu'elle l'enlaça pour lui souhaiter bonne nuit, il eut du mal à s'en détacher. Il se retrouva dans la ruelle sombre, perplexe. Si Wanda était celle qu'il croyait, elle ne pouvait manquer de lui tendre un piège. Sinon, ce serait une alliée de choix.

Encore un coup de roulette russe.

CHAPITRE XIII

Carl van Haag traversa la pelouse entourant la piscine, le visage sombre, et il se laissa tomber sur la chaise à côté de Malko qui prenait son breakfast, sous un soleil de plomb.

— Alors, que s'est-il passé avec cette *pit-girl?* demanda anxieusement le Sud-Africain.

— Pas ce que j'espérais, dit Malko.

Il résuma ce qu'il avait appris, passant pudiquement sur l'intermède sexuel. Carl van Haag faisait nerveusement des boulettes de pain.

— C'est elle ! grommela-t-il. C'est certain. Il n'y a pas deux coïncidences semblables.

— OK, dit Malko. Que voulez-vous faire ? La signaler à la police ? Ça ne servira à rien. Nous voulons mettre la main sur Joe Grodno et Gudrun Tindorf. Or, toute action violente nous est interdite...

— Il y a une chose que je peux faire, avança Carl van Haag. Par mes informateurs dans la police, vérifier si cette fille a ou non des contacts avec l'ANC. Nous saurons ainsi s'il faut nous concentrer sur elle.

— Alors, faites vite, dit Malko, parce que je dois la revoir ce soir. C'est notre seule piste.

Le Sud-Africain était déjà debout.

— J'y vais, dit-il. Je vous en supplie, ne prenez pas de risques.

Malko termina son breakfast et retourna dans sa

chambre. Morose. Son impuissance le rongeait. S'ils ne mettaient pas la main sur l'équipe de Joe Grodno, d'autres bombes allaient exploser en Afrique du Sud, semant la panique et la mort. Or, ses adversaires disposaient de la neutralité bienveillante des Botswaniens et de l'aide active du KGB...

Un peu plus tard, il retourna à la piscine, se mêlant aux rares touristes en train de griller comme des écrevisses. Une jeune femme à la blancheur d'albâtre vint s'allonger à côté de lui et se plongea dans une brochure de voyages. Une rousse splendide, aux longues jambes fuselées. Malko vit son dos rougir de plus en plus et ne put s'empêcher de lui proposer un peu de Coppertone. Ils engagèrent la conversation et il découvrit qu'elle travaillait à l'administration de l'hôtel depuis trois semaines et qu'elle s'ennuyait à mourir.

— Les gens qui viennent ici ne pensent qu'aux putes noires, dit-elle amèrement. Alors, je fais du yoga en attendant de partir en vacances.

— Où ça ?

— A Kabrousse en Casamance. Je suis allée l'année dernière dans un Eldorador. Une plage immense, la mer ! Le pied, quoi. De la vie, des buffets somptueux, des fêtes. La formule club sans ses inconvénients.

Malko se dit qu'il l'accompagnerait bien. Elle était superbe. Par-dessus son épaule, il lut la devise des Eldorador : « Tout est proposé, rien n'est imposé. » Elle se retourna et leurs regards se croisèrent :

— Et vous ? En vacances ?

— Quelques jours.

Si Malko avait eu l'esprit moins occupé, il lui aurait volontiers donné une meilleure idée du *Gaborone Sun.* D'autant que l'ambiance de sexualité qui régnait dans le motel rendait l'approche facile. Il se contenta d'enregistrer son prénom, Carol, et de lui offrir un Perrier.

Pas de nouvelles de Carl van Haag et les heures passaient. Il essaya de joindre le Sud-Africain, mais ce dernier n'était pas chez lui.

La nuit tomba sans rien apporter de plus. Malko

n'avait pas faim et resta dans sa chambre. Enfin, le téléphone sonna.

— Carl, annonça le major. Pardonnez-moi, je n'ai eu le tuyau que maintenant.

— Alors ?

— D'après la police d'ici, elle est OK. Pas de politique.

— Bien, dit Malko, dans ce cas, je vais essayer de la mettre de notre côté. Sinon, je n'ai plus qu'à reprendre la route pour Pretoria. Toujours pas de nouvelles de Gudrun ?

— Non, reconnut van Haag avec amertume.

Depuis l'incident de Pretoria, la terroriste allemande semblait avoir disparu de la surface de la terre.

Malko raccrocha, soulagé, et perplexe. Si Wanda n'avait rien à faire avec leurs adversaires, il était au point mort. Pourtant le quitus des Botswaniens ne le satisfaisait pas. Il prit un livre, car il avait encore de longues heures devant lui.

***

Dix heures et demie. Chaque minute semblait durer une heure. Malko pensait à Ferdi. Il n'arrivait pas à croire que le colonel sud-africain soit mort. Il lui semblait entendre encore sa voix lente et un peu maladroite.

Depuis toujours, dans son métier, il s'était attaché à une certaine éthique qui dépassait souvent les impératifs de sa mission. Qui aujourd'hui lui réclamait de venger ceux qui mouraient dans le même combat. Des compagnons d'armes, même s'ils n'étaient pas toujours d'accord. Ferdi n'était pas un ange, mais ils combattaient le même ennemi. Malko aussi aurait pu être entraîné dans le parking et massacré... Il ne lui restait plus qu'à attendre deux heures du matin pour aller retrouver Wanda en espérant qu'elle lui apprendrait quelque chose.

***

Le silence régnait dans la ruelle sombre. Troublé parfois par des aboiements de chien, ou une rare voiture dans le lointain. Malko contemplait le ciel, superbe avec ses myriades d'étoiles, lorsqu'il entendit un véhicule s'approcher. Il avait garé la Sierra de Budget un peu plus loin, gardant son pistolet sur lui. C'était un taxi comme la veille.

Wanda en descendit et regarda autour d'elle. Lorsqu'elle vit la silhouette de Malko se détacher de l'ombre, elle marcha vers lui :

— Bonsoir, je suis contente que vous soyez venu.

— Vous avez appris quelque chose ?

Elle eut un sourire énigmatique :

— Venez !

Il la suivit dans la petite maison. Elle alluma et ils gagnèrent la chambre. Son regard glissa sur Malko et elle aperçut la bosse du pistolet sous la chemise.

— Vous avez toujours peur de moi ? demanda-t-elle avec un sourire.

— Pas de vous en particulier. Vous savez quelque chose ?

— Oui.

— Quoi ?

— Votre ami a été victime de violence ; ils l'avaient vu gagner beaucoup d'argent au jeu. Ils voulaient le voler.

— Qui vous a appris cela ?

— Quelle importance...

— On peut retrouver ces hommes ?

— Peut-être, je ne sais pas.

— Vous ne savez rien de plus ?

Elle secoua la tête :

— Non.

Ils se fixèrent un long moment en silence, puis Wanda sourit et s'approcha de Malko.

— Je vous promets, j'essaierai. Mais maintenant, il faut penser à autre chose.

D'un geste très doux, elle passa les doigts dans ses cheveux blonds, son visage à quelques centimètres du sien.

— Vous avez des yeux étranges, dit-elle, on dirait de l'or liquide. C'est beau.

— Merci, dit Malko.

Il aurait préféré une information. Wanda s'éloigna et mit un disque. UB 40, rythmé, sensuel, envoûtant. Elle commença à onduler presque sur place, se rapprochant peu à peu de lui, jusqu'à ce que leurs lèvres se touchent.

— Tu n'as pas été content de ta putain, murmura-t-elle. Tu n'as pas envie de te servir de moi encore. Qu'est-ce que tu veux ? Ma bouche, mon ventre, mes fesses ?

Sa voix contrôlée était tout aussi sensuelle que la musique. Elle l'embrassa longuement, puis une main se faufila entre leurs deux corps, elle prit son pistolet entre deux doigts et le jeta sur le fauteuil.

Il se retrouva sur le lit, collé à elle, sans trop savoir comment. Comme la veille, elle avait écarté sa chemise et lui agaçait la poitrine avec une habileté diabolique. Il la caressa, laissant filer ses doigts sur le nylon des bas, trouvant son sexe. Elle se tortilla pour se dégager de sa jupe, et l'attira sur elle.

— Baise-moi, murmura-t-elle. Viens jouir au fond de mon ventre.

Elle était offerte et il la pénétra d'une seule poussée qui l'engloutit tout entier. Ses reins se soulevaient, elle tressaillait, haletait. Quand il lui prit un sein à pleine main, elle gémit et le mordit. Elle était merveilleusement lascive, offerte, onctueuse, remuant sans cesse. C'est elle qui supplia Malko de se dépêcher de jouir.

Il cria et ils demeurèrent ensuite foudroyés. En dépit du plaisir qu'il venait d'éprouver, Malko ressentait un malaise bizarre. Trop de choses ne collaient pas dans cette histoire. Il n'arrivait pas à sonder le regard de la jeune métisse. Cette passion brusque pour lui aussi, lui

semblait un peu étrange, artificielle. Et pourtant, elle semblait si amoureuse, si ouverte...

Wanda étendit la main vers son sac, pour prendre des cigarettes, mais d'un coup de coude involontaire le fit tomber. Son contenu se répandit sur le tapis. Malko aperçut un tube jaune et lut son nom « Hyalomiel » (1). Il n'y aurait peut-être pas prêté attention si ce n'avait été le premier objet qu'elle remit dans son sac. A cette seconde, il sut avec certitude qui avait entraîné Ferdi vers la mort. Il se redressa, glacé intérieurement.

Wanda lui glissa un regard bizarre.

— Tu n'aimes pas faire l'amour avec moi ? Tu es déjà fatigué ?

— Oui, dit Malko.

Son cœur battait à cent vingt pulsations-minute. Il n'avait plus qu'une idée. Se retrouver hors de cette maison. Il fit un pas vers le fauteuil où se trouvait son pistolet.

Wanda, plus proche, y arriva une fraction de seconde avant lui, saisit l'arme par le canon et la jeta sous le lit. Puis, mettant deux doigts entre ses dents, elle poussa un violent coup de sifflet strident. Sa belle bouche était maintenant déformée par un rictus haineux qui l'enlaidissait.

— Vous les salauds de Blancs, vous êtes tous aussi cons ! laissa-t-elle tomber.

Malko entendit un piétinement à l'extérieur et une clef tourna dans la serrure de la porte d'entrée. Wanda l'observait, les mains sur les hanches, superbe.

— Tu es foutu ! dit-elle. Tous mes amis sont là. Ils vont te découper à la machette et te jeter aux chiens. Comme vous faites chez vous...

La porte s'ouvrit brusquement, Malko eut le temps d'apercevoir une face noire et une mitraillette. A toute volée il rabattit la porte de la chambre et la coinça avec une chaise. Wanda ricana dans son dos.

(1) Crème très onctueuse.

— Cela ne sert à rien. Tu vas crever comme ton copain.

Il y eut des bruissements à l'extérieur et une voix masculine demanda quelque chose à travers le battant. Wanda lança un appel. Aussitôt, la porte commença à trembler sous les coups. Malko n'hésita pas. D'une violente manchette, il frappa Wanda à la gorge. Elle tomba sur le lit. Il plongea aussitôt à plat ventre, récupérant son arme. Lorsqu'il sentit la crosse dans sa main, les battements de son cœur se calmèrent un peu. Wanda était en train de se relever. D'un bond, il fut sur elle, noua son bras gauche autour de son cou et enfonça le canon du Browning sous son oreille, cran de sûreté relevé.

— Dis-leur que s'ils entrent je te tue.

Elle tourna vers lui un visage crispé de haine :

— Imbécile ! S'il le faut, je mourrai.

Cependant, elle cria quelque chose et le tumulte s'apaisa. Poussant Wanda devant lui, Malko ouvrit la fenêtre qui donnait sur le jardinet sombre. Serré contre la jeune femme, il enjamba le rebord, le pistolet menaçant toujours la tête de Wanda.

Ils atterrirent dans le jardinet. Il devina des silhouettes tout autour de lui, mais personne ne bougea. Traînant Wanda, il traversa le jardin, ressortant dans un chemin qu'il suivit jusqu'à l'endroit où se trouvait sa voiture. Wanda ne disait plus rien, mais Malko sentait tous ses muscles raidis contre lui. La Sierra n'était plus qu'à dix mètres. Il les parcourut, collé à elle, suivi par plusieurs ombres menaçantes. Wanda lui lança d'une voix vibrante de haine :

— Ils vont t'avoir et je t'arracherai moi-même les couilles.

Malko ne répondit pas. Elle était enfin sincère... Heureusement, il avait laissé les clefs de la voiture sur le plancher. Il ouvrit la portière et poussa la métisse dans la voiture, sur le siège avant, gardant le pistolet contre sa tête. Maintenant la ruelle sombre grouillait d'hommes. Il se glissa au volant, ramassa de sa main

gauche les clefs qu'il avait laissées sur le plancher et mit en route. Son plan était simple. Passer la frontière à dix minutes de Gaborone et livrer Wanda à la police sud-africaine. Ensuite il aurait le temps de respirer.

Soudain, Wanda lui sauta à la gorge ! Comme un fauve. Il sentit les dents s'enfoncer dans son cou, cherchant la carotide. Il la repoussa d'un coup de crosse brutal et elle s'effondra sur le plancher avec un cri. Il passa la première vitesse et la Sierra bondit en avant. Une gerbe d'étincelles jaillit devant lui et une partie du pare-brise devint soudainement opaque. A l'aveuglette, il fonça, faillit percuter dans un poteau, tourna à gauche, puis à droite et retrouva une grande avenue. Il accéléra.

Un kilomètre plus loin, il dut se rendre à l'évidence, il s'était trompé de direction : l'embranchement pour la frontière était derrière lui. Il fit demi-tour, sur Nyerere Drive, déserte à cette heure, et repartit sur les chapeaux de roue. Quelques instants plus tard, il passait devant le *Gaborone Sun* à tombeau ouvert.

Deux voitures surgirent soudain du bas-côté, à la hauteur de l'hôtel. Les amis de Wanda avaient pensé qu'il irait s'y réfugier. C'étaient deux Land-Rover qui le prirent en chasse aussitôt. Heureusement, la Sierra était beaucoup plus rapide. En arrivant au second rond-point, Malko avait déjà plusieurs centaines de mètres d'avance. Ses pneus hurlèrent et à cause de son pare-brise pratiquement opaque, il faillit manquer la route. Alors, à coups de crosse, il fit sauter ce qui restait de verre. Un vent violent s'engouffra dans la voiture.

Wanda gémit. Malko accéléra, un œil sur elle, l'autre sur la route, heureusement rectiligne. Dans le rétroviseur, il aperçut les phares de ses poursuivants, beaucoup plus loin et pour la première fois depuis qu'il avait deviné le subterfuge de Wanda, il se détendit un peu. Enfin, il avait mis la main sur quelqu'un. A l'allure où il allait, il parviendrait à la frontière dans sept ou huit minutes. Il évita de justesse un âne errant, passa devant la silhouette aplatie d'un motel éteint, puis les dernières

constructions laissèrent la place au bush. Il se retourna : ses poursuivants ne se rapprochaient pas. Ils avaient sûrement compris son plan, mais n'y pouvaient pas grand-chose.

C'est à ce moment qu'un voyant rouge s'alluma brusquement sur le tableau de bord. Malko eut l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac. C'était le voyant « température moteur ». L'aiguille du thermomètre se trouvait complètement à droite dans le rouge. Le radiateur avait dû être touché par la rafale tirée sur lui. Quatre secondes plus tard, le voyant d'huile s'alluma à son tour ! Puis, il sentit une légère réticence sous l'accélérateur : le moteur était en train de le lâcher ! Ses phares éclairèrent un panneau annonçant :

Stop one kilometer ahead. Customs.

Il était presque arrivé. Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Ses poursuivants se rapprochaient maintenant. Il écrasa l'accélérateur, mais cette fois sans résultat. Un bruit bizarre se fit entendre sous le capot et de la fumée blanche commença à en filtrer, se rabattant à l'intérieur à cause du pare-brise absent. Il jurait tout seul, accroché à son volant comme à une bouée de sauvetage, aperçevant dans le lointain les lumières de la frontière. Hélas, à cette heure tardive il n'y avait personne sur la route.

Tout à coup, il n'eut plus rien sous le pied ! Le moteur venait de s'arrêter. Il passa en neutre, perdant encore de la vitesse, tentant désespérément de remettre en route. En vain, le démarreur n'accrochait pas ! Il remit en « D », sans plus de résultat. Tous les voyants rouges étaient allumés, formant un halo sinistre devant lui. La Sierra filait en roue libre. Il se retourna : les deux véhicules arrivaient à toute vitesse. Dans quelques instants, ils l'auraient rattrapé.

Il y eut un claquement sec : la portière de droite venait de s'ouvrir. Une forme glissa du plancher à l'extérieur avant qu'il puisse intervenir.

Wanda !

Pris par ses problèmes mécaniques, il avait négligé sa surveillance. Dans le rétroviseur, il la vit se relever et partir en courant vers les Land-Rover.

Il braqua sur la gauche et la Sierra vint mourir sur le bas-côté. D'un coup d'épaule, il ouvrit la portière, et sauta à terre. Les deux Land-Rover étaient à cinquante mètres. Il partit en courant à travers le bush, perpendiculairement à la route, priant pour un miracle. Ses adversaires allaient le massacrer tranquillement dans cet espace découvert sans le moindre endroit où se dissimuler.

CHAPITRE XIV

Malko courait à travers le bush. Il se retourna : la lune éclairait le ruban plus sombre de la route où il distinguait vaguement les véhicules arrêtés. Une douleur cuisante au visage. Il n'avait pas vu la branche d'un épineux qui venait de lui déchirer la peau. Il porta la main à sa joue, sans s'arrêter, sentit le contact poisseux du sang. Un peu plus, c'était l'œil. Ses poumons commençaient à le brûler. Il ralentit, prêtant l'oreille, entendit le bruit d'une course derrière lui. Jusque-là, ses adversaires n'avaient pas tiré. La frontière se trouvait à moins d'un kilomètre, mais le poste de police sud-africain était trop loin pour qu'il y arrive avant ses poursuivants.

Il comprit qu'il n'y avait qu'une solution. Donner l'alerte. Evidemment, du même coup, il se faisait repérer. Mais c'était la seule chance.

Un gros épineux lui barrait la route. Il se jeta à l'abri du tronc, laissant les battements de son cœur se calmer. Puis, posément, il leva le bras et appuya sur la détente du Browning. Une fois, deux fois, trois fois. En direction de ses adversaires... Dans le silence de la nuit, les détonations furent encore plus assourdissantes. Personne ne riposta. Ils n'étaient pas tombés dans le piège... Malko attendit, tapi derrière l'épineux, une réaction du côté de la frontière. Rien. Scrutant l'obscurité, il lui sembla alors apercevoir à une centaine de

mètres, une silhouette se déplacer vers lui en courant. Ceux qui le poursuivaient l'avaient repéré. Ils allaient lui couper la route de la frontière !

D'un bond, il repartit droit vers les lumières du poste-frontière. Le sang coulait de son visage. La lune et le ciel clair ne lui facilitaient pas la tâche.

« Clac-clac-clac-clac-clac. »

La rafale le cueillit par surprise. Instinctivement, il plongea à terre. Cela venait d'un point situé entre la frontière et lui... Ils avaient réussi leur manœuvre d'encerclement. Il releva la tête, cherchant à apercevoir ses adversaires. En vain. Ils pouvaient être embusqués derrière un épineux ou tout simplement à terre comme lui. Invisibles. La différence c'est que *lui* avait à bouger. Patiemment, il se mit à ramper. Toujours aucune réaction chez les Sud-Afs.

Il repartit à quatre pattes, avec une prudence de Sioux, s'arrêtant tous les dix mètres. Jusqu'à un autre épineux... Il allait le quitter lorsqu'il devina en face de lui une forme qui se déplaçait doucement : un homme en train de ramper, un PM dans la main droite... Celui-ci le vit à son tour. Malko appuya sur la détente du Browning une fraction de seconde avant son adversaire. La rafale de son PM partit vers le ciel. L'homme retomba.

Malko entendit un appel sur sa droite, puis des pas pressés. Il se rua en avant et plongea à côté de celui qu'il venait d'abattre. A son immobilité, il réalisa aussitôt qu'il était mort. Il récupéra son PM, trouva un sac de toile plein de chargeurs et s'éloigna en rampant. Bien lui en prit. Une rafale balaya l'endroit qu'il venait de quitter, faisant sauter des pierres un peu partout. Quand Malko voulut se redresser, une balle siffla tout près de sa tête. Il aperçut plusieurs hommes qui ne se cachaient même pas, dressés devant lui, coupant l'accès à la frontière. Il lâcha à son tour une rafale pour se couvrir et reprit sa course d'épineux en épineux, parallèlement à la frontière.

« Poum-poum-poum-poum. »

Il s'arrêta, le cœur dans la gorge. Une mitrailleuse lourde juste devant lui. Aussitôt, le son plus clair et plus saccadé d'un pistolet-mitrailleur lui succéda.

Tassé contre un tronc rugueux, il écouta. Cette fois, il entendit nettement un bruit de moteur ! Il y eut de nouveau des coups de feu, puis deux hommes passèrent en courant en direction de la route, à une vingtaine de mètres. Trente secondes plus tard, la silhouette d'un véhicule approcha. Malko allait lui faire signe, lorsqu'une voix sèche dit derrière lui :

— *Laat val jou pistool* (1) !

Il se retourna, devina dans la pénombre un homme avec un chapeau de toile, braquant sur lui un fusil d'assaut.

— J'en ai un ! cria en afrikaans celui qui le tenait sous le feu de son arme.

Malko se redressa, les mains en l'air. C'eût été trop bête de se faire abattre par ses amis. Une Range-Rover surgit en cahotant, escortée de plusieurs soldats noirs et blancs. Une torche fut braquée sur lui et un soldat s'exclama :

— *My magtig ! Dit is in blanke* (2) !

— Je suis un ami, dit aussitôt Malko en anglais. Je travaille avec le major Carl van Haag.

On l'entoura. Visiblement, les Sud-Afs n'en revenaient pas de trouver un Blanc au milieu du désert ! Il aperçut le canon noir d'une mitrailleuse de 50 montée sur la Range-Rover. Un officier lui dit de s'installer à l'avant de la Range.

— Vous êtes seul ? demanda-t-il.

— Oui.

— Bien. On vous emmène chez nous.

La Range démarra et s'arrêta quelques instants plus tard à côté de celui que Malko avait abattu. L'officier sud-africain se pencha sur le corps, fouilla les poches, et remonta.

(1) Lâche ton pistolet !
(2) Bon sang ! C'est un Blanc !

— ANC, annonça-t-il laconiquement.

Dix secondes plus tard, ils roulaient à toute vitesse dans le bush, sans phare. Malko grelottait, le sang continuait à couler sur son visage. L'officier, un jeune moustachu, lui demanda :

— Qu'est-ce que vous foutiez là ?

— J'ai été attiré dans un guet-apens, expliqua Malko. Je travaille avec vos gens de Gaborone. Ma voiture est tombée en panne.

— Bon, bon, on va vérifier tout cela, grommela l'officier.

***

Les tasses de thé se succédaient, toutes plus brûlantes les unes que les autres. Malko, le visage couturé de sparadrap, pansé, réchauffé, se disait qu'il n'avait jamais connu de lieu plus confortable que ce petit poste de police sud-africain, avec son ratelier d'armes, son vieux téléphone manuel et le mobilier administratif patiné. Le lieutenant Vryburg, celui qui l'avait sauvé, n'arrêtait pas de tirailler sa grosse moustache blonde, tout excité d'être mêlé à une affaire confidentielle. Les vérifications n'avaient pas été longues. Carl van Haag avait identifié Malko comme un membre à part entière des Services de renseignements sud-afs... Il était en route pour le récupérer.

Vryburg s'approcha de Malko, une note de service à la main.

— Vous avez de la chance ! dit-il. C'est à cause de ça qu'on est allés vous chercher.

Malko déchiffra tant bien que mal la note écrite en hollandais. Elle signalait des passages clandestins de frontière autour de Gaborone dans les deux sens et recommandait aux policiers d'être vigilants.

— Quand nous avons entendu les échanges de coups de feu, nous avons pensé qu'il s'agissait d'éléments incontrôlés se heurtant à la police botswanaise. Ce qui nous a donné un prétexte pour aller voir... Sinon, c'est

une violation de frontière et ces Noirs sont très à cheval sur les principes... Ils nous ont tiré dessus et j'ai décidé de ratisser le terrain.

— Et celui que j'ai tué ?

— ANC. Son uniforme et son arme étaient neufs. Ils étaient une douzaine au moins. Nous avons vu les véhicules repartir vers Gaborone.

Une Range-Rover couleur sable s'arrêta devant le poste. Le major van Haag pénétra dans le bureau, salué par le lieutenant au garde-à-vous, toujours tiré à quatre épingles et serra chaleureusement la main de Malko. Les deux hommes eurent ensuite une conversation animée en afrikaans. Enfin, le major se tourna vers Malko et dit laconiquement :

— Venez, nous repartons.

Malko se retrouva dans la Range-Rover de l'officier. Ce dernier avait posé un PM sur la banquette. Ils franchirent la frontière sans aucun contrôle. Un kilomètre plus loin, Malko demanda à s'arrêter près de l'épave de la Sierra. Seul signe tangible de l'embuscade. Un silence minéral régnait de nouveau sur le bush.

— Les salauds ! murmura van Haag. Ils avaient bien monté leur coup.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda Malko. Nous n'avons plus aucun moyen d'obtenir des informations.

— Dès que je vous ai déposé à l'hôtel, j'envoie un télex au NSC (1), dit le major. Que Pretoria vous envoie du renfort. Et je vais aller dire deux mots aux Botswaniens : ils se sont foutus de moi en m'assurant que cette Wanda n'avait rien à voir avec les terroristes.

— Qu'ils nous aident à la retrouver, dit Malko. C'est tout ce qu'il faut. Lyle, Grodno s'il est là, Wanda, sont comme des poissons dans l'eau ici. Il faudrait fouiller Gaborone, maison par maison, pour les retrouver.

Une fois de plus, la piste ultime s'était évanouie. Et cette fois, il n'y avait plus rien. Pas un fil à tirer.

(1) National Security Council.

Dix minutes plus tard, ils étaient au *Gaborone Sun*.

***

Il faisait grand jour quand Malko se réveilla. Onze heures du matin. Le téléphone sonna. C'était Carl van Haag.

— Ça va mieux ?

— Oui, dit Malko, quelles sont les nouvelles ?

— Pas brillantes. Mes contacts botswaniens se confondent en excuses, en me jurant qu'ils ne connaissent pas les structures clandestines de l'ANC.

— Ils mentent.

— Evidemment, mais je ne peux pas le prouver. Pretoria va nous envoyer du monde. Ils sont très sensibilisés.

— Ce sont des informations dont nous avons besoin, fit remarquer Malko, pas d'une division blindée !

Il se jeta sous la douche, se prépara rapidement et, avant de sortir de la chambre, regarda longuement la photo panoramique représentant son château de Liezen dont il ne se séparait jamais. Il y avait invité Ferdi...

Par moments, il se demandait s'il aurait jamais le temps d'en profiter réellement. Seul, Elko Krisantem, son maître d'hôtel garde du corps, y vivait en permanence, avec Ilse, la vieille cuisinière, et son mari, les rois du chocolat chaud et des gâteaux viennois. Parfois, Alexandra l'y attendait et ils s'y retrouvaient avec volupté entre deux missions... Longtemps, Malko avait cru qu'il y aurait une fin.

C'était un leurre : le château était un gouffre. Toujours quelque chose à faire ! Sous le soleil brûlant, comme tout cela semblait loin ! La chaleur lui tomba sur les épaules lorsqu'il sortit dans le jardin, comme dans un décor de western. Son sparadrap sur la joue lui donnait l'air d'un voyou. Il s'installa près de la piscine. Pour l'instant, il n'avait rien d'autre à faire.

En ce moment même, on enterrait Ferdi. Malko revit les grands yeux de biche de Wanda. Même lui avait

failli s'y faire prendre. Un garçon comme Ferdi allait au massacre. C'était une tueuse, motivée, et pleine de haine. Un fauve que sa beauté rendait particulièrement dangereuse. Son visage convulsé de rage lorsqu'elle l'avait mordu dans la voiture avait révélé sa véritable nature. La gorge de Malko portait encore la trace de ses dents.

⁂

La journée s'était écoulée lentement. Carl van Haag avait appelé trois fois. Toujours au point mort. Malko allait se résoudre à dîner seul lorsqu'une voix dit derrière lui :

— Bonsoir !

Il se retourna. C'était la rousse superbe qu'il avait rencontrée à la piscine, un tas de dossiers à la main.

— Bonsoir Carol, dit-il.

Elle rit.

— Vous vous souvenez de mon prénom ?

Son jean moulait des reins cambrés et le T-shirt bleu échancré porté à même la peau ne laissait rien ignorer du haut de son corps. Un peu déhanchée, elle contemplait Malko avec un regard amusé.

— Je me souviens toujours du nom d'une femme ravissante, dit-il. Je n'ose même pas vous demander si vous êtes libre à dîner. Il doit y avoir une liste d'attente d'un kilomètre...

— Il n'y a pas de liste d'attente, je vous ai dit qu'ici les hommes préfèrent les Noires... Je me préparais à manger un sandwich dans ma chambre.

— Eh bien, moi aussi, dit Malko. Dans ce cas, je vous donne dix minutes pour vous changer. Nous pouvons dîner dans le night-club.

Elle fit la grimace.

— Pas ici. J'y suis vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais je connais un endroit sur Kaunda Road. A tout de suite.

Elle partit presque en courant dans le couloir et

Malko décida d'aller se mettre un peu d'eau de toilette... Il avait vraiment besoin de se changer les idées.

Lorsqu'il revint, Carol l'attendait dans un fauteuil et il eut un choc. Elle s'était métamorphosée : les cheveux roux relevés en un élégant chignon, et surtout une étrange robe super-moulante en fausse peau de panthère incrustée de strass, la taille serrée dans une énorme ceinture noire. Pas vraiment discrète, mais carrément affolante. Elle sortit la première : la ceinture tirait le tissu de la robe sur ses reins, en accentuant les courbes d'une façon encore plus provocante. A côté de cela, les escarpins rouges étaient presque discrets...

— Nous allons au *Mogambo*, dit-elle.

Dans la voiture, Malko put vérifier qu'elle s'était arrosée de parfum. Le *Mogambo* avait un cadre faussement africain, avec des peaux de bête, des meubles en pied d'éléphant et des lumières tamisées. Carol s'assit avec un soupir d'aise.

— Cela fait des mois que je n'ai pas été dans un endroit civilisé ! Cet hôtel me sort par les yeux.

— Vous connaissez Louisa la *pit-girl*, demanda Malko, pris d'une inspiration subite.

— Oui, bien sûr, de vue. Elle ne parle à personne, sauf à son jules, le directeur des jeux. Marcello Dente.

Malko dissimula son intérêt. Carol l'observait.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda-t-elle. Il paraît que la nuit dernière vous êtes revenu plein de sang. Tout l'hôtel dit que vous faites partie des « spookies (1) » sud-africains. C'est vrai ?

— A moitié, dit Malko.

Carol haussa les épaules.

— Moi, je m'en fous, je ne fais pas de politique. Si on commandait du vin ?

Il obéit. Pensant à Marcello. La chance lui tendait peut-être la main.

(1) Affreux.

CHAPITRE XV

Le ciel était merveilleusement étoilé, avec la Croix du Sud, très bas sur l'horizon. Dans l'hémisphère austral, les constellations semblaient plus brillantes que sous les climats du nord.

Malko gagna le parking du *Mogambo,* obsédé par l'idée fixe qui l'avait taraudé durant tout le dîner : Marcello, le directeur des jeux. Le seul homme qui pouvait le mener à Wanda. Il travaillait jusqu'à deux heures, donc Malko avait le temps. Devant lui, Carol chantonnait gaiement. Elle avait dû vider à elle seule deux bouteilles de vin du Cap. Il la rattrapa et prit sa main. L'air embaumait, à cause des massifs de fleurs. Ils firent quelques pas ainsi, main dans la main, vers sa voiture, une nouvelle Sierra, blanche cette fois, relouée chez Budget dans la journée.

— C'est très romantique, remarqua Carol en riant, on dirait deux amoureux. Il ne manque qu'un long baiser de cinéma...

Malko la fit pivoter ; aussitôt Carol se colla à lui et l'embrassa, sa langue dansant un ballet endiablé. Ses seins étaient tendus, pleins et lorsqu'il les caressa, elle sursauta comme si elle avait reçu une décharge électrique.

Ils continuèrent à flirter, appuyés contre la voiture, s'explorant mutuellement. Carol essaya de s'arrêter.

— C'est fou ! dit-elle. On pourrait venir.

Malko avait relevé la robe en panthère et caressait l'intérieur de ses cuisses, montant lentement vers le sexe. Il se mit à effleurer le renflement de nylon et sentit la jeune femme frémir de tout son corps. Son propre sexe était tendu à lui faire mal. Il la massa doucement puis se faufila sur le nylon, atteignant ce qu'il cherchait. Carol émit une sorte de sanglot bref, mais ne se déroba pas.

Malko continua de l'effleurer avec de petites caresses concentriques, accroissant son excitation. Soudain, les doigts de Carol se refermèrent sur lui, le caressant aussitôt à un rythme frénétique, comme pour le pousser à la rejoindre.

C'était trop bête : interrompant son flirt, Malko saisit l'élastique du slip et le tira vers le bas. Carol protesta mollement, mais il n'eut aucun mal à faire descendre le petit triangle de nylon, jusqu'à ses chevilles. Entravée, Carol dut, pour ne pas tomber, soulever un de ses escarpins rouges et s'en dégager. La petite boule de nylon resta accrochée à sa cheville gauche.

Malko n'eut plus qu'à la pousser en arrière, lui appuyant le dos au capot de la voiture. Il se pencha et son sexe trouva le ventre ouvert, où il s'enfouit d'un coup.

Carol, avec un grognement ravi, jeta son bassin en avant, coinça un de ses escarpins rouges contre le pare-chocs puis replia son autre jambe presque verticalement dans une position acrobatique, offrant son ventre grand ouvert. Piqué par cette insolite posture, Malko s'y engouffra à grands coups de reins. Très vite, Carol se mit à trembler, à gémir, avec de bizarres sanglots ininterrompus qui ne cessèrent qu'avec son orgasme. La jambe dressée vers le ciel étoilé retomba, s'appuyant au dos de Malko et la jeune femme soupira :

— C'était bon, mais ce n'est pas très confortable...

Ils se redressèrent. Au moment où elle remontait son slip, un Noir surgit de l'obscurité pour leur ouvrir la portière. Malko ne put faire moins que lui donner cinq pulas. En plus du spectacle.

Carol pouffa de rire. A peine dans la voiture, elle se pencha sur lui et entreprit de le remettre dans un état convenable. Visiblement, à ses yeux, la soirée n'était pas terminée. Elle avait presque achevé son œuvre quand ils franchirent le portail du *Gaborone Sun*. Avant de suivre Carol, Malko récupéra discrètement le gros Browning glissé sous le siège de la voiture.

Dès qu'ils eurent pénétré dans la chambre, elle vint s'enrouler autour de Malko, et ses doigts trouvèrent le pistolet glissé sous la ceinture. Elle le soupesa, ses yeux verts brillèrent encore plus.

— Alors, vous êtes vraiment ce qu'on dit, murmura-t-elle.

Malko ne répondit pas, jeta l'arme sur le lit, et l'embrassa, la caressant à travers sa robe. Quand il s'attaqua à ses seins, elle se mit à gémir de plus en plus fort. Il voulut lui ôter sa robe, mais elle l'arrêta :

— Non, je préfère rester comme ça, c'est plus excitant.

Elle le poussa sur le lit et s'installa à genoux à ses pieds, reprenant Malko dans sa bouche. Un doigt s'insinua plus loin, dans une caresse particulièrement audacieuse, vrillante, qui lui arracha un sursaut de plaisir. Il continuait à lui malaxer la poitrine, faisant tomber une pluie de paillettes de strass, tordant les pointes, crispant ses doigts sur la chair tendre. La bouche ouverte, les yeux fous, Carol poussait des petits grognements de plaisir. La radio diffusait une sorte de musique folklo africaine, très sensuelle, très rythmée.

La robe de panthère sur les hanches, Carol enjamba Malko et s'empala sur lui. Puis, les bras tendus au-dessus de la tête, les mains nouées, elle se mit à fléchir le bassin de droite et de gauche, dansant sur le sexe qui l'empalait, une espèce de salsa érotique.

Lorsqu'elle sentit Malko à bout, les mouvements de ses hanches devinrent circulaires, presque hélicoïdaux, jusqu'à ce qu'elle se laisse tomber sur lui avec son sanglot habituel quand elle le sentit se déverser dans

son ventre. Comme un cobra las d'onduler devant son charmeur...

***

La chambre ressemblait à la scène du *Casino de Paris*, semée de paillettes, qui s'étaient incrustées également sur la peau de Carol et de Malko. Jusque dans les endroits les plus inattendus... A petits coups de langue, la jeune femme rousse était en train de débarrasser le membre de Malko de celles qui s'y trouvaient encore. Elle glissa alors dans son ventre le sexe fatigué de Malko et lui dit :

— Laisse-toi faire.

Couché sur le dos, il obéit. Les yeux fermés, le buste très droit, les mains posées à plat sur ses cuisses, Carol commença une gymnastique invisible et surprenante. Contractant rythmiquement les muscles de son vagin autour du membre qu'elle y avait fait pénétrer, elle donnait à Malko l'impression que des dizaines de doigts minuscules le massaient, l'agaçaient, le revigoraient. Au fur et à mesure que le sang affluait dans son sexe, la caresse des muscles secrets se faisait plus lente, plus appuyée.

Aucune fatigue ne pouvait résister à ce tam-tam.

— Où as-tu appris cela ? demanda-t-il.

— Le yoga, dit Carol. Attends, tu n'as pas tout vu...

Décidément, le yoga menait à tout.

Elle se souleva, estimant Malko assez revigoré. Puis, dans un mouvement inattendu, se dressa, les jambes jointes, verticalement, les pieds vers le plafond. Lentement, elle les replia derrière sa tête. Jusqu'à ce que ses genoux, qui se touchaient maintenant, atteignent le lit. Ses fesses, merveilleusement surélevées, offraient à Malko tout ce dont un homme peut rêver.

— Fais-moi l'amour maintenant, dit Carol. Comme tu veux.

Elle n'était même pas essoufflée de cette position acrobatique qui renforçait encore le désir de Malko.

D'abord il retourna dans son ventre, l'ouvrant lentement et profondément. Carol haletait, frémissait. Il se retira au bout d'un certain temps et glissa jusqu'à l'orifice voisin. Carol ne chercha pas à se dérober. Elle eut seulement un violent sursaut quand il s'enfonça dans ses reins. Malko crut l'avoir blessée et demanda :

— Tu veux que j'arrête ?

— Non, fit-elle d'une voix rauque. Continue. Fais-moi mal. Baise-moi.

Il obéit au moins au dernier de ses commandements... C'était la première fois qu'il prenait une femme de cette façon. Repliée dans sa posture acrobatique, Carol soutenait son assaut. Comme il s'emballait, elle se mit à crier chaque fois qu'il l'ouvrait un peu plus. Jusqu'à ce qu'il explose, et que les membres de Carol reprennent une position normale avec lenteur, comme une fleur qui s'ouvre.

Malko demeura abuté en elle, pensant à la croupe somptueuse d'Alexandra. Quand celle-ci jouissait vraiment, les nerfs à vif, elle poussait des cris qui, d'après Ilse, la vieille cuisinière, faisaient tourner les sauces et la mayonnaise... Carol écarta les cheveux roux collés à son visage par la transpiration.

— Je suis contente que tu n'aies pas gaspillé tout ça avec une Botswanaise, dit-elle. Il y a longtemps que je n'ai pas joui aussi fort. Ici, je n'ai que le yoga et un magnétoscope Akaï pour me distraire...

Discrètement, Malko regarda sa Seiko-quartz. Une heure et demie.

— Merci, dit-il. A propos, tu sais quelque chose sur ce Marcello ?

Elle lui jeta un regard bizarre :

— Oui. C'est un salaud. Un mac. Il se fait ristourner du fric par toutes les petites putes qui draguent dans le casino. Sinon, il les vire. Moi, il m'avait proposé quelques week-ends agréables dans les Game Park si j'acceptais de me faire sauter par un de ses copains botswaniens...

— Et politiquement ?

— Il s'en fout, je crois.

Elle s'étira, se leva et lui sourit.

— Je crois que je vais aller dormir. Merveilleusement.

Ramassant sa robe, elle la remit avec ce qui restait de paillettes, roulant son slip en boule dans son sac.

— Quand tu veux, tu me trouves à la réception, dit-elle. Tu seras toujours le bienvenu.

***

Malko entra dans la salle de jeux vers deux heures moins cinq. Il avait mis, par-dessus un pantalon d'alpaga, une saharienne qui lui permettait de dissimuler son Browning glissé dans la ceinture. Il y avait encore beaucoup de monde. Il repéra le directeur des jeux, debout près de la caisse. Un brun, mince, au visage émacié avec une fine moustache, style maltais, pète-sec. Personne n'avait remplacé la *pit-girl*.

En passant près de Marcello, Malko lui fit un signe de tête et l'autre se fendit aussitôt d'un sourire commercial.

— *Lucky, to-night ?*

— Ça va, dit Malko. Pas trop mal.

Ils engagèrent la conversation sur des banalités, puis Marcello regarda sa montre, un énorme chrono en or :

— Bon, on va fermer.

— Vous avez le temps de boire un verre ? proposa Malko.

— Bien sûr, pourquoi pas ?

— Je vous retrouve au bar.

Le directeur des jeux fit la grimace :

— Je n'aime pas beaucoup ici. Par contre, je connais un endroit plus sympa, dans Notwane Road. Après, je vous ramène. Je vous retrouve dans cinq minutes, dans le lobby.

Malko eut beaucoup de mal à repousser les vagues d'assaut des putes énamourées en attendant l'Italien.

Ce dernier surgit enfin et d'une brève interjection, chassa les importunes.

— Heureusement que je me suis mis au tswana, remarqua-t-il. Elles parlent à peine anglais.

Il précéda Malko jusqu'à sa voiture, une grosse Jaguar 4,2 litres, noire, insolite sous ce climat brûlant. Au moment où il allait démarrer, Malko se tourna vers lui :

— Attendez, je voudrais vous parler tranquillement.

L'Italien tourna vers lui un regard surpris :

— De quoi ?

— De votre amie, Louisa. Ou Wanda, si vous préférez...

Brutalement, les yeux de l'Italien devinrent aussi expressifs que des canons de fusil.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il sèchement. Je ne parle pas de ma vie privée.

— Je suis l'ami des deux Sud-Africains qui ont été assassinés ces derniers jours, dit Malko. Et votre employée Louisa a tenté de me tuer hier soir. Depuis, elle a disparu. Vous n'êtes au courant de rien ?

Le visage déjà mince de l'Italien sembla encore rétrécir.

— Non, je... pas vraiment... La police est venue chez moi, ils m'ont dit que Louisa avait été mêlée à une attaque à main armée. Je n'ai rien pu leur dire. D'ailleurs, fit-il d'un ton plus ferme, je ne sais rien.

— Louisa est votre maîtresse, dit Malko. Vous devez savoir des choses sur elle.

Marcello se tourna nerveusement vers Malko.

— Ecoutez, fit-il, je ne veux pas qu'on m'embête avec tout ça. Il...

Il s'arrêta brusquement. Paisiblement, Malko venait de sortir son Browning et en appuyait le canon sous l'oreille du directeur des jeux. Son pouce releva le chien extérieur et cela fit un petit « clic » très net dans le silence de la voiture.

— Monsieur Dente, fit-il. Si vous refusez de m'aider, je vais considérer que vous êtes le complice de Louisa et vous traiter en conséquence...

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? balbutia l'Italien, livide.

— Je pourrais aller à la police parler de votre métier de maquereau, dit Malko mais je m'en moque. Seulement, si vous ne répondez pas à mes questions tout de suite et clairement, je vais appuyer sur la détente de cette arme et je vais vous faire sauter la tête. Vous êtes à quelques millimètres de l'éternité, monsieur Dente...

L'Italien demeura muet comme une carpe, sa pomme d'Adam jouant au yo-yo le long de son larynx. Le bruit d'une altercation entre deux putes, à l'entrée du *Gaborone Sun*, leur parvint faiblement. Malko appuya un peu plus le canon du Browning.

— Je parle sérieusement, monsieur Dente.

Marcello Dente tourna vers lui des yeux chavirés par la peur et demanda d'une voix mal assurée :

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Vous saviez que Louisa était une activiste politique ?

— Oui, fit-il dans un souffle.

— Vous avez travaillé avec elle ?

— Non. Mais un jour, au début où nous étions ensemble, elle a commencé à disparaître plusieurs soirs de suite. J'ai cru qu'elle me trompait. Alors, je l'ai suivie. Jusque dans le quartier de Bontleng. Elle s'en est aperçue et nous nous sommes disputés. Elle m'a avoué alors qu'elle allait retrouver des activistes noirs qui préparaient la révolution en Afrique du Sud. C'était leur quartier général. Depuis, je ne lui ai plus posé aucune question...

— Elle est retournée là-bas ?

— Oui, je crois.

— Vous en avez parlé à la police ?

— Non.

— Vous pensez qu'elle s'y trouve ?

— Je ne sais pas...

— Bien, allons-y.

L'Italien sursauta :

— Maintenant ?

— Maintenant, dit Malko. Et vous avez intérêt à retrouver cet endroit...

L'Italien résista encore quelques secondes, puis lança son moteur. Malko maintenait le pistolet braqué sur lui. Dissimulant son excitation. Il était peut-être enfin sur la bonne piste ! Ils suivirent Nyerere Drive et l'Italien tourna dans Kaunda Road.

— Vous connaissez une fille qui se fait appeler Greta Manstein ? demanda Malko. Une Allemande qui serait passée ici il y a quelque temps...

— Greta Manstein ? Ce n'est pas une femme brune, mince, jolie ? Je l'ai vue à l'hôtel avec Louisa. Je pensais que c'était une cliente.

Là, il paraissait sincère. Il tourna à droite dans une petite voie sans nom et s'enfonça dans un quartier pauvre. Jusqu'à une allée en terre battue où la Jaguar se mit à cahoter.

— C'est là, dit l'Italien d'une voix étranglée.

Malko aperçut, sur leur gauche, un long bâtiment gris au toit de tôle ondulée au milieu d'un jardin maigrichon. Ils parcoururent encore quelques mètres et l'Italien dut faire demi-tour, la voie se terminant en impasse. Les phares de la Jaguar éclairèrent un panneau : Pukhu Close.

Au moment où ils repassaient devant le bâtiment, un projecteur s'alluma, prenant la voiture dans son pinceau lumineux ! L'Italien jura et accéléra brutalement, suivi par le faisceau.

Malko se retourna au moment où le projecteur s'éteignait. Cet incident confirmait les dires de l'Italien. Il venait probablement de trouver la planque secrète des assassins de Johanna et de Ferdi.

Il fallait agir vite.

— Ramenez-moi au *Gaborone Sun,* dit Malko, et ne parlez de cette promenade à personne.

L'Italien ne répondit pas, crispé sur volant, blanc comme un linge.

***

Gudrun Tindorf, les pupilles agrandies par la peur, un Beretta au poing, vêtue du T-shirt qu'elle mettait pour dormir, surveillait la porte par où Wanda était allée aux nouvelles, quelques minutes plus tôt. L'Allemande, qui ne dormait pas, avait entendu le bruit de la voiture dans Pukhu Close. Un véhicule, à cet endroit et à cette heure, c'était un signal d'alarme. Elle était arrivée la veille au soir d'Afrique du Sud, après un voyage de cauchemar et ses nerfs étaient à bout. D'où elle était, elle entendait les Noirs s'interpeller dans le hangar. Joseph Grodno devait être réveillé aussi.

Wanda réapparut. Elle avait juste passé un jean et un T-shirt blanc.

— Ils ont reconnu la voiture de mon jules, dit-elle avec un sourire contraint. Il doit me chercher.

Gudrun eut l'impression qu'une main glaciale lui serrait le cœur.

— Ton jules ! Il connaît cet endroit ?

Wanda baissa les yeux. La gifle de Gudrun partit à toute volée. Jetant le pistolet sur le lit, elle marcha sur la métisse. Cette fois, de la main droite, elle la frappa de nouveau, les lèvres serrées, les yeux glacés, et continua, alternativement des deux mains, de toutes ses forces. Jusqu'à ce que Wanda s'effondre à ses pieds, en larmes.

— Imbécile ! Pauvre conne ! siffla l'Allemande. Tu veux nous faire prendre !

D'un coup de genou, elle repoussa Wanda qui sanglotait toujours, puis revint, rampant comme un chien puni, serrant les jambes de Gudrun Tindorf.

— Je te demande pardon, je ne savais pas, bredouilla-t-elle.

— Imbécile ! *Dummkopf* (1) ! répéta l'Allemande.

Peu à peu, elle se calmait, reprenant son sang-froid.

(1) Idiote !

Doucement, Wanda se redressa puis l'étreignit, le visage baigné de larmes.

— Pardon ! Pardon !

— Bon ça va, arrête ! fit sèchement Gudrun.

Wanda rapprocha son visage du sien, murmura :

— Tu m'aimes quand même ? Dis ?

— Oui, oui, fit Gudrun d'un ton excédé, mais tu es une conne imprudente.

Wanda l'entraîna vers le lit, l'y poussa et sans cesser de pleurer, enfouit son visage entre les cuisses musclées de l'Allemande. Celle-ci, les yeux au plafond, n'était guère sensible aux efforts de sa compagne. Son cerveau s'était remis en marche, cherchant le meilleur moyen de limiter les conséquences de l'imprudence de la métisse.

Il fallait agir vite.

CHAPITRE XVI

Carl van Haag tournait machinalement sa cuillère dans sa tasse de café, écoutant le récit de Malko. La véranda embaumait, le ciel était immaculé et il faisait déjà une chaleur de bête, bien qu'il ne soit que sept heures du matin. Le Sud-Africain abandonna sa cuillère et dit posément :

— Je crois que vous avez gagné le jack-pot. J'envoie immédiatement un rapport au NSC. Il faut détruire ce nid de vipères. Les faits sont assez graves pour justifier une action de commando. Seulement ce genre de décision doit être prise au plus haut niveau.

— Il faudrait d'abord s'assurer que ceux que nous cherchons sont bien là, remarqua Malko.

— Je mets immédiatement deux de mes adjoints en planque, dit le major. Ce sont des Noirs, ils se feront moins facilement repérer. Phuku Close est facile à surveiller.

— Comment comptez-vous agir ? demanda Malko.

Le major écarta une guêpe trop gourmande.

— Comme l'année dernière au Lesotho. Après avoir eu la confirmation que ces salauds sont bien là. Une trentaine d'hommes suffiront, mais il faut avertir les Botswanais.

L'année précédente, un commando sud-africain avait attaqué et détruit une base terroriste de l'ANC au Lesotho.

— Peut-être que ce Marcello ne m'a pas tout dit, remarqua Malko. Je vais lui rendre visite, en attendant que vous ayez la réponse de Pretoria. Retrouvons-nous pour faire le point au déjeuner.

⁂

C'est en arrivant au *Gaborone Sun* que Malko réalisa qu'il ignorait où demeurait l'Italien ! Une seule personne pouvait l'aider : Carol. La reception était déserte. Il la contourna, poussa une porte et aperçut des cheveux roux. Carol se leva aussitôt, sexuelle en diable dans sa robe de toile rouge ultra-moulante, vint embrasser Malko et mit le verrou à sa porte...

— J'espère que tu viens pour une bonne raison, fit-elle avec un sourire trouble.

— Je veux savoir où habite Marcello, dit-il.

— Tu as viré ta cuti ?

Elle avança la main pour s'assurer du contraire.

— Non, dit-il, mais c'est important.

— Il habite quelque part du côté de Sobuza Road, dans le quartier des ambassades. Une villa jaune. Il a une Jaguar noire...

— Merci, dit Malko.

Il s'apprêta à sortir. Carol lui barra le chemin, appuyée à la porte, le bassin en avant, ses yeux verts arborant une expression sans équivoque. Décidément, elle confondait le yoga et le kama-soutra. Avec une lenteur calculée, elle commença à défaire les boutons du bas de sa robe, découvrant un charmant triangle de nylon blanc.

Sans un mot, elle le fit glisser le long de ses jambes. Puis s'appliqua à mettre Malko en condition. Lorsqu'il la prit, elle poussa un « ah » rauque et ses ongles s'enfoncèrent dans sa nuque. Ce fut une étreinte rapide et exquise. Quand, à peine rajusté, Malko referma la porte du bureau, Carol se baissait pour récupérer son slip tombé dans la corbeille à papiers. Dehors, il faisait

horriblement chaud et le bitume de Nyerere Drive semblait fondre sous le soleil.

⁂

Marcello Dente lisait un *Penthouse*, allongé au bord de sa piscine — luxe inouï à Gaborone — lorsqu'il entendit du bruit derrière son portail. Son doberman se mit aussitôt à gronder.

— Il y a quelqu'un ? cria l'Italien.

Pas de réponse. Il allait reprendre sa lecture lorsqu'il vit une silhouette surgir en haut de son mur d'enceinte, près du portail, en train de l'escalader tranquillement !

L'homme se laissa tomber dans son jardin. Un métis, petit et trapu, le béret enfoncé jusqu'aux oreilles.

— Hé, attention au chien ! cria Marcello.

Déjà le doberman se ruait vers l'intrus, écumant, les babines retroussées. Le Noir demeura accroupi. D'un geste fulgurant, il arracha une machette de sa ceinture et balaya l'espace, à l'horizontale, juste au moment où le chien arrivait. L'aboiement se transforma en gargouillis. Il s'écroula, les pattes secouées par les sursauts de l'agonie, la tête presque détachée du corps ! Dans un flot de sang.

Marcello Dente se dressa d'un bond, l'estomac noué. Déjà deux autres hommes franchissaient le mur à leur tour. Ils ouvrirent le portail et une femme se glissa à l'intérieur : Wanda, avec un pantalon moulant et un T-shirt noirs. Le directeur des jeux courait déjà vers son living où se trouvaient toutes ses armes. Il ne put pas l'atteindre. Le premier intrus lui avait barré le chemin et le fit tomber d'un croche-pied. La pointe de la machette se posa sur sa gorge.

— Lyle, attends ! cria la femme.

Marcello Dente ivre de terreur sentit ses sphincters se relâcher, Wanda s'approcha de lui, avec un sourire ironique :

— Marcello, relève-toi.

La machette s'éloigna et l'Italien se redressa,

essayant vainement de reprendre son sang-froid. La métisse lui lança d'un ton ironique :

— Tu n'es pas content de me voir... Tu me cherchais pourtant hier soir...

— Moi ! Je te cherchais ? fit-il d'une voix étranglée.

Elle le gifla à toute volée.

— Menteur ! Salaud de Blanc ! Ce n'était pas ta voiture, cette nuit dans Phuku Close ?

Marcello Dente ne répondit pas.

Les trois Noirs observaient la scène, muets comme des statues. L'Italien regarda le portail. Wanda secoua la tête :

— N'essaie pas de fuir, ils te tueront avant. Nous avons à parler. Viens plutôt à l'intérieur...

Elle le poussa vers le living-room moderne. Wanda regarda autour d'elle, les objets d'art, les canapés profonds, les poufs et la grande table de marbre et l'inévitable magnétoscope Akaï glissé sous la télé avec une pile de cassettes porno importées en fraude.

La métisse se rapprocha de Marcello et demanda d'un ton presque enjoué :

— Dis donc, ce n'est pas sur cette table que tu m'as baisée pour la première fois ?

L'Italien ne répondit pas, sa pomme d'Adam jouant au yo-yo dans sa gorge.

— Couche-toi là, intima Wanda.

Comme il n'obéissait pas, Lyle, de la pointe de sa machette, força l'Italien à s'étendre à plat dos sur la table. Le marbre était glacial contre ses omoplates, mais il avait encore plus froid à l'intérieur. Il réussit à articuler :

— Tu veux me parler...

Maintenant, il était complètement allongé, et deux des terroristes maintenaient immobile son torse et ses jambes. Sa tête pendait à l'extérieur, et il devait faire un effort pour la garder horizontale. Ses vertèbres devinrent très vite douloureuses.

— Pourquoi étais-tu à Phuku Close, cette nuit ? demanda Wanda.

— Je te cherchais...

— Menteur. Dis-moi vite la vérité ou je te tue.

Marcello Dente avala sa salive, croisa le regard de la métisse et commença à tout déballer. Lorsque Wanda fut certaine qu'il avait tout dit, elle fit signe à Lyle qui sortit de sa poche un morceau de fil de fer barbelé terminé par deux poignées. Marcello poussa un rugissement de terreur et tenta de se relever. Aussitôt, la pointe de la machette s'enfonça dans son ventre.

Il retomba sur le dos. Lyle lui tira la tête en arrière crochant dans ses cheveux. L'Italien poussa un nouveau hurlement et Wanda lança un ordre en sotho. Lyle regarda autour de lui, vit une corbeille de fruits. Il y prit une petite orange et d'un geste sec, il enfonça le fruit dans la bouche de l'Italien avant de nouer une serviette par-dessus, pour maintenir le fruit en place.

Les deux autres Noirs s'étaient installés sur lui, l'immobilisant totalement. Quand les premières pointes du fil de fer entamèrent sa gorge, il poussa un grognement déchirant.

Lyle et Wanda se mirent alors à lui scier littéralement la gorge, appuyant de toutes leurs forces. Le sang gicla, inondant le cou et le torse. Peu à peu, les barbelés s'enfonçaient dans la chair. Wanda se pencha vers Marcello dont les spasmes s'affaiblissaient déjà.

— Tu n'aideras plus jamais ces salauds de Sud-Afs !

Il y eut un gargouillement horrible et des bulles s'échappèrent de la blessure. Le barbelé venait d'entamer le larynx. La tête de Marcello semblait prise de la danse de Saint-Guy. Le sang coulait partout. Soudain, un jet saccadé jaillit à l'horizontale, éclaboussant Lyle. Le barbelé venait d'atteindre une des carotides. L'Italien se vidait à grands jets. Il eut quelques brefs soubresauts, un râle affreux et il cessa de bouger. Le fil de fer barbelé avait disparu dans l'horrible entaille qui allait d'une carotide à l'autre.

— Partons ! dit simplement Wanda.

Elle trempa un doigt dans le sang, puis écrivit sur le marbre les trois lettres ANC.

Avant de sortir de la pièce, Lyle cueillit dans la coupe de fruits une superbe pomme et mordit dedans.

Wanda éprouvait une sorte de griserie morbide. C'était la première fois qu'elle se vengeait physiquement de quelqu'un. Elle aurait pu exécuter Marcello d'un coup de machette, mais tenait à inspirer la terreur. Elle regarda le ciel bleu et se dit que ce n'était qu'un début.

***

Depuis vingt minutes, Malko zigzaguait dans les avenues calmes du quartier des ambassades. Chaque villa était isolée au milieu d'un immense jardin et on ne voyait âme qui vive. Il était passé devant l'ambassade US et la résidence de l'ambassadeur, avait tenté de se renseigner, mais personne ne semblait connaître Marcello Dente.

Enfin, au bout d'une allée bordée d'acacias, il aperçut devant un portail blanc, la Jaguar noire. Le portail était entrouvert. Malko le poussa et entra. S'arrêtant net. Ce qu'il vit n'avait rien de rassurant : le cadavre d'un chien égorgé. Il sortit son Browning et se rua à l'intérieur de la villa. Un bruit le figea à l'entrée du living. Des gouttes qui coulaient régulièrement et s'écrasaient sur le marbre. Comme un robinet qui fuit. Seulement, ce n'était pas un robinet, mais la gorge de Marcello Dente. Un essaim de mouches couvrait déjà l'affreuse blessure et l'odeur fade du sang donnait la nausée. L'Italien avait les yeux ouverts et semblait reposer sur une dalle de morgue. Il défit la serviette qui le bâillonnait. Impossible de retirer la pomme : les dents du mort étaient profondément incrustées dedans.

— Quels sauvages ! murmura Malko pour lui-même.

Wanda et ses amis s'étaient vengés, apparemment, sûrs de l'impunité.

Il entreprit une fouille complète de la maison, et dans la chambre, tomba sur plusieurs photos de Marcello en compagnie de Wanda, sublime dans un maillot de

panthère. Elles avaient été prises au bord d'une piscine ombragée d'arbres tropicaux et on apercevait dans le fond des bungalows. Une autre attira son attention. Le couple enlacé devant un monstrueux baobab, au milieu d'une savane aride. Il prit les deux photos. Les autres documents ne présentaient aucun intérêt.

Il ressortit, retrouvant la Sierra transformée en four et fila vers Kaunda Road. Gaborone n'était qu'une ébauche de ville, avec ses cabanes et ses villas disséminées dans la verdure, entrelardées de larges espaces non construits, désertiques. Seul, le minuscule Mall piétonnier avait un peu d'animation.

Pourvu que le NSC réagisse vite, se dit Malko. Parce que leurs adversaires, eux, ne perdaient pas de temps.

***

Viktor Gorbatchev était en train d'examiner les rapports de la semaine, quand sa secrétaire lui annonça un coup de fil urgent. Normalement, le rezident ne parlait à personne, sauf annoncé à l'avance. Mais le nom de code précisé le forçait à prendre cet appel. Il décrocha avec regret, sentant venir les problèmes. C'était son premier poste en Afrique et il en avait déjà assez.

— Ici, le Deuxième Secrétaire, annonça-t-il.

Etant donné qu'ils ne devaient plus se parler, il fallait une raison grave pour que son correspondant enfreigne les règles de sécurité les plus élémentaires. Gorbatchev l'écouta attentivement, dessinant des avions sur son sous-main, de plus en plus contrarié. Puis il laissa tomber :

— Je dois envoyer un télex à la Centrale. J'aurai une réponse demain.

— Demain, je risque d'être mort, fit la voix à l'autre bout du fil.

— Vous avez été très imprudent, reprocha le rezident. Les conséquences sont déjà graves.

— Je ne discuterai pas de cela au téléphone, fit

sèchement son interlocuteur. Entrez immédiatement en contact avec le Directorate.

— Il est quatre heures du matin, là-bas, plaida Gorbatchev, je ne peux joindre personne pour l'instant.

— Alors, agissez vous-même et rendez compte ensuite.

— Impossible.

Long silence lourd de menaces du bout du fil. Si les Services botswaniens écoutaient, ils devaient bien s'amuser. Finalement, l'interlocuteur de Gorbatchev dit lentement :

— Bien, camarade. Voilà donc ce que je vais faire.

Quand il commença à l'expliquer au rezident, le Soviétique sentit le sang se retirer de son visage. C'était l'incident diplomatique assuré, avec des conséquences incalculables. C'est pour le coup qu'il se ferait sacquer. Il était pris entre Charybe et Scylla.

— Vous avez perdu la raison ! protesta-t-il d'un ton moins assuré. Nous sommes du même bord.

— On ne dirait pas, fit son interlocuteur. Sinon, vous accéderiez immédiatement à ma demande. Dans quelques heures il sera trop tard.

— Mais ce que vous proposez ne peut être que temporaire !

— J'ai une solution pour la suite. Bien, je ne veux pas discuter. Je raccroche. Vous faites ce que vous voulez. Si, dans une heure la situation est toujours la même, je mettrai en jeu le processus que nous venons d'évoquer. Salut, Camarade.

Gorbatchev regarda le récepteur muet comme s'il allait encore lui parler puis raccrocha lentement, le cerveau en ébullition. Son interlocuteur venait de commettre la faute suprême : défier le KGB. Seulement, il était impossible de le laisser exécuter ses menaces. Il appela sa secrétaire, qui entra aussitôt. Une grosse Ukrainienne dont le mari dirigeait le Service de Sécurité de l'ambassade.

— Je vous dicte un télex pour Moscou, dit-il. Vous

l'envoyez en priorité codé. Ensuite, vous donnerez les instructions correspondantes à Sergeï.

***

Carl van Haag regarda sa montre avec impatience. Il était presque midi et on se serait cru en plein désert du Kalahari. Le moindre souffle de vent soulevait une poussière jaunâtre au goût âcre qui pénétrait aussitôt dans les poumons, déclenchant une toux incoercible. Sa Range-Rover se trouvait à l'entrée de Phuku Close, à une cinquantaine de mètres du bâtiment repéré par Malko. Ce dernier venait de rendre compte du meurtre de Marcello Dente au major, et les deux hommes avaient décidé d'aller relever les adjoints du Sud-Africain, en planque depuis le matin.

Malko contemplait le bâtiment bas où se trouvait peut-être Joe Grodno. En l'attaquant les Sud-Afs prendraient un sacré risque politique. Le Botswana n'était pas un pays ennemi. Il était plongé dans ses pensées lorsque le major lui donna un coup de coude. Une Mercedes noire aux vitres fumées s'approchait dans un nuage de poussière. Elle passa devant eux et ils virent que le chauffeur était un Blanc. Un fanion rouge flottait, bien visible sur l'aile avant gauche : le drapeau soviétique.

— Bon sang, qu'est-ce qui... s'exclama van Haag.

La Mercedes s'arrêta devant le bâtiment au toit de tôle ondulée. Le chauffeur descendit et ouvrit la portière à un homme chauve de haute taille qui pénétra dans le jardin. Carl van Haag grommela :

— *God verdomp !* C'est Gorbatchev, le rezident du KGB !

— Il a un statut de diplomate ? demanda Malko.

— Oui. Deuxième secrétaire de l'ambassade. Qu'est-ce qu'il vient faire ?

— Remonter le moral de notre ami Grodno, fit ironiquement Malko.

Van Haag était blanc.

— Mais pourquoi de cette façon ostentatoire ! Ils sont fous.

Ils eurent la réponse très vite. Le Soviétique avait pénétré dans le bâtiment. Il n'y resta que quelques instants. Malko et Carl van Haag le virent ressortir, accompagné de deux personnes : un homme et une femme. On les distinguait mal, car ils étaient entourés d'une véritable muraille humaine de Noirs.

La Mercedes acheva son demi-tour dans la voie étroite et vint se garer tout près.

Gorbatchev ouvrit lui-même la portière arrière de la voiture. La femme y entra la première. Malko retint une exclamation de surprise. Elle ressemblait furieusement à Gudrun Tindorf, la terroriste allemande ! Quant à l'homme qui s'engouffrait maintenant dans la limousine, il n'y avait aucun doute : c'était Joe Grodno.

Le rezident prit place à son tour dans la Mercedes qui démarra immédiatement et prit de la vitesse. A son allure pataude, Malko se dit qu'elle était sûrement blindée... Lorsqu'elle passa devant eux, Malko vit nettement le profil de la femme : c'était *bien* Gudrun Tindorf.

Le véhicule disparut au coin de Kaunda Road, le fanion rouge flottant ironiquement au vent. Médusé, Carl van Haag ne réagit pas.

Ainsi Gudrun Tindorf avait réapparu, saine, sauve et hors d'atteinte ! Malko en aurait avalé sa chevalière ! L'Allemande avait déjoué tous les barrages sud-africains !

— Décidément, lâcha-t-il, plein d'amertume, ils auront toujours une longueur d'avance. Gudrun Tindorf et ses alliés ont vite réagi à la découverte de leur planque.

— Suivons-les, dit Malko.

Le major van Haag semblait détruit. Mécaniquement, il mit en route et sortit de Phuku Close. La Mercedes avait disparu. Ils tournèrent dans Kaunda Road, puis tout de suite dans South Ring Road, le plus court chemin pour gagner l'ambassade soviétique.

— Et s'il les conduit à l'aéroport ? demanda van Haag.

— S'ils ne sont pas là-bas, dit Malko, on ira voir.

Tandis que la Range fonçait entre les villas élégantes de South Ring Road, Malko remâchait sa rancœur. Gudrun Tindorf avait échappé aux Sud-Africains, Joe Grodno les narguait, Wanda s'était évanouie dans la nature et les assassins de Johanna et de Ferdi couraient toujours.

Ce qu'on appelle un bilan positif.

Ils arrivèrent enfin à Tawana Close, tournèrent dans le petit chemin et s'arrêtèrent sur le rond-point en face de l'ambassade soviétique. Aucune trace de la Mercedes ! Ou elle se trouvait déjà à l'intérieur, ce qui était peu probable, ou sa destination n'était pas l'ambassade soviétique.

— A l'aéroport, dit Malko.

Carl van Haag avait à peine terminé son demi-tour que le long capot noir de la Mercedes au fanion rouge surgit dans Tawana Close, venant de Sobuza Road.

La voiture défila devant eux très lentement et Malko jeta un coup d'œil machinal à l'arrière.

Il n'y avait plus que deux personnes : le rezident du KGB et Joe Grodno !

Les grilles de l'ambassade s'ouvrirent électriquement et la voiture s'y engouffra. Carl van Haag stupéfait tourna la tête vers Malko :

— Mais où est-elle passée ?

Malko ne comprenait pas non plus. Qu'était-il arrivé entre le moment où ils avaient perdu la Mercedes de vue et son arrivée à l'ambassade ? La voiture n'avait pas eu le temps matériel de passer par l'aéroport. Donc, elle avait déposé Gudrun Tindorf quelque part en ville.

Pourquoi ?

Carl van Haag tapa violemment sur son volant.

— Il faut la retrouver, puisque ce salaud est hors de portée maintenant !

— Bonne idée, approuva Malko. Mais où et comment ?

Gudrun Tindorf n'était sûrement pas partie au hasard. Carl van Haag ne répondit pas.

— Je vais vous déposer au *Gaborone Sun*, dit-il, j'ai des messages à envoyer. Je vous rejoins après.

Quelques minutes plus tard, Malko descendit de la Range-Rover, morose et perplexe. Il passait devant la réception quand l'employée l'appela :

— Il y a quelqu'un qui vous demande au bar.

Malko s'y dirigea. Une femme installée sur un des hauts tabourets du bar. De trois quarts, en train de fumer une cigarette. Elle tourna la tête et lui adressa un sourire chaleureux.

C'était Gudrun Tindorf.

CHAPITRE XVII

Malko, d'abord, n'en crut pas ses yeux ! Il fallait un culot d'enfer à la terroriste allemande pour venir le défier au *Gaborone Sun*. Il fit un pas en avant et le sourire de Gudrun Tindorf s'accentua, mais ses yeux bleu cobalt ne souriaient pas, eux. La jeune Allemande tenait une cigarette dans la main gauche et sa main droite disparaissait dans le sac posé sur le bar. Deux putes abruties de bière, affalées dans un box, le fixaient d'un regard de bovin et le barman se trouvait à l'autre bout du bar.

— Avancez, dit-elle, et asseyez-vous.

C'est la première fois qu'il l'entendait parler. Une voix douce, calme et froide. Devant, elle avait deux grandes dents de lapin et une bouche charnue et très rouge. Malko se rapprocha d'elle et resta debout à côté du tabouret voisin.

— Que voulez-vous ? Que faites-vous ici ?

— C'est une surprise, n'est-ce pas ? Je vous ai aperçu tout à l'heure.

— Pourquoi n'êtes-vous pas restée avec vos amis ?

Elle eut un sourire froid.

— Il y a eu des problèmes.

— Et alors ?

— J'ai une proposition à vous faire, dit-elle.

— A moi ?

Elle tira une bouffée de sa cigarette, sans cesser de le fixer.

— Enfin, à ceux qui travaillent avec vous. Vos amis sud-africains...

— Pourquoi ne la leur faites-vous pas directement... ? L'un d'eux va venir me rejoindre...

Le major van Haag allait arriver. S'il voyait Gudrun, il risquait de l'abattre à vue.

— Ils ne m'aiment pas beaucoup, dit l'Allemande sans se troubler. Je préfère vous utiliser comme intermédiaire.

C'était une litote.

Le barman s'approcha et Malko se fit servir une vodka. Il en avait besoin.

— Que voulez-vous ?

Elle le fixa droit dans les yeux.

— D'abord que vous ne commettiez pas l'erreur de croire que vous pouvez vous emparer de moi. En ce moment, j'ai une arme braquée sur vous, et je tire bien. Quand je sortirai d'ici, évitez de me suivre. Cela ne vous mènerait nulle part, sinon dans un monde meilleur. C'est d'accord ?

— D'accord. Ensuite ?

— Je suis prête à collaborer avec vos amis.

— Pour quoi faire ? demanda Malko suffoqué.

Gudrun Tindorf ne broncha pas.

— Pour des raisons identiques à celles qui m'ont fait travailler contre eux. De l'argent. Beaucoup d'argent. Vous le savez probablement, je ne suis pas motivée politiquement. Je suis une technicienne.

Il y avait de la fierté dans sa voix.

— Dans votre métier, remarqua-t-il, il est dangereux de trahir ses employeurs.

Elle hocha gravement la tête :

— C'est vrai, mais ce sont eux qui me trahissent. J'avais été engagée pour une tâche précise que j'ai accomplie. Mon travail se terminait ici. J'aurais dû repartir du Botswana avec une certaine somme en dollars, solde de mon contrat. Au lieu de cela, on refuse de me payer et on me demande de retourner en Afrique du Sud. C'est de la folie, et ils le savent. C'est la raison pour laquelle j'ai repris ma liberté. Je suis coincée ici. Les Botswanais ne me garderont pas longtemps, avant de céder aux Sud-Africains et de m'expulser de l'autre côté. Vos amis sont à ma recherche pour me tuer. Alors, je n'ai pas le choix...

— Et qu'avez-vous à vendre ?

Gudrun Tindorf écrasa sa cigarette dans le cendrier :

— Joe Grodno, dit-elle. Plus le réseau de saboteurs que j'ai monté en Afrique du Sud, et les explosifs qu'ils ont amenés de Zambie et qui vont être introduits en Afrique du Sud, dans quelques heures. Vous ne pensez pas que cela vaut de l'argent tout cela ?

Malko était écœuré devant la froideur de cette femme responsable de dizaines de morts, prête à monnayer quelques vies de plus. Comment pouvait-elle se regarder dans une glace ?

— Si, dit-il, mais je ne vous crois pas.

— Vous avez tort, fit l'Allemande. Je veux un million de dollars en billets de cent. Vous me donnerez la réponse demain matin. Je vous appelle ici. Je vous laisse payer mon verre. Ne me suivez pas...

Elle glissa de son tabouret et passa devant lui, la main toujours enfoncée dans son sac. Ensuite, elle sortit de l'hôtel d'un pas rapide, laissant Malko abasourdi. Quel culot, quel cynisme et quel sang-froid ! C'était la femme la plus dangereuse qu'il ait jamais connue.

Il ne chercha pas à la suivre car elle ne bluffait sûrement pas. A peine avait-elle disparu que les cheveux noirs et calamistrés du major van Haag surgirent à l'entrée du bar.

— Vous n'avez pas croisé une femme en arrivant ? demanda Malko.

— Je n'ai pas fait attention. Pourquoi ?

— Gudrun Tindorf.

Le major van Haag eut l'air d'avoir reçu un coup sur la tête.

— Mais pourquoi ne l'avez-vous pas arrêtée !

— Parce qu'elle m'aurait mis une balle dans la tête, fit Malko paisiblement. C'est une tueuse. Elle avait préparé cette rencontre.

— Il faut lui tendre un piège, la ramener chez nous pour la juger et la pendre, gronda le major.

— Je sais, dit Malko. Mais ce n'est pas vraiment le problème. Elle veut monnayer ce qu'elle sait sur Grodno, le réseau de terroristes d'Afrique du Sud etc, ces informations valent-elles un million de dollars... ?

— Elles valent une corde, répéta l'officier.

— Transmettez quand même son offre à Pretoria, conseilla Malko. Nous n'aurons pas deux fois une occasion pareille. Les Botswanais nous trahissent et Joe Grodno est à l'abri à l'ambassade soviétique. Je ne vois pas ce que nous aurions à perdre.

— Un million de dollars, laissa tomber le Sud-Africain. Vous croyez que le NSC va lâcher une telle somme ?

— Joe Grodno a menacé de déclencher une campagne de terreur avec des voitures piégées, remarqua Malko. Cela peut coûter beaucoup plus cher qu'un million de dollars.

— Vous donneriez cet argent à cette femme qui... C'est une corde qu'il lui faut, pas un million de dollars...

Malko était d'accord sur le fond, mais pour une corde, il fallait un cou qui aille avec.

— Moi aussi, elle me répugne, dit-il. Seulement, il faut être pragmatique. Nous pouvons peut-être sauver beaucoup de vies humaines et mettre un terme à la carrière de Grodno. Bien entendu tout en négociant, il faut essayer de la piéger.

Carl van Haag but sa bière d'un coup. Complètement perturbé. Son vernis de fonctionnaire craquait devant la férocité des événements. Ce n'était pas un homme de Renseignement et il se sentait de plus en plus mal à l'aise dans cette histoire. A ses yeux, la seule méthode valable aurait été de faire cerner Gaborone par un

régiment des Forces Spéciales et de fouiller la ville, maison par maison, après avoir préparé quelques gibets.

— Bien, dit-il, je vais envoyer un télex à Pretoria.

Malko quitta le bar à son tour. La réapparition de Gudrun Tindorf méritait qu'il rende compte au chef de station de la CIA à Gaborone. Sa mission, au départ, concernait uniquement la terroriste allemande.

***

Richard Francis parlait couramment l'ovimbo, le zoulou, le tswana et deux ou trois autres dialectes peu connus à l'est des Montagnes Rocheuses. C'est la raison pour laquelle la Company l'avait placé à ce poste. Il ressemblait à un étudiant prolongé avec ses longs cheveux et ses lunettes carrées. Un géant débonnaire... qui ne mangeait que de la nourriture macrobiotique.

— Gudrun Tindorf doit se trouver dans une des planques de l'ANC, dit-il. Ils ont loué plusieurs villas, un peu partout en ville.

Malko venait de tout lui raconter.

— Ça ne vous étonne pas, le rôle des Soviétiques ?

— Pas vraiment, fit l'Américain. Cela fait des mois que je préviens Langley que les Popovs se démènent comme des fous dans ce coin. Pendant longtemps je me suis demandé ce qu'ils faisaient car on ne les voyait nulle part et la majorité des types du KGB ne parlent que le russe. Bien sûr, ils travaillent sur les écoutes radio et s'occupent du gouvernement local. Seulement, leur objectif numéro un, c'est le recrutement de jeunes Noirs qui militent dans des groupes comme la SWAPO ou l'ANC. Ils les expédient en Union Soviétique pour les former et les endoctriner. Dans une dizaine d'années, cela fera de bons cadres supérieurs de nouveaux Etats... Evidemment, ils sont très discrets là-dessus.

— Et Joe Grodno ?

— C'est une courroie de transmission. Il a un avantage sur eux, il connaît tous les dirigeants de

l'ANC et du parti communiste sud-af. A son sujet, il y a eu un incident intéressant. Hier soir, je me trouvais à un cocktail et j'ai rencontré Gorbatchev, le résident du KGB. J'étais étonné, car il ne sort pratiquement jamais. J'ai été encore plus surpris quand il s'est jeté sur moi.

— Pour vous « tamponner » ?

— Même pas ! Il m'a tenu un grand discours pacifiste sur la brutalité inutile des jeunes mouvements de résistance, à propos du meurtre de notre ami Ferdi. Si on lisait entre les lignes, cela voulait dire « nous n'y sommes pour rien et nous le déplorons »...

— Joe Grodno a quand même trouvé asile chez eux.

— Il a dû leur forcer la main.

— Vous pouvez m'aider à retrouver Gudrun Tindorf ?

— Je vais essayer, promit l'Américain. Ça dépend où elle se cache. Bien sûr, les Botswanais sont au courant de pas mal de choses. Seulement, pour les faire parler...

— Et cette fille, celle qui se fait appeler Wanda ? Elle aussi se planque depuis hier.

— Là encore, les Botswanais vont la boucler. Ils ne veulent surtout pas se faire d'ennemis. Comme ils ne portent pas les Sud-Afs dans leur cœur, ça ne les empêche pas de dormir quand il y a une bombe qui saute de l'autre côté de la frontière. Mais ils n'aimeraient pas se faire envahir par leur grand voisin du Sud. L'armée botswanienne tiendrait entre cinq et dix minutes...

Une secrétaire entra et fit signe au chef de station. Ce dernier se leva avec un sourire d'excuse.

— Pardonnez-moi, j'ai justement rendez-vous avec le chef de la police. Je lui ai fait venir un « shot-gun » Savage des USA pour qu'il s'amuse. Il vient le chercher. En le prenant dans le sens du poil...

Malko se retrouva dans le jardin odorant de l'ambassade, guère plus avancé.

***

Le major van Haag l'attendait dans le hall du *Gaborone Sun*, en face de l'agence de tourisme, Holiday Safaris, le visage fermé. Insensible aux putes qui s'agglutinaient autour de lui comme des mouches sur un pot de confiture. Il alla au-devant de Malko.

— J'ai eu Pretoria, dit-il, c'est non.

Malko s'y attendait un peu.

— Parfait, dit-il. Elle doit m'appeler demain matin.

— Il faut lui tendre un piège. Lui dire que nous acceptons et fixer un rendez-vous pour remettre l'argent. Là, nous la coincerons...

Malko secoua la tête :

— Major, vous vous faites des illusions. Ce n'est pas une débutante. Néanmoins, j'essaierai. En attendant, allons dîner.

— Non, merci, fit van Haag, je n'ai pas faim et j'ai des rapports à faire. Nous nous verrons demain matin.

Il s'éloigna, comme s'il avait le diable à ses trousses.

Malko, après avoir mangé un sandwich dans sa chambre, alla se coucher. Après sa quasi-nuit blanche et le choc de la mort de Marcello Dente, il était épuisé.

C'est la sonnerie du téléphone qui le réveilla. La voix calme et froide de la terroriste allemande.

— Alors ? demanda-t-elle.

— Je pense que nous pourrions nous entendre, dit Malko. Il faut nous rencontrer. Quand...

Gudrun le coupa brutalement :

— Vous me prenez pour une enfant ? Etes-vous d'accord ou non, à mes conditions ? Je n'ai pas l'intention de vous revoir.

— Dans ce cas, dit Malko, je crains que...

— Vos amis sont encore plus obtus que je le pensais, dit-elle. Je vais quand même leur donner une dernière chance. Parce que j'ai besoin d'argent. Dites-leur de surveiller les abords de l'école communale de Ranburg. Une voiture piégée va y exploser. Qu'ils y aillent avant quatre heures et demie, aujourd'hui.

CHAPITRE XVIII

Malko bondit de son lit comme une fusée et termina pratiquement de s'habiller dans le couloir. De nouveau, c'était l'angoisse ! Cinq minutes plus tard, il débarquait chez le major van Haag qui était en train de prendre son breakfast. Il écouta le récit de Malko et lâcha :

— Elle bluffe.

— Ça m'étonnerait, dit Malko. Vérifiez.

— J'envoie immédiatement un message, dit van Haag. Restez là.

Malko s'installa sur la véranda récapitulant les événements. Joseph Grodno était à l'abri. Gudrun et Wanda se cachaient quelque part à Gaborone, sûrement pas dans la planque éventée de Phuku Close. Sans information précise il ne les trouverait jamais. Perdu dans ses pensées il se mit à somnoler.

C'est le major qui l'arracha à sa torpeur, beaucoup plus tard. L'air bouleversé.

— Il y avait en face de l'école indiquée par Gudrun Tindorf une voiture volée avec trente kilos d'explosifs dedans et une minuterie réglée pour 16 h 30. Ç'aurait été un carnage...

Le téléphone sonna. Van Haag eut une brève conversation en afrikaans et raccrocha.

— C'était le général van Wik, du NSC. Nous acceptons la proposition de Gudrun Tindorf, dit-il d'une voix mal assurée.

— Dans ce cas, dit Malko, je retourne à l'hôtel. Elle va m'appeler.

A peine était-il dans sa chambre que le téléphone sonna. Gudrun Tindorf. A croire qu'elle l'avait suivi. La voix parfaitement calme, comme s'il s'agissait d'une affaire ordinaire.

— Vos amis ont-ils changé d'avis ? C'était la dernière opération que j'avais montée avant de partir.

— Oui, dit Malko. Je vous écoute.

Lui aussi l'aurait bien étranglée de ses propres mains, mais pour le moment, elle les tenait. L'Allemande eut un rire léger et frais :

— Je vois que vous êtes dans de meilleures dispositions.

— Vous êtes haïssable. Abominable.

— Vous aimeriez me tuer, n'est-ce pas ? dit-elle. Moi, je n'ai rien contre vous, je fais mon métier. La mort est mon métier.

— Vous êtes un monstre, coupa Malko.

— Peut-être, fit l'Allemande, mais trêve de philosophie. Voilà comment nous allons procéder. Je vous donne jusqu'à demain seize heures pour vous procurer l'argent. Un million de dollars en billets de cent. Dès que vous l'aurez, vous irez à la gare de Nkrumah Road et vous prendrez le train pour Lobatse. Il y en a un à 16 h 40. Vous resterez à la fenêtre du compartiment. Quelque part entre Gaborone et Lobatse, vous me verrez le long de la voie. Vous n'aurez plus qu'à me lancer l'argent.

— Et les informations ?

— Je vous les communique ensuite, par téléphone.

Silence. C'était un deal exorbitant.

— Et qui me dit que vous tiendrez parole ? demanda Malko.

— Personne, laissa tomber Gudrun Tindorf. Je veux me venger de ces imbéciles qui pensent me manipuler, parce que je suis une femme. Ils vont apprendre à me connaître...

— Vous ne craignez pas leur vengeance ?

— Ils seront morts si vous faites bien votre travail, dit-elle calmement. A propos, si vous aviez de mauvaises idées comme de me faire suivre par un hélicoptère, renoncez-y. Au cas où je ne donnerais pas signe de vie avant le soir, une autre voiture piégée exploserait quelque part au Transvaal dans un endroit particulièrement sensible. Un hôpital ou une école, vous voyez...

— Vous êtes monstrueuse...

— Mais non. Prudente. Puisque nous sommes d'accord, nous n'avons plus rien à nous dire.

— Mais le réseau des poseurs de bombes ?

— Les informations seront avec les explosifs. Au revoir.

***

La petite gare de Gaborone voyait peu de trains passer. Cependant, elle était envahie par des familles entières de Noirs, assis à même le sol, en train d'attendre, au milieu des enfants et des vieillards. Malko et Carl van Haag se frayèrent un chemin jusqu'au quai. Un coup de sifflet strident annonça l'express à destination de Lobatse et Zeerust. De vieux wagons de bois, tirés par une superbe locomotive à vapeur. Zimbabwe Railways... Un flot de Noirs se dirigea vers la douane. Malko gagna l'unique wagon de première, coquettement décoré avec des rideaux, des lampes de chevet et des banquettes moelleuses. Carl van Haag lui tendit la mallette métallique contenant la rançon.

— Bonne chance !

— Je ne risque pas grand-chose, remarqua Malko.

Depuis la veille les deux hommes remâchaient la même humiliation. La remise de cette rançon était une capitulation en rase campagne. Après tant de morts, Malko partageait l'amertume du major sud-africain. L'argent était arrivé par un Falcon 50 du NSC et remis au major van Haag.

Le train siffla. Le compartiment de Malko était vide.

Les Blancs utilisaient peu le train, en Afrique. Il regarda van Haag, immobile sur le quai, les mains derrière le dos, le visage fermé. Une légère secousse et le train démarra. Très vite les dernières maisons de Gaborone disparurent, faisant place au bush plat, monotone, brûlé de soleil. Sur la droite, la ligne des hauteurs pelées s'estompait dans une brume de chaleur. La voie filait tout droit à travers le désert, avec un seul arrêt à Ootse.

Il baissa la glace de son compartiment et se pencha à l'extérieur, recevant aussitôt une bouffée d'air brûlant. Quelques ânes paissaient le long de la voie, grignotant des épineux. A perte de vue, on ne voyait que de la caillasse grisâtre. Bercé par les tressautements des boggies, Malko avait du mal à se concentrer. Il aperçut soudain, environ trente minutes après le départ, quelque chose en bordure du ballast. Le train roulait avec une sage lenteur et il lui fallut un certain temps pour distinguer une voiture. Quelqu'un était debout à côté. Une femme. La locomotive arriva à sa hauteur et elle se mit à agiter lentement un long foulard blanc.

C'était Gudrun Tindorf.

Malko empoigna la valise métallique, la maintint quelques instants en équilibre, puis, juste avant la jeune femme, la jeta sur le ballast. Il la vit rouler dans la poussière et l'Allemande courut vers sa rançon. Sa silhouette diminua, jusqu'à n'être plus qu'un point. Malko se rassit, tordu par l'anxiété. Allait-elle tenir sa promesse ?

Il n'avait plus qu'à ronger son frein jusqu'à Lobatse où l'attendait un des adjoints du major van Haag.

***

La nuit était tombée depuis longtemps quand le téléphone sonna dans la chambre de Malko. Le major van Haag, assis dans un fauteuil, broyait du noir, le regard dans le vide.

— Bonsoir, fit la voix posée de Gudrun Tindorf.

Vous avez tenu votre engagement. Je vais tenir le mien. Allez à l'hôtel *Président*, sur le Mall. Il y a une lettre à votre nom, Mister Linge. Vous y trouverez les renseignements promis. Faites-en bon usage. Adieu.

Elle avait raccroché. Malko répéta aussitôt le message au Sud-Africain.

— Pourvu que cette horrible garce ne se soit pas moquée de nous ! grommela Carl.

Cinq minutes pour arriver à l'hôtel *Président*. Le réceptionniste regarda son courrier, puis sortit une grosse enveloppe blanche.

— Ceci est pour Mister Linge.

Malko lui donna cinq pulas et prit l'enveloppe qui valait un million de dollars. A l'intérieur, il n'y avait que quelques lignes non signées tapées à la machine.

« *Joe Grodno et ses hommes rencontreront les gens venus du sud, près de la rivière Molopo, à un kilomètre au sud du village de Werda, en territoire sud-africain, dans une ferme abandonnée, entre Werda et Vorstershoop. Demain soir, dès la nuit tombée. Ils leur apportent des explosifs et la liste des gens que j'ai formés.* »

⁂

Le poste de police de Zeerust, situé sur une éminence à la sortie nord de la ville, grouillait d'une activité inhabituelle. Dans la cour intérieure, un gros hélicoptère Puma, portes ouvertes, attendait de charger les seize hommes du commando. En plus d'eux, l'appareil emmenait Malko, le major van Haag et trois officiers des Services spéciaux. Un des pilotes en combinaison orange grimpa sur une échelle afin de vérifier les attaches des rotors. Malko l'observait, inquiet.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, dit le pilote, mais ces pièces auraient dû être changées depuis dix-huit mois ! Nous ne les avons pas : l'embargo.

Encourageant.

Le major van Haag apparut à la porte d'un bureau et fit signe à Malko de le rejoindre.

— Un téléphone pour vous, annonça-t-il, de Gaborone.

Malko avait laissé au *Gaborone Sun* le numéro de Zeerust, sans préciser de quoi il s'agissait. Il prit la communication, troublée par de nombreux parasites et reconnut quand même la voix du chef de station de la CIA à Gaborone. Son cœur se mit à battre plus vite.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— J'ai des nouvelles pour vous, annonça Richard Francis. A propos de Joe Grodno.

— Quoi ?

— Il a quitté l'ambassade d'URSS ce matin, c'est mon correspondant à l'aéroport qui m'a prévenu. Il est parti dans un appareil charté. Je n'ai pu encore vérifier la destination.

— Vous êtes sûr ?

— Certain, j'ai vérifié à l'aéroport. Ils ne l'ont pas lâché jusqu'au décollage.

Cela confirmait l'information de Gudrun Tindorf. Avec un avion privé, on pouvait se poser n'importe où.

— Vous n'avez pas pu avoir leur plan de vol ?

— Pas encore. Demain.

— Ce sera moins utile, dit Malko. Merci quand même.

Il raccrocha et communiqua l'information à Carl van Haag. L'officier sud-africain exultait :

— Ce salaud ne sait pas ce qui l'attend. Il va avoir une sacrée surprise.

— Vous croyez que nous sommes assez nombreux ? demanda Malko.

Van Haag eut un sourire supérieur :

— Tous ces gars sont super-entraînés. Habitués à des coups semblables contre la SWAPO, en Namibie. Et vous, vous êtes prêt ?

— Je suis prêt, confirma Malko.

Les seize hommes du commando prirent place les

premiers sur les deux banquettes de toile dans l'axe de l'appareil. A l'arrière, il y avait un mortier de « 60 » et ses munitions plus une mitrailleuse MG 34. Les trois colonels des services spéciaux possédaient un stock de grenades aveuglantes.

Malko prit place à l'extrémité avant de la banquette gauche, juste en face de la grande ouverture rectangulaire. Au-dessus de chaque porte était accrochée un canon de 20 mm orientable, permettant de balayer le sol. Le jour commençait à tomber. Ils avaient environ une heure de vol, jusqu'à leur objectif.

— On y va, annonça le major van Haag.

Il s'assit en face de Malko sur un siège de toile, PM sur les genoux. Visiblement heureux d'abandonner ses tâches bureaucratiques.

Sifflement, hurlement des turbines, le Puma vibrait de tous ses boulons et on s'entendait à peine. Par précaution, les pilotes avaient distribué du coton à tout le monde. Sinon, les tympans risquaient d'y passer... Le Puma roula un peu, s'éleva au-dessus de Zeerust et prit la direction de l'ouest. Très vite, dès qu'il eut franchi les dernières collines, il descendit et se mit à voler à cinquante pieds au-dessus du bush.

C'était impressionnant ! Les arbres clairsemés blanchis par la sécheresse ressemblaient à des moignons décolorés. Pas âme qui vive. De temps à autre, une piste sablonneuse coupait le bush, zigzaguant vers l'infini. Le bruit de l'hélico faisait fuir les animaux. Des impalas, trois girafes courant maladroitement. A perte de vue, il n'y avait que le sol sablonneux plat et désolé. Pas un village. Les guerilleros avaient bien choisi leur endroit. Les rares pistes étaient accessibles seulement par temps sec et avec des véhicules légers.

Parfois, un trou d'air les rapprochait dangereusement du sol qui renvoyait alors les gaz d'échappement au niveau de la cabine. On se serait cru dans un four.

La nuit tomba brutalement. Malko se pencha en avant. Pas une lumière en vue aussi loin que le regard pouvait porter. En face d'eux, c'était le désert du

Kalahari, un des pires du monde. Le Puma continuait à foncer au ras du bush, sautant parfois une bosse de terrain, invisible, sauf à très courte distance... Les hommes semblaient somnoler, se concentrant en vue de l'action. Carl van Haag posa une carte sur ses genoux et alluma une mini-torche électrique, faisant signe à Malko.

— Nous allons arriver au Molopo, expliqua-t-il. Nous le franchissons et nous volons au-dessus du Botswana. Jusqu'à ce que nous rencontrions la piste Khakkea-Werda. Nous reprendrons alors la direction du sud, pour retraverser le Molopo. En continuant au même cap, nous trouverons facilement la ferme en question.

La lampe s'éteignit. Au-dessous du Puma apparut une bande plus sombre : le Molopo aussitôt avalé par l'obscurité. Malko admirait le pilote de voler si bas. Au moindre pépin, c'était l'éclatement... Il valait mieux ne pas y penser. Malko se redressa : ils approchaient de l'action. Le vent avait fraîchi. Quelques minutes plus tard, l'appareil vira à gauche. Il fallait vraiment des yeux de lynx pour distinguer la bande plus claire de la piste qui filait, rectiligne, direction nord-sud, à travers le bush. Il lui sembla que le Puma était encore descendu. Il avait l'impression de pouvoir toucher du doigt la cime des épineux.

Une lumière rouge s'alluma à l'avant, doublée d'un klaxon. Les hommes s'ébrouèrent, vérifièrent leurs armes. Il y eut des claquements de culasse, des cliquetis métalliques. La voix du pilote leur parvint quelques secondes plus tard, déformée par le haut-parleur :

— Objectif en vue.

Impossible de descendre plus bas. Le Puma s'inclina légèrement sur le côté, cherchant un endroit où atterrir.

— Véhicule en vue, annonça la même voix.

— Ils sont là ! exulta le major van Haag.

Le Puma était incliné à trente degrés. Malko se pencha en avant, retenu seulement par sa ceinture de sécurité. Avec l'impression d'être prêt à glisser dans le

vide. Il vit une masse noire, tranchant sur la pénombre plus claire et tout à coup, une grande flamme rouge venant du sol. Suivie d'une traînée lumineuse qui approchait à toute vitesse.

— *Missiel voor* (1) ! hurla le pilote.

La gorge de Malko se noua. Quelques hommes crièrent et une fraction de seconde plus tard, une explosion terrifiante au-dessus d'eux ébranla tout l'appareil. L'hélicoptère se mit à tomber comme un ascenseur décroché. Malko avait débouclé sa ceinture pendant la chute. Instinctivement, il se jeta, dans le vide, avant même qu'il ait touché le sol. Il vit le Puma rebondir comme un ballon, aperçut d'autres corps qui en jaillissait puis le gros hélicoptère rebondit sur le côté et retomba trente mètres plus loin. Malko était encore sur le sol, KO, quand le Puma explosa dans un fracas d'enfer, projetant des débris enflammés à plusieurs dizaines de mètres. Le souffle brûlant lui rôtit le dos.

Puis l'obscurité et le silence retombèrent, troublés seulement par l'incendie. Pas un cri : tous ceux qui se trouvaient à bord avaient péri sur le coup, carbonisés, asphyxiés, déchiquetés. Il se remit debout, regarda autour de lui, aperçut une silhouette qui rampait et courut vers elle. C'était Carl van Haag, hagard, les sourcils brûlés, l'air fou.

— *Die vuilgoed ! Die vuilgoed* (2) !

C'est tout ce qu'il pouvait répéter. Malko entraîna le major à l'abri d'un arbre. Au passage, ils retrouvèrent un autre officier qui titubait, l'uniforme en lambeaux, et l'emmenèrent. Ceux qui avaient abattu le Puma n'étaient pas loin et pouvaient vouloir les achever... Ils entendirent soudain un véhicule démarrer et s'éloigner. Leurs agresseurs.

— Il faut aller voir nos gars ! cria van Haag.

Ils coururent jusqu'à l'hélicoptère, qui continuait à se consumer. Butant au passage sur le corps d'un des

(1) Missile à l'avant.
(2) Les salauds ! Les salauds !

pilotes, carbonisé. Impossible d'approcher des débris du Puma : la chaleur était trop forte. C'était vraisemblablement un Sam 7 qui l'avait touché. Les trois hommes se laissèrent tomber dans l'herbe, regardant l'appareil brûler, anéantis.

Ils se trouvaient à une centaine de kilomètres du poste de police sud-af le plus proche. Heureusement, le contrôle avait dû entendre le cri désespéré du pilote juste avant l'impact. Le fait de ne plus pouvoir entrer en contact avec lui l'alerterait.

Van Haag tourna vers Malko son visage brûlé et murmura :

— Elle nous a bien eus !

Malko ne répondit pas, ivre de rage et de honte. Il se sentait terriblement responsable de ce massacre inutile. Une belle embuscade. Dire qu'ils se sentaient si forts avec leur machine volante dont il ne restait que quelques ferrailles déchiquetées.

C'était déjà un miracle qu'ils aient survécu tous les trois pour raconter ce qui s'était passé. Malko revit la tête écrasée de Ferdi et le cadavre de Johanna. Cette mission était maudite. Ils avaient eu affaire à des adversaires diaboliques et sans scrupules.

Puis, ils demeurèrent silencieux dans une torpeur morbide, regardant brûler ce qui restait du Puma. Parfois, le vent leur apportait une horrible odeur de chair calcinée.

***

Il ne restait plus qu'une lueur rougeoyante à l'endroit où le Puma s'était écrasé, lorsqu'un Sikorski I60 surgit de la nuit. L'appareil tourna d'abord lentement au-dessus des débris, puis alluma ses phares, découvrant les trois hommes qui lui faisaient signe. L'hélico se posa à côté d'eux. Il n'y avait que deux hommes à bord : le pilote et un colonel.

Van Haag lui fit le récit succinct de ce qui s'était passé. Même pas la peine de poursuivre les auteurs de l'embuscade : ils avaient dû repasser au Botswana, leur

coup fait. Finalement, le Sikorski redécolla pour Kuruman, la base la plus proche. Malko et van Haag étaient complètement prostrés. Tant de mal pour arriver à ce désastre... Personne n'échangea une parole avant l'atterrissage. Seul, le major devait être soigné, mais il refusa de se faire conduire à l'hôpital. Il n'avait qu'une idée : retourner à l'hélicoptère abattu pour, au moins, récupérer les corps de ses camarades morts. Il s'installa au téléphone afin d'organiser une colonne de secours.

⁂

De la glorieuse expédition, il ne restait plus que vingt sacs de toile verdâtre contenant chacun les restes de ce qui avait été un homme. Un par un, des soldats les chargeaient dans un Puma dont on avait débarrassé les banquettes. Sous le soleil brûlant, les débris de l'autre hélicoptère ressemblaient à une sculpture abstraite. Il leur avait fallu cinq heures de piste pour venir de Kuruman et ils n'avaient rencontré personne. Aucun signe de l'embuscade sauf l'étui d'une fusée Sam 7... Et les traces d'un camion conduisant à un gué sur la rivière.

Bientôt, il ne demeura plus que la carcasse du Puma calcinée dont on avait retiré tous les équipements militaires. Carl van Haag s'approcha de Malko. Avec ses sourcils brûlés et sa peau rose, il avait l'air d'un mutant.

— Je repars sur Gaborone, vous venez ?

Malko avait laissé toutes ses affaires au *Gaborone Sun*. Il prit place dans la Range-Rover. Quelques minutes plus tard, ils franchissaient le petit poste frontière de Bray pour retrouver la piste serpentant en plein désert qui rejoignait Lobatse. Ensuite, il y aurait une route goudronnée jusqu'à Gaborone. Toute cette région, comme l'ensemble du Botswana, était pratiquement inhabitée, avec parfois une ferme isolée, ce qui expliquait sa facilité de transit. Les gens de l'ANC s'y promenaient comme chez eux et ce n'était pas l'armée

botswanienne qui allait les poursuivre. Pratiquement pas de route, quelques pistes en mauvais état et le terrible Kalahari.

Les deux hommes n'échangèrent pas une parole durant les trois heures du voyage. Par moments, la Range traversait une piste ensablée et tanguait si fort que les épaules de Malko et du major se cognaient douloureusement. Ces cahots vous vidaient le cerveau et empêchaient de penser. Ce qui valait peut-être mieux. Car la même idée les obsédait : pendant qu'ils se jetaient dans l'embuscade, les explosifs destinés à la campagne de terreur franchissaient la frontière ailleurs.

Bientôt, les bombes allaient de nouveau exploser en Afrique du Sud... En apercevant les premières cahutes de Gaborone, Malko sentit sa gorge se nouer. Onze jours plus tôt, ils arrivaient à trois. Aujourd'hui, il était seul et vaincu.

A côté de lui, Carl van Haag poussa un profond soupir :

— Dînons ensemble ce soir. Nous ferons le point et je crois que vous pourrez repartir demain. Moi, je dois aller dans le nord, vérifier des infiltrations. Ensuite, je vais demander ma mutation au camp Oméga, dans la bande de Kaprivi. J'ai envie de me battre. De me venger de ces salauds...

Malko le comprenait. Le major le déposa au *Gaborone Sun*. Il eut envie de vomir en retrouvant les tristes couloirs.

Van Haag le rejoignit une heure plus tard : les Sud-Afs dînaient tôt... Heureusement, le spectacle n'avait pas encore commencé et ils purent dîner en paix jusqu'au dessert. Au moment de régler, il mit la main dans sa poche et sentit quelque chose de dur : les deux photos qu'il avait pris chez Marcello Dente. Il les examina. Tout à coup, une idée lui vint à l'esprit.

— Carl, dit-il, je me demande s'il n'y a pas une chance minuscule de retrouver ces explosifs.

CHAPITRE XIX

Le major sud-africain jeta un regard plein de commisération à Malko et laissa tomber :

— Cela ne vous suffit pas ? Vous trouvez qu'on n'a pas perdu assez de gens et d'argent ? De toute façon, Pretoria ne débloquera plus un seul rand pour cette opération.

— Attendez-moi une seconde, demanda Malko.

Il se leva et sortit du restaurant. Carol posa sur lui un regard ravi en le voyant pénétrer dans son bureau.

— Quelle bonne surprise !

— J'ai besoin de ton aide, dit Malko. As-tu une idée de l'endroit où ces photos ont été prises ?

Il posa les deux documents devant elle. La jeune femme les examina, sourcils froncés.

— Tiens, c'est Marcello avec Wanda. Ce doit être le lodge sur le Limpopo, ils y allaient souvent. D'ailleurs, la seconde, je connais : c'est un baobab de neuf cents ans qui se trouve dans le coin là-bas. Tu veux m'emmener ?

— Pas tout de suite, dit Malko.

Carol eut un sourire indulgent.

— De toute façon, ce serait impossible : le lodge est fermé parce que le manager s'est disputé avec son personnel. Il n'y a plus que quelques Noirs.

Malko rentra ses photos et s'éclipsa. Carl van Haag l'accueillit nerveusement.

— Où étiez-vous passé ?

— Vérifier quelque chose, dit Malko. Voilà ce que je pense. L'opération où nous avons été attirés servait de diversion. Je viens de penser à une possibilité : le lodge où se rendaient fréquemment Marcello Dente et Wanda est fermé. Il se trouve juste à la frontière du Botswana et de l'Afrique du Sud, au bord du Limpopo. L'endroit idéal pour un trafic. Wanda le connaît. C'est peut-être là qu'elle s'est enfuie. Il suffit de louer un avion et d'aller voir.

— Je vous offre l'avion. Il faudrait aussi un véhicule remarqua van Haag, en grattant ses sourcils brûlés.

— Vous ne connaissez personne ? demanda Malko.

— Si. Un chasseur professionnel qui vit dans le coin, mais on ne peut le contacter par radio qu'au dernier moment.

— Tentons le coup. Vous pouvez trouver un avion ?

— Sûrement.

— Très bien, partons demain matin, très tôt. Avec des armes.

— Il m'en reste assez pour foutre en l'air ces salauds, fit le Sud-Africain à voix basse. Seulement, nous y allons officieusement. Je n'aurai jamais une autorisation de Pretoria...

— Nous allons juste à la chasse, fit Malko.

***

Le pilote rubicond semblait sortir d'un livre de Kipling avec sa moustache en guidon de bicyclette. Un autre rescapé de Rhodésie. Il les accueillit d'un sourire jovial et d'une poignée de main roborative.

— Nous allons avoir un temps superbe, annonça-t-il. Je vois que vous avez de quoi filmer les animaux...

Il désignait le lourd sac vert porté par Carl van Haag. Inutile de lui dire qu'il y avait à l'intérieur de quoi armer une section d'infanterie... Ils le chargèrent à l'arrière du Cessna et le décollage se fit sans histoire : direction l'Est. Le bush se transforma en un tapis

uniforme et ocre, piqueté de quelques aspérités qui semblaient posées dessus. Presque pas de villages. A droite, la ligne de montagnes délimitant le Transvaal. Le Cessna monta à six mille pieds et s'y tint.

— Quelqu'un vous attend ? demanda le pilote. Parce que la piste est loin du lodge.

— Dès que vous serez à vingt milles, dit le major, on appelle Roger sur 118,5. J'espère qu'ils seront à l'écoute.

Le vol continua. En bas, le paysage était un peu plus varié, avec quelques touffes de verdure et puis apparut le cours sinueux du Limpopo, encaissé entre deux murs de végétation tropicale. L'appareil descendit, volant au ras de l'eau. Quelques hippopotames prenaient le soleil, la gueule ouverte. Puis, le pilote vira et reprit le bush, cherchant la piste.

Carl van Haag décrocha le micro et commença à appeler son ami.

— Roger, Roger, ici van Haag, vous m'entendez ?

Pas de réponse.

Le pilote montra à Malko une excroissance en plein milieu du bush : le baobab géant, isolé.

— La piste est à droite. Quand vous voulez, je me pose...

Seulement, Roger ne répondait toujours pas. Le Cessna continuait à tourner à cinq cents pieds, comme un vautour, passant chaque fois au-dessus de la même falaise rouge, puis d'un à-plat rocheux. Malko en avait le tournis. En plus, cet avion qui décrivait des cercles inlassablement finirait par attirer l'attention. Carl van Haag répétait sa litanie, les traits crispés. Enfin, il y eut un vague crachouillis dans la radio et il se retourna, fou de joie.

— Ça y est ! Il m'entend !

Il reprit de plus belle, mais tout ce qu'il eut en retour, ce fut quelques mots incompréhensibles. De guerre lasse, il reposa le micro et dit au pilote :

— On se pose ! J'espère qu'il a compris. Au pire, on repartira.

Virage, train sorti, le Cessna se présenta devant ce qui ressemblait plus à des montagnes russes qu'à une piste d'atterrissage. Le contact avec le sol fut brutal. L'appareil rebondit deux fois avant de se mettre à rouler dans un nuage de poussière rouge. Le pilote jurait entre ses dents tout en donnant de petits coups de freins rapides : le bout de piste approchait très vite.

Ils stoppèrent quelques mètres avant et le Cessna revint se garer sur une bretelle caillouteuse. Ils descendirent tous les trois. L'air était presque frais avec une agréable petite brise. A perte de vue, le bush. Il n'y avait plus qu'à attendre.

Vingt minutes plus tard, ils virent surgir un engin étrange : un pick-up avec des sièges surélevés, pas de pare-brise, filant à toute vitesse. Il s'arrêta près de l'appareil et un jeune homme en short, torse nu, en descendit. Il se précipita vers le major et l'étreignit. Ce dernier le prit à part et lui expliqua le but de leur visite. Apparemment cela ne lui déplaisait pas... Il y eut une longue discussion en afrikaans puis le dénommé Roger lança :

— OK, on y va. Nous serons là dans deux heures.

— Tout ce que vous voulez, dit le pilote à condition qu'on redécolle avant la nuit. Dernier carat : quatre heures. Je reste à l'écoute radio.

Ils étaient déjà tous dans le pick-up qui démarra dans un nuage de poussière. A peine étaient-ils hors de vue de l'avion que le major commença à distribuer les armes et les chargeurs. Roger ne semblait pas surpris. Van Haag expliqua à Malko :

— C'est un ancien de chez nous qui est revenu à la terre, mais il est toujours là pour donner un coup de main...

Le pick-up fonçait à cent à l'heure à travers le bush, suivant une piste invisible. Le terrain était accidenté avec des collines, des marécages et, de l'autre côté du Limpopo, une falaise abrupte surmontée d'une balise radio. Malko se demandait comment Roger retrouvait son chemin au milieu de ce lacis de pistes à peine

tracées. Une autruche déboula devant eux, s'enfuyant à toute vitesse d'une démarche grotesque.

— Un mâle, commenta Roger, il est tout noir.

Cinq cents mètres plus loin, le conducteur stoppa brutalement et ils furent tous projetés les uns contre les autres. Malko allait demander la raison de ce brusque arrêt quand Roger tendit le bras vers une crête toute proche de la route.

— Regardez ! Ils viennent de Rhodésie. Là-bas, ils meurent de faim...

Malko aperçut une harde d'éléphants, une vingtaine au moins, avançant lentement vers la route, en grignotant au passage des branches d'épineux. Efflanqués, la plupart privés de défenses, placides et impressionnants. Roger avait coupé le moteur.

— Il ne faut pas s'énerver, dit-il, sinon, ils risquent de rester au milieu de la piste et, là, on ne passe plus.

Pendant un quart d'heure, ils regardèrent les pachydermes défiler devant eux, traverser une petite mare et poursuivre leur chemin sur une crête aride, vers le nord. Ça c'était la véritable Afrique. Enfin, ils purent redémarrer... Quelques kilomètres plus loin, ils virent un panneau indiquant « Limpopo-Lodge 1 km ».

La végétation s'épaissit brusquement. Des arbres majestueux, des baobabs, des fromagers. Puis ils débouchèrent le long d'une pelouse, bordée de petits bâtiments coquets avec, même, une piscine. Celle où Wanda avait été photographiée avec Marcello. Le cœur de Malko battit plus vite. Est-ce que son intuition allait se révéler juste ? Les trois hommes descendirent du pick-up, armes au poing. Ils regardèrent autour d'eux. Le silence était absolu à part les cris des oiseaux et il n'y avait personne en vue. Pas de véhicule non plus. L'endroit paraissait abandonné.

Ils suivirent un sentier, débouchant près de plusieurs constructions en bambou. Un bar désert, une salle de jeu aux murs tapissés de trophées et une esplanade en face d'un splendide massif de fleurs avec plusieurs

tables. Toujours personne. Le château de la Belle au Bois Dormant.

Ils avancèrent encore un peu et soudain van Haag se baissa pour ramasser quelque chose. Malko s'approcha : une cartouche de Kalachnikov, toute neuve. Pas vraiment le genre d'objet qu'on trouve dans un lodge de tourisme...

— On dirait que vous aviez raison ! s'exclama van Haag. Mais où peuvent-ils être ?

Ils aperçurent derrière les bungalows des cabanes où devait loger le personnel. Trente secondes plus tard, le major tombait nez à nez avec une Noire en boubou au front bas, qui poussa un hurlement devant son pistolet-mitrailleur et s'enfuit... Ils la rattrapèrent dans une cuisine où d'autres femmes épluchaient du maïs. Elles se figèrent devant l'intrusion des quatre hommes. Roger qui parlait leur dialecte commença par les rassurer et se mit à interroger une des cuisinières, traduisant au fur et à mesure. La Noire parlait d'une voix si lente qu'on aurait dit un robot.

— Oui, il y a eu beaucoup de Noirs armés depuis trois jours.

— Qui sont-ils ?

Silence. Puis la Noire consentit à préciser :

— Des Freedom Fighters. Ils ont demandé de la nourriture. Ils leur ont donné ce qu'ils avaient ; du Gouda et du jambon, de la bière.

— Où sont-ils maintenant ?

Geste vague vers le Limpopo.

— Il y a un pont ? demanda Malko.

— Non, pas de pont, fit Roger, seulement un gué.

— Depuis quand sont-ils partis ?

Pas de réponse.

— Hier ? Aujourd'hui ? insista Roger.

— Aujourd'hui. Il y a peu de temps.

Roger prit la Noire par l'épaule et la poussa hors de la cuisine. Elle se laissa faire passivement.

— Viens nous montrer la piste.

Roger se retourna vers ses compagnons.

— Nous sommes à une vingtaine de kilomètres du Limpopo à vol d'oiseau, mais il y a des dizaines de pistes. Sans elle, nous n'arriverons pas à trouver le gué.

Ils regagnèrent le pick-up et la Noire s'installa à côté de Roger. Elle les guida jusqu'à la sortie du domaine dans un dédale de pistes. Malko aperçut soudain des traces fraîches de pneus. Alertés par l'avion, les gens de l'ANC avaient filé vers l'Afrique du Sud.

Ils s'engagèrent dans un sentier étroit serpentant au milieu d'une végétation luxuriante, bourrée de trous, de passages marécageux. Roger, pour aller plus vite, prenait les bosses à rebrousse-poil, ce qui projetait les passagers dans tous les sens. Ils se cognaient aux ridelles, avaient le visage fouetté par les branches, encaissaient des secousses terribles dans les reins. Malko faillit plusieurs fois être éjecté dans la jungle cernant la piste.

Carl van Haag ne disait pas un mot, les yeux clignotant sous la poussière, les pupilles rétrécies, les traits figés. Concentré sur la chasse. Une roue avant s'enfonça brusquement dans une ornière de sable faussement durci, le pick-up prit un angle de trente degrés et stoppa brutalement, moteur calé. Ils bondirent à terre, tirant, poussant, laissant Roger jouer avec ses vitesses pour arracher le véhicule à son piège. Le Limpopo semblait toujours aussi loin. Le soleil leur brûlait les yeux et le visage. A côté de Roger à l'avant, la Noire demeurait silencieuse, détachée, pas concernée. Sauf à chaque embranchement où elle tendait les bras pour indiquer la bonne piste.

Elle ne se trompa jamais.

Plus ils avançaient, plus la végétation était touffue. Signe qu'ils s'approchaient du Limpopo. Mais il y avait tant de méandres qu'ils avaient l'impression de tourner en rond.

— Encore loin ? demanda Roger.

La Noire eut un geste vague. Impossible de connaître sa notion des distances. Tout à coup, ils tombèrent sur du sable. Les roues s'enfonçaient jusqu'au moyeu. Le pick-up tanguait comme sur une mer en folie, les projetant les uns contre les autres. Ils haletaient, les poumons pleins de poussière. Dix, vingt à l'heure dans des hurlements de moteur, des grincements de pignons. Ils en sortirent à grands coups de moteur, se disant que les autres devaient souffrir autant... Et puis, soudain, le pick-up sembla glisser sur un sol d'une douceur de rêve. Du dur, de la latérite bien nette, un espace découvert avec de l'herbe à éléphant, barré en face d'eux par une rangée de grands arbres. La Noire tendit la main :

— Limpopo !

Ils étaient arrivés, ou presque. Roger passa les cinq vitesses pratiquement du même geste.

Au moment où ils approchaient des arbres, ils entendirent des coups de feu. S'il n'y avait pas eu un ricochet sur la ridelle qui fila en couinant, ils auraient pu croire que ce n'était pas pour eux... Puis, aussitôt, ils les virent. Une demi-douzaine de Noirs, en tenue verdâtre, chapeau de toile, comme les Sud-Afs, alignés tous du même côté de la piste dans le fossé, armes braquées sur le pick-up qui fonçait vers eux.

Carl van Haag poussa un cri sauvage. Son PM jaillit à l'horizontale et il ouvrit le feu instinctivement, imité par Malko. Roger avait accéléré. Ils défilèrent en trombe sous une grêle de balles. Les pétarades sèches des Kalachs leur vrillèrent les oreilles. Il y eut des chocs contre le métal, un cri, puis plus rien. Ils étaient passés. Tapis dans leur fossé les Noirs n'osaient plus bouger.

D'une bourrade, Roger repoussa la Noire qui s'était affalée sur lui. Ce n'est que quelques secondes plus tard qu'il réalisa qu'elle avait pris une balle dans la tête. Il essuya son front traversé d'une estafilade noirâtre : du sang brûlé par une balle en séton. Malko remit un chargeur dans son PM. Carl van Haag ne tenait plus en place.

— Plus vite, plus vite ! cria-t-il.

Soudain, ils débouchèrent au bord du fleuve. La piste le dominait d'une bonne trentaine de mètres. Virant en épingle à cheveux et descendant le long de la berge

sablonneuse jusqu'à une sorte de ponton de bois. Le courant était faible. Au milieu de Limpopo, ils aperçurent un bac avec un gros camion vert dessus entouré d'hommes qui se mirent immédiatement à tirer. Plusieurs Noirs armés se trouvaient encore sur le ponton.

Carl van Haag poussa un hurlement sauvage :

— Les voilà !

Malko reconnut tout de suite le petit métis qui les avait si bien manipulés : Lyle. L'assassin plus que probable de Ferdi, Johanna et Marcello. Escorté d'un géant. En tenue de guérillero lui aussi, un Kalach à la main et la machette à la ceinture. Il leva son arme et commença à tirer sur eux. Aussitôt le major et Malko sautèrent du pick-up et se laissèrent rouler sur la pente sablonneuse, encadrés par les coups de feu, créant chacun un petit geyser de sable. Aucun ne pensait plus au danger. Le pick-up descendait en crabe, rageusement, dans des hurlements de pignons martyrisés.

Les trois derniers Noirs qui se trouvaient sur le ponton sautèrent à l'eau, pataugeant en direction du bac. Il y avait peu de profondeur. Des coups de feu crépitèrent encore. Le pick-up se planta dans le sable, moteur calé. Roger ne bougea pas, effondré sur son volant. Carl van Haag debout au bord de l'eau tirait comme au stand, par petites rafales courtes, sur les têtes qui émergeaient. Deux d'entre elles disparurent et furent entraînées par le courant.

Il restait Lyle... Pataugeant dans le Limpopo, il vidait lui aussi son chargeur par petites rafales.

Malko et van Haag s'abritèrent derrière des rochers. Soudain, du camion, surgit une silhouette élancée en tenue de brousse : Wanda. Elle aussi commença à arroser la berge. Malko riposta, appuyé à une souche et la jeune métisse dut ramper sous les roues du camion pour se mettre à l'abri. Lyle, fébrilement, était en train de recharger son arme.

— Le dernier, c'est Lyle ! cria Malko au major.

Carl van Haag démarra soudain comme un coureur de cent mètres. Jetant son PM, il plongea dans l'eau

jaunâtre du Limpopo, à la poursuite de Lyle. Wanda essaya de tirer, mais Malko la neutralisa aussitôt. Enervé, Lyle n'arrivait pas à décoincer son chargeur. Le major n'était plus qu'à quelques mètres de lui. Le métis brandit son Kalachnikov et l'abattit de toutes ses forces sur l'officier sud-africain. Ce dernier parvint à éviter d'être touché à la tête, mais la crosse du fusil d'assaut le frappa au-dessus du coude gauche, lui déchiquetant le bras jusqu'à l'os.

Il poussa un cri, mais eut la force de saisir l'arme de la main droite et de la tirer vers lui. Déséquilibré, Lyle plongea en avant et disparut sous l'eau. Il ne devait pas savoir nager car il lâcha aussitôt le canon du Kalachnikov pour tenter de retrouver son équilibre. Le major jeta le fusil d'assaut dans le courant et se dressa devant le métis, le bras en sang, les yeux hors de la tête.

Sa main droite crocha la gorge de Lyle, comme les dents d'un bouledogue et il se mit à serrer de toutes ses forces ; sur la terre ferme, le métis aurait sûrement eu le dessus sur cet homme blessé, mais il semblait avoir une peur panique de l'eau. Il recula, tituba, tomba en arrière, accompagné par la poigne mortelle de Carl van Haag.

— Le camion ! Le camion ! cria Malko.

Le gros camion vert était arrivé sur l'autre rive et commençait à l'escalader. De nouveau, Wanda lâcha plusieurs rafales dont les balles miaulèrent un peu partout. Un grondement de moteur et le lourd engin se mit à gravir la berge opposée, en crabe, lentement mais sûrement.

Carl van Haag semblait s'en moquer comme de son premier battle-dress ! Courbé en avant, il maintenait Lyle sous l'eau, au milieu de grandes éclaboussures.

Affolé, Lyle se contentait de donner des coups de pied et de poing, affaibli par l'eau qu'il avait avalée. Inexorablement, Carl van Haag le tirait vers la rive, les doigts toujours crochés dans sa gorge. Insensible aux coups de son adversaire. Malko vint à leur rencontre et immobilisa les bras de Lyle derrière son dos. Il était

hideux, les babines retroussées sur ses grandes dents, les traits déformés par la terreur, les yeux roulant dans leurs orbites.

Les trois hommes atteignirent le sable. Le camion venait, lui, de se hisser au sommet de l'autre rive et de disparaître.

Brutalement van Haag écarta Malko :

— Laissez-le-moi !

Vif comme l'éclair, ses doigts lâchèrent la gorge de Lyle, attrapant ses cheveux frisés. Puis il lui rabattit le visage sur son genou et commença à lui écraser méthodiquement tous les os de la face avec des « hans » de bûcheron, son bras blessé pendant le long du corps, le visage crispé par la haine.

Comme une machine.

Très vite, le métis cessa de se débattre. Malko se dit qu'il allait sortir de là plat comme une hostie. Lyle s'effondra soudain, sur le sable de la berge. Carl van Haag se laissa tomber sur son dos, lui saisit les oreilles et commença à lui frotter la face dans le sable, dans un concert de hurlements horribles. D'un sursaut de chenille coupée en deux, Lyle réussit à se retourner et Malko aperçut le mélange de boue grise et de sang qui remplaçait son visage. Sans doute fatigué, Carl van Haag se redressa, et lui envoya un coup de pied sous les narines qui lui décolla à moitié le nez. Puis, avec ferveur, il se mit à lui décocher des coups de pied partout où cela faisait mal.

Lyle ne bougeait plus depuis longtemps. Impossible de dire s'il était vivant ou mort tant il était abîmé.

— Carl, cria Malko, arrêtez !

Il comprenait l'explosion du Sud-Africain et ressentait lui aussi une haine sauvage envers le métis assassin. Seulement, c'était en se conduisant ainsi qu'on y laissait son âme. Où était le major un peu guindé, tiré à quatre épingles de leurs premières rencontres ? Le vernis n'avait pas résisté au choc de l'horreur. Carl van Haag, les jambes écartées, se trouvait au-dessus de Lyle. Le

major sortit alors son gros Herstall, l'arma et posa le canon sur le front du métis.

— Tiens ! dit-il. Pour Ferdi.

La première balle lui fit éclater le front. La tête s'enfonça un peu plus dans le sable. Carl van Haag continua à tirer posément, le canon à quelques centimètres de la tête en bouillie, vidant son chargeur jusqu'à ce que la culasse demeure coincée en position ouverte. Ce qui restait de la tête de Lyle aurait dégoûté un chat sauvage affamé... Le Sud-Africain se redressa avec une grimace de douleur. Malko se demandait comment il tenait encore debout avec la blessure de son bras... Le sang coulait le long de son poignet et il était livide. Il l'amena au pick-up.

— C'est dommage qu'on n'ait pas eu plus de temps... grommela van Haag.

Il se laissa aller sur le siège et s'évanouit aussitôt. Roger râlait, les mains crispées sur sa poitrine, des bulles rosâtres sortant de sa bouche, et des mouches s'agglutinaient déjà autour du cadavre de la malheureuse Noire. Le calme était retombé sur le Limpopo. Le bruit avait fait fuir les crocodiles et les hippopotames.

Malko empoigna la radio du pick-up et commença à essayer d'émettre.

Heureusement, les batteries n'avaient pas explosé dans le choc ! Malko renouvela son SOS pendant un quart d'heure. Enfin, la voix du pilote lui parvint faiblement et il put lui dire l'essentiel de ce qui s'était passé. Il fallait qu'il aille chercher du secours à Messina, la ville sud-africaine la plus proche et prévenir de la présence du camion d'explosifs.

Le message passé, Malko s'assit à son tour, sonné. Carl van Haag, les yeux vides, contemplait le cadavre de Lyle. Déjà des vautours tournaient dans le ciel. Le Limpopo continuait à écouler doucement ses eaux limoneuses et peu à peu les crocodiles et les hippos revenaient.

— Le camion, dit le major, il faut rattraper le camion.

Tandis qu'ils se morfondaient, un camion plein d'explosifs filait vers le Transvaal, pour la campagne de terreur. A côté de cela la mort de Lyle semblait une bien piètre vengeance.

Comment allaient-ils retrouver le gros camion vert ?

CHAPITRE XX

Il régnait une animation fébrile dans l'important poste de la police sud-africaine de Messina, la ville la plus au nord de la République, à quelques kilomètres du Zimbabwe, en bordure du Freeway N° 1. Tous les téléphones avaient été réquisitionnés afin d'accélérer les recherches, ainsi que les moyens radio.

Objectif : repérer coûte que coûte le gros camion vert des terroristes de l'ANC.

Le bras en écharpe, bourré de calmants, Carl van Haag menait les opérations. Grâce à la description précise du véhicule cela semblait relativement facile de le retrouver, sauf si les occupants l'avaient abandonné. Il y avait peu de grandes routes au Transvaal filant vers le sud et un camion était encore plus repérable sur les voies secondaires. Depuis une heure, la radio afrikaans diffusait son signalement à la population, demandant de prévenir la police.

— Pourvu qu'ils ne se soient pas planqués quelque part ! remarqua Malko. S'ils ont prévu un relais, c'est fichu. Ensuite leur cargaison éclatera entre différentes directions.

Le major van Haag ne répondit pas. Après tant d'échecs, ils avaient enfin un mini-succès. Cependant, il restait encore beaucoup à faire. Deux Sikorski 160 de l'armée étaient venus les chercher au bord du Limpopo.

L'un avait emmené Roger à l'hôpital pour extraire la balle logée dans son poumon.

En dépit de toutes les blessures reçues au cours de la dernière semaine, Malko se sentait d'attaque. Son cou, pourtant, le faisait encore souffrir. Assis à côté du major, il écoutait les différents opérateurs radio de la police tenter de localiser le camion. Il restait deux heures avant la tombée de la nuit et la grosse pendule du poste de police semblait moudre le temps de plus en plus vite. Ensuite à cause du manque d'effectifs, les patrouilles se feraient plus rares et de nuit, ce n'était pas évident de repérer un camion...

— A mon avis, dit van Haag, ils vont prendre la R 517 qui traverse le Bophuthatswana où ils peuvent trouver des cachettes. Ça m'étonnerait qu'ils empruntent la N 1.

— C'est plein de routes secondaires, remarqua Malko, impossibles à surveiller.

Le major étouffa une grimace de douleur, en tenant son bras cassé.

— Dieu est avec nous, fit-il. Il ne laissera pas passer ces salauds.

***

Le sergent Pretorius, de la police de la route sud-africaine, achevait son tour de garde, sa BMW bleue planquée sur un des bas-côtés de la route Oestermoed-Thabazimbi. Peu de circulation. Pas une seule contravention. Depuis le renforcement des lois sur la vitesse, les conducteurs respectaient scrupuleusement les limitations.

Pretorius, un géant à la moustache rousse et aux yeux bleus très enfoncés, bâilla et s'allongea un peu plus sur sa banquette. Il avait coupé sa radio pour avoir la paix.

Il n'avait pas refermé la bouche qu'un bolide passa devant ses yeux, un gros véhicule verdâtre, roulant carrément au milieu de la route à une vitesse que Pretorius estima entre 120 et 130...

Avec un rugissement d'horreur, il se redressa comme un ressort et, pratiquement du même geste, mit en route, passa en première et tourna à gauche, forçant une voiture qui arrivait à freiner à mort. Le camion verdâtre était déjà hors de vue, à cause des dos d'âne. Sûr de son bon droit, le sergent Pretorius appuya à fond sur l'accélérateur de la BMW, le regard fixé sur la ligne blanche. Celui-là n'allait pas couper à la prison ! Consciencieux, il décrocha son micro et, sans ralentir, avertit son poste qu'il poursuivait un véhicule en infraction. Il n'entendit pas la réponse, brouillée par des interférences, et se concentra sur sa conduite. Quelques minutes plus tard, l'arrière du camion apparut. Le véhicule était gêné par une voiture roulant beaucoup plus lentement devant lui dans une portion de route où il était pratiquement impossible de doubler à cause des virages et de la circulation en sens inverse. Pretorius doubla trois voitures, brancha son gyrophare et se mit à trépigner d'impatience derrière le camion... Enfin, la route se dégagea et il put déboîter, arrivant à la hauteur de la cabine du camion.

Un petit coup de sirène et un geste impératif.

Il aperçut un Noir au volant et une femme au teint plus clair à côté et se dit avec dégoût que c'était encore des Cafres. Les menottes le démangeaient. Ceux-là n'allaient pas passer la nuit à l'hôtel. Il leva le pied, attendant que le camion obéisse à son injonction.

Or, ce qui aurait pu faire douter de l'existence de Dieu, non seulement le véhicule en infraction ne ralentit pas, mais il accéléra.

Le sergent Pretorius jura entre ses dents, incrédule. Avec ces Cafres, il fallait s'attendre à tout. De nouveau, il accéléra, attendit une section de route rectiligne pour se placer à la hauteur de la cabine, l'air si furibond que n'importe qui de sensé se serait immédiatement jeté à plat ventre.

Quelque chose avait changé : la glace du camion, de son côté, était baissée. Le passant entre le dossier et le

dos du conducteur la jeune métisse braquait sur lui quelque chose qui ressemblait à un fusil !

Pretorius en fut si médusé qu'il ne réagit pas, ne cherchant même pas à saisir son Browning, ni même à se mettre hors d'atteinte en levant le pied. Ce qui lui coûta la vie. Le Kalachnikov cracha une rafale à trois mètres, pulvérisant du même coup la glace latérale de la BMW et le crâne du sergent Pretorius. Dans un ultime réflexe, ce dernier braqua son volant sur la droite, traversa la route et s'envola vers un champ en contrebas, mort bien avant de toucher le sol.

***

— Tu es folle, tu es folle !

Le conducteur du camion tapait sur son volant, la bouche tordue de terreur ; Wanda posa le Kalachnikov sur le plancher de la voiture.

— Qu'est-ce que tu voulais ? lança-t-elle. Qu'il nous arrête et qu'il trouve ce qu'il y a derrière ?

— Il a dû nous signaler !

— Il est mort, ce salaud de Blanc ! cria la métisse. Il ne dénoncera plus personne et si tu conduis assez vite, nous serons en sécurité dans une heure...

Elle n'avait pas agi à la légère. Son but était d'atteindre un endroit dans la montagne entre Kosmos et Rustenburg où un ami sûr les cacherait aussi longtemps qu'ils le souhaiteraient. Ensuite, ils pourraient acheminer les charges explosives sur leurs objectifs.

Gris de peur, le conducteur ralentit : ils arrivaient à l'entrée d'une petite ville. Inutile de se faire remarquer. Tandis qu'ils se traînaient dans les rues calmes, ils avaient l'impression que chaque Blanc les dévisageait. Quelques kilomètres plus loin, il y avait un croisement avec quatre « stops » qu'on mettait toujours un temps fou à franchir. Une file de véhicules attendaient dans chaque sens, et ils durent patienter d'interminables minutes. Après le « stop », une petite route grimpait

dans la montagne et au sommet, sur la gauche, se trouvait la propriété abandonnée où ils allaient se planquer.

Un policier réglait la circulation et Wanda mit le Kalachnikov sur ses genoux. Pourtant, rien ne se passa et ils démarrèrent sans le moindre problème.

***

Carl van Haag reposa le téléphone, les yeux brillants.

— Je crois qu'on les a localisés près de Thabazimbi. Je fais établir des barrages partout.

— On joue vraiment de malchance ! remarqua Malko.

Trente secondes plus tard, ils roulaient à tombeau ouvert dans une BMW bleue de la police, avec gyrophare et sirène. Toute la police du Transvaal était en état d'alerte. Pendant que la voiture dérapait sur les routes étroites, Malko se demandait si finalement, ils allaient gagner la partie. A l'arrière, deux policiers avaient emmené tout un arsenal, y compris des fusils à lunette. Pendant quarante-cinq minutes, ils roulèrent comme des fous, puis Carl van Haag après avoir reçu un message radio annonça :

— On va les coincer.

Il restait à peine une heure de jour... Encore vingt minutes, puis ils débouchèrent sur un grand carrefour protégé par quatre stops où stationnaient déjà plusieurs voitures de police. Le major van Haag alla se renseigner et revint.

— Ils ont pris la route de la montagne vers Rustenburg, annonça-t-il. Nous avons des gens de l'autre côté de la montagne. Ils ne peuvent plus nous échapper.

Ils s'engagèrent sur la route étroite et déserte qui grimpait en serpentant entre des collines arides. Cette partie du Transvaal était très accidentée. De temps à autre, un panneau accompagné d'une boîte aux lettres signalait la présence d'une ferme. Ils roulaient lentement, et mirent près de vingt minutes à arriver au

carrefour suivant. Deux voitures de police barraient la route avec une demi-douzaine de policiers.

— Vous n'avez rien vu ? demanda le major.

— Rien.

Stupéfaction. Le camion vert ne s'était pourtant pas envolé. Or, entre les deux ponts il n'y avait aucun embranchement. Ils repartirent, examinant tous les sentiers, les culs-de-sac, sans rien voir et se retrouvèrent à leur point de départ. Interloqués. Dans le coin, il n'y avait que des exploitations appartenant à des Blancs, sûrement pas sympathisants de l'ANC. Ils firent demi-tour et pour la seconde fois, remontèrent à l'assaut de la colline, explorant cette fois systématiquement chaque ferme. Personne n'avait vu de camion. Ils arrivèrent au sommet. Là, un peu à l'écart à gauche, ils aperçurent un grand portail d'où partait un sentier s'enfonçant dans la montagne.

— C'est une ferme abandonnée, dit un des policiers.

— Allons voir, suggéra Malko.

Ils franchirent le portail. Près de l'entrée, un Noir était en train d'éplucher des pommes de terre à côté d'une cabane misérable. Quand il vit la voiture de police, il se leva brusquement et détala.

Les policiers le rattrapèrent facilement pour le ramener vers le major van Haag. Il ne parlait pas anglais, à peine afrikaans. L'officier l'interrogea en zoulou, n'en sortant que des monosyllabes.

— Il n'a rien vu, prétend-il. Il s'est enfui, comme ça, parce qu'il a peur de la police.

Malko, descendu de la BMW, visitait les lieux. Il fit le tour de la cabane et revint vers le petit groupe en train d'interroger le Noir.

— Demandez-lui depuis quand il a vu passer des véhicules ici.

Le major traduisit.

— Plusieurs mois, répondit le Noir.

— Il ment, dit Malko. Il y a des traces fraîches, derrière ce bâtiment.

Conduit devant les marques de pneus, le Noir

commença à trembler, puis se réfugia dans un mutisme terrifié. Les traces descendaient dans l'herbe, à flanc de colline, bien en contrebas de la route. Malko, Carl van Haag et le policier partirent à pied, éparpillés comme des tirailleurs. La nuit tombait à toute vitesse et on commençait à ne plus y voir dans les sous-bois. Ils progressaient lentement, un peu à l'aveuglette car les traces avaient disparu, le sol étant beaucoup plus ferme.

— Ces salauds ont dû trouver un chemin de traverse, dit le major.

Ils avaient encore un pré à traverser avant d'arriver à la corne d'un petit bois clairsemé. Le policier s'avança le premier, son shot-gun à bout de bras. Il n'avait pas parcouru dix mètres que plusieurs détonations sèches claquèrent. Il tomba en avant et se roula par terre hurlant de douleur. Carl van Haag et Malko étaient déjà à plat ventre.

— Ils sont dans le bois ! dit Malko.

Le crépuscule tombait. Encore dix minutes de lumière. Malko voulut se lever, mais aussitôt, une rafale le cloua au sol. Les balles faisaient jaillir des mottes de terre tout autour de lui.

Fébrilement, le major vociférait dans son motorola. Cela prendrait un certain temps aux autres policiers avant qu'ils puissent les rejoindre. Centimètre par centimètre, ils commencèrent à avancer. Chaque fois, un feu nourri les arrêtait. Les autres ne manquaient pas de munitions... Malko réalisa qu'il voyait à peine le sous-bois. Au même moment il entendit un bruit de moteur devant lui : le camion démarrait.

Ils se lancèrent à sa poursuite, cette fois sans être rafalés. Ils atteignirent le petit bois et distinguèrent vaguement la silhouette d'un véhicule qui avançait péniblement dans les ornières, fuyant en s'éloignant d'eux. Effectivement, il y avait un sentier qui devait aboutir sur une route de l'autre côté de la colline. La piste était si mauvaise que le camion avançait pratiquement au pas. Ils étaient sûrs de le rattraper. Soudain

une silhouette jaillit du camion et sauta à terre. Malko entendit une voix connue qui hurlait :

— Venez ici, sales Blancs, que je vous tue !

C'était Wanda. Ils continuèrent à avancer et aussitôt, une rafale claqua. Carl van Haag poussa un cri et s'effondra, se tordant de douleur. Touché à la cuisse. Malko se précipita vers lui.

— Laissez-moi ! ordonna le Sud-Af. Rattrapez-les !

Il se tenait la cuisse à deux mains et Malko aperçut un jet de sang bouillonnant qui jaillissait de son pantalon : l'artère fémorale. Il s'agenouilla près du major. Violemment, ce dernier le repoussa :

— Foutez le camp, je vous dis ! Ça va aller. Ne les laissez pas partir.

Ils s'affrontèrent du regard quelques instants, puis Malko se releva, après avoir fait une ligature de fortune avec la chemise de l'officier. Le camion avait à peine avancé de quelques mètres. Il se remit à progresser d'arbre en arbre mais, dès qu'il approcha vraiment, le feu du Kalachnikov l'empêcha de faire un mètre de plus.

— Viens ici, salaud de Blanc ! hurla Wanda.

Elle commandait complètement le sentier, cachée derrière un gros arbre. Malko fit encore une tentative, puis dut battre en retraite quand une balle arracha un morceau d'écorce à trois centimètres de son front. Il enrageait. Le camion risquait de lui échapper même s'il s'emparait de Wanda.

Il eut tout à coup une idée. Au lieu de chercher à atteindre la métisse, il visa carrément l'arrière du camion, et appuya sur la détente. Pas de résultat apparent. Il récidiva sans plus de succès. Il vida ainsi tout un chargeur de FAL. Découragé. Wanda s'aperçut soudain qu'il ne la visait plus. Il l'entendit crier dans sa langue d'une voix hystérique, ce qui le renforça dans son idée. Il mit un chargeur neuf, arma et recommença, variant chaque fois la hauteur de son tir. Wanda tira toute une rafale dans sa direction et il dut riposter. Tant et si bien qu'il ne lui resta plus qu'une cartouche. Le

camion avait presque disparu dans le sentier en contrebas. Il tira sa dernière cartouche toujours au milieu de la ridelle...

La déflagration le prit par surprise. Il eut l'impression qu'une bombe venait d'exploser devant lui. L'air trembla violemment. Il y eut une gerbe de flammes rouges, suivie d'un champignon de fumée noire. Toutes les feuilles des arbres furent arrachées d'un coup, comme par une soudaine tornade, formant un nuage presque opaque. L'explosion assourdit complètement Malko et aussitôt une pluie de débris retomba tout autour de lui.

Le camion venait de sauter ! Le projectile de Malko avait dû toucher un des explosifs, déclenchant une explosion « par sympathie ». Protégé par son arbre, il avait échappé aux éclats mortels et au souffle. Le silence se fit, troublé seulement par l'incendie du camion et de quelques arbres enflammés par la déflagration. Malko se précipita, certain de ne trouver aucun être vivant. Il y avait un grand entonnoir à l'emplacement du camion, et le sol fumait encore. Il se mit à chercher Wanda et finit par la découvrir non loin du camion. Ou plutôt ce qu'il en restait. La ridelle arrière, arrachée par la force de l'explosion, avait volé jusqu'à elle et l'avait littéralement écrasée contre l'arbre où elle se trouvait.

Il souleva le panneau, aperçut le visage aplati, méconnaissable et vomit.

Il lui fallut plusieurs minutes pour se remettre. Maintenant que tout était réglé, une immense lassitude le paralysait. Dans le lointain, il entendit des sirènes et des klaxons. Ils arriveraient trop tard. Inutile de chercher le conducteur du camion, transformé en chaleur et en lumière. L'acre odeur de l'explosif le fit tousser. Il repartit après un dernier regard sur Wanda. L'explosion lui avait fait oublier Carl van Haag. Il se heurta à des policiers qui accouraient et récupéra l'officier sud-africain là où il l'avait laissé. Heureuse-

ment la déflagration ne s'était pas fait sentir jusque-là, les arbres ayant fait écran. Le major semblait inanimé.

Il se pencha et appela :

— Carl ! Carl !

Pas de réponse. Il toucha le visage : tiède. Fébrilement il prit son pouls. Pas de pouls. Il vit alors la grosse tache brune sous lui. Carl van Haag s'était vidé de tout son sang. Il était mort. Malko se releva, se demandant s'il était mort avant ou après l'explosion. Rassuré ou non.

Question à laquelle personne ne répondrait jamais.

CHAPITRE XX

Il faisait un temps superbe à Liezen, mais le fond de l'air était déjà frais. Malko, en veste de loden, s'occupait de changer quelques tuiles bleues importées de Tchécoslovaquie à prix d'or, quand la tête d'Elko Krisantem apparut dans la lucarne donnant sur le toit.

— On demande Son Altesse Sérénissime au téléphone, annonça-t-il.

— Qu'on me rappelle, dit Malko, je n'ai pas fini.

— C'est quelqu'un qui appelle de loin, objecta le Turc, d'une drôle de ville, quelque chose comme Lambaréné...

Lambaréné ? Malko n'avait pas été au Gabon depuis un siècle. Il allait envoyer promener Krisantem quand le Turc précisa :

— Il dit que c'est très important. C'est un Américain.

Soudain, Malko eut une illumination. Ce n'était pas Lambaréné, mais Gaborone. Et celui qui l'appelait était sûrement Richard Francis, le chef de station de la CIA à Gaborone.

Il descendit jusqu'à la bibliothèque où il prit la communication, mauvaise d'ailleurs. C'était bien Richard Francis. L'Américain le salua et dit :

— J'ai rencontré avant-hier mon homologue Popov. Vous voyez qui je veux dire ? Viktor Gorbatchev, rezident du KGB à Gaborone.

— Oui, dit Malko. Et alors ?

— C'est bizarre, continua l'Américain, il m'a beaucoup parlé d'un homme que vous cherchiez à joindre, un certain Joe avec de grosses lunettes.

Joe Grodno, l'organisateur de la campagne de terreur en Afrique du Sud. Qui s'était échappé grâce aux Soviétiques.

— Continuez, dit Malko.

— Il m'a parlé d'une de ses manies. Il adore le château de Louis II de Bavière, Neuschwanstein... Chaque fois qu'il est en Europe il va le visiter.

— Ah bon !

Neuschwanstein se trouvait à trois cents kilomètres de Liezen, en Bavière, près de la frontière autrichienne.

— Il doit y aller ce week-end, semble-t-il, ajouta l'Américain.

— Merci de l'information, fit Malko, stupéfait.

— Alors, bonne chance.

Il raccrocha, perplexe. Pourquoi les Soviétiques balançaient-ils Joe Grodno ? Ou était-ce un nouveau piège ? De toute façon, certains de ses amis seraient heureux de vérifier cette information.

⁂

Vu du village de Neuschwanstein, le château du Roi Fou ressemblait à une construction de Walt Disney, se détachant sur les arêtes montagneuses couvertes de pins, dominant la plaine de Bavière.

Malko gara sa Mercedes 190 rouge de location dans le parking au pied des innombrables *Gasthaus* et sortit de la voiture. Il avait mis à peine une heure pour venir de Munich. Une foule dense de touristes se pressait dans les rues du petit village, comme à chaque week-end. Il partit à pied, vers l'embranchement menant au château, tenant à la main son attaché-case. Il n'avait pas parcouru cent mètres qu'un homme en canadienne bleue l'aborda et lui murmura :

— Ils sont en haut, sur la passerelle.

Une passerelle métallique surplombait le château, enjambait le torrent qui se jetait du haut de la montagne, dans une gorge profonde et encaissée. C'est de là qu'on faisait les meilleures photos de Neuschwanstein avec la plaine de Bavière en arrière-plan.

On y accédait par un chemin zigzaguant entre les pins envahi par des hordes de touristes américains et allemands attaquant la pente abrupte en groupes compacts. Les plus riches empruntaient d'antiques fiacres à chevaux, qui pour la modique somme de deux marks vous hissaient dans des conditions de confort contestables jusqu'à la plate-forme d'observation. Malko continua à pied jusqu'à la station des fiacres. Là, un autre homme, un colonel des Services Spéciaux sud-africains, accompagné d'une femme, s'approcha de Malko.

— Ils viennent de monter, annonça-t-il. Il y a cinq minutes.

Plusieurs personnes attendaient un fiacre. Malko se faufila et grâce à un sourire parvint au premier rang, prenant place dans le premier fiacre en partance. L'attaché-case sur les genoux, il essaya de profiter de la vue superbe : la pente abrupte couverte de sapins, le torrent, ce château baroque hérissé de tourelles, inachevé, et au loin, quelques lambeaux de neige.

Ce n'est pas sans hésitation qu'il avait accepté cette mission. Au nom de Ferdi, Johanna, Carl et les autres, tous les jeunes commandos calcinés dans le Puma. Une action qui ne lui rapporterait pas un sou, c'était la condition sine qua non qu'il avait posée.

C'était une opération « hermétique ». Langley n'était pas au courant, le BND (1) non plus. Il avait réfléchi, et avait finalement dit « oui ».

Le « toc-toc » des sabots du cheval tirant le fiacre le berçait. Ils doublaient des touristes essoufflés, s'arrêtant pour contempler la vue splendide. Plus ils s'élevaient, plus les tourelles de Neuschwanstein se déta-

(1) Services spéciaux allemands.

chaient sur le ciel clair. Il regarda sur sa droite. La passerelle était noire de monde. Peu de gens avaient le courage de continuer plus loin, dans le sentier de montagne. Ils préféraient redescendre se réchauffer dans les *Gasthaus*.

Le fiacre ralentit, ils étaient arrivés au petit terre-plein où les chevaux faisaient demi-tour. Malko descendit et se mêla aux autres touristes. Une grande femme au visage ingrat le bouscula et lui jeta rapidement :

— Il est en train de filmer.

Encore une Sud-Af. C'est eux qui avaient monté l'embuscade depuis une semaine, passant au crible tous les hôtels de la région pour retrouver l'objectif. Ils ne sauraient probablement jamais pourquoi le KGB avait décidé de se débarrasser de Joe Grodno. Pas assez souple ? Trop indépendant ? Ou bien, estimaient-ils qu'il n'était pas contrôlable ? Le secret de cette décision se trouvait dans les archives de la place Dzerzinski, à Moscou.

Malko fit quelques pas de plus, respirant profondément. L'air était froid et chargé d'humidité.

Soudain il aperçut Joe Grodno. Le vieux Lituanien, caméra vissée à l'œil, était en train de filmer « son » château. Il tournait le dos à Malko et rien n'aurait pu le faire bouger, car les places étaient chères. Chacun n'avait droit qu'à quelques minutes.

Malko était en train d'observer sa cible quand une femme blonde portant un ensemble d'été sous un manteau prit le bras de Joe Grodno et se pencha pour lui dire quelque chose. Malko sentit une boule lui bloquer la gorge. Personne ne lui avait dit que la « cible » n'était pas seule.

Il n'eut pas le temps de réagir ou de se cacher. La femme blonde se retourna, pour une raison qu'il devait toujours ignorer. Malgré la perruque blonde, il reconnut immédiatement Gudrun Tindorf. Ses yeux bleus et froids balayèrent la foule et s'arrêtèrent sur Malko. Il lut dans ses yeux une vague perplexité, suivie d'une intense surprise. Alors, seulement, elle le fixa vraiment

et il sut qu'elle l'avait reconnu. Cependant il n'y avait aucune trace de peur dans son regard. Simplement sa main glissa d'un geste naturel vers sa poche et y resta. Puis, avec le même calme, elle se retourna vers Joe Grodno et le prit par le bras. Elle dut le serrer très fort, car il se tourna aussitôt vers elle. Malko était trop loin pour entendre ce qu'elle lui dit. Le torrent se jetant dans la gorge faisait un bruit de fond qui étouffait les conversations. Grodno rentra sa caméra dans son étui, se dégagea de la balustrade calmement et se prépara à repartir.

Malko sut que c'était le moment. Il fit un pas de côté pour se trouver en face d'eux. Il n'était plus qu'à un mètre de l'Allemande, au milieu de la foule des touristes. D'une voix normale, il demanda :

— Vous vous souvenez de moi, Gudrun ?

Même les voisins proches ne purent l'entendre. Les lèvres de Gudrun se retroussèrent en une grimace de haine. Sa main commença à sortir de sa poche. L'index de Malko appuya alors légèrement sur la détente presque invisible qui émergeait de la poignée de son attaché-case. Il sentit dans son poignet les secousses des départs des projectiles de neuf millimètres tirés par le pistolet-mitrailleur équipé d'un silencieux contenu à l'intérieur. Il y avait trente-deux cartouches. Il les tira toutes, ne pouvant se fier à la précision de son tir. Joe Grodno recula et s'appuya à la rambarde comme s'il était pris d'un malaise.

Gudrun Tindorf, au contraire, fit un pas en avant, hoquetant pour trouver sa respiration. Du sang apparut à la commissure de ses lèvres et elle tomba sur les genoux. Personne n'avait rien entendu, tant le silencieux était efficace. La foule dense empêchait de voir vraiment ce qui s'était passé. Une femme poussa un cri en voyant l'Allemande couchée sur le côté. Joe Grodno, lui, était encore debout, accroché à la rambarde, le regard vitreux derrière ses grosses lunettes. Quelqu'un le remarqua et dit :

— Mon Dieu, regardez le vieux, il a un malaise !

Malko sentit une main se poser sur la sienne. La grosse femme au visage ingrat lui souriait. Il lâcha l'attaché-case et elle le prit, tournant les talons et s'engageant dans la pente. On s'était enfin aperçu de quelque chose d'anormal, mais personne ne savait que faire. Deux hommes se précipitèrent vers Joe Grodno et l'aidèrent à s'allonger sur le dos. L'un d'eux était Malko.

— Ecartez-vous, dit-il. Il lui faut de l'air.

Disciplinés, les touristes allemands obéirent. Il ouvrit le manteau, cherchant le cœur, et tout de suite sa main fut poisseuse de sang. Il fouilla rapidement le Lituanien et, trouva ce qu'il voulait : un petit carnet rouge en loque qu'il fit disparaître dans le creux de sa main. Il se redressa et lança :

— Je vais chercher du secours, n'y touchez pas !

Personne ne lui barra le passage et il s'éloigna d'un pas rapide. Il lui fallut à peine cinq minutes pour arriver à la rue principale du village. La Mercedes rouge attendait au bas du sentier. Il y monta et démarra aussitôt. Il attendit un peu pour ouvrir le carnet. C'étaient des listes de noms, un peu partout dans le monde mais surtout en Afrique du Sud. Il le remit dans sa poche, essayant de se vider le cerveau. Il avait furieusement envie d'une grande vodka très glacée et d'une femme qui lui ferait merveilleusement bien l'amour. La mort était toujours une chose horrible. Malgré lui, il admirait le courage de Gudrun. Jusqu'à la dernière seconde elle s'était assumée.

***

Le téléphone sonna dans la bibliothèque du château de Liezen. Malko décrocha et entendit le bruit de fond caractéristique d'une communication longue distance.

— On vous parle de Pretoria, annonça une voix neutre. Le général George.

C'était le général sud-africain responsable du NSC.

— Nous venons d'arrêter le premier nom de votre

liste, annonça l'officier. Un enseignant noir, formé par les soins de Gudrun Tindorf. Il se préparait à conduire une voiture bourrée d'explosifs en face de la sortie du collège de Mary Mount.

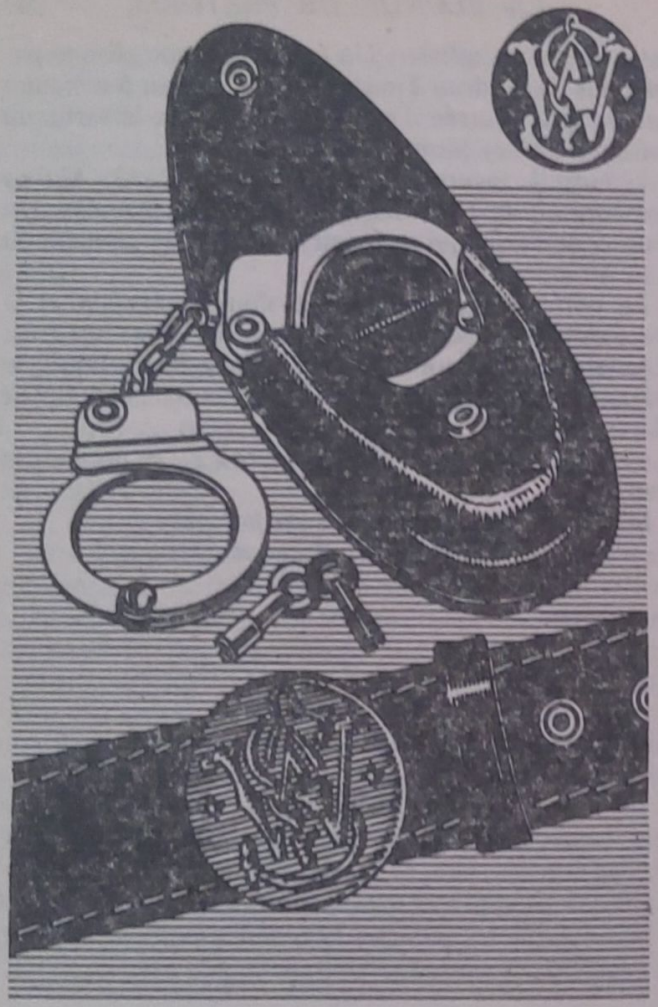
Lorsqu'il raccrocha, un peu plus tard, Malko demeura un long moment perdu dans ses pensées. Un jour, ce serait lui qui recevrait une rafale au moment où il s'y attendrait le moins.

La porte de la bibliothèque s'ouvrit soudain et la pièce s'illumina. Alexandra, somptueuse dans une robe d'Azzaro qui la moulait comme un gant érotique, le chignon impeccable, la bouche pulpeuse, contemplait Malko, surprise.

— Pourquoi restes-tu dans le noir ? Ça ne va pas bien ?

Malko se leva et vint lui baiser la main.

— Ça va très bien, dit-il. Tu es magnifique.



Menottes et boucle de ceinture

SMITH & WESSON
la marque de haute qualité

EN VENTE CHEZ MESSIEURS LES ARMURIERS

SERVICE ACTION

par Paul Vence

**Au Service Action,
tout le monde connaît Robert Skal.
Il appartient au Groupe Ecarlate,
l'élite du contre-espionnage français.
Les hommes apprécient son courage,
les femmes son charme slave...
Mais quand la France est en danger,
il est impitoyable.
Comme un squale.**

Chez votre libraire :

N° 1 K COMME KARNAVAL
N° 2 OPÉRATION JACARANDA
N° 3 TORPILLES SUR LE KGB
N° 4 PLAN GALILÉE
N° 5 CLASH À ZAGORA
N° 6 COUP DUR À KOUROU
N° 7 L'AFFAIRE TIBERMANN
N° 8 CHOC À BRISBANE
N° 9 L'ESPIONNE DE BAGDAD
N° 10 EXÉCUTION À NEW ORLEANS
N° 11 SOS FAUCON BLEU
N° 12 L'ŒIL DE MOSCOU
N° 13 CORRIDA POUR UN ESPION
N° 14 UNE BALLE SUFFIT

Malko, d'un coup d'épaule, ouvrit la portière et sauta à terre. Les deux Land-Rover étaient à cinquante mètres. Il partit en courant à travers le bush, n'espérant plus qu'un miracle. Ses adversaires allaient le massacrer tranquillement dans cet espace découvert sans le moindre endroit où se dissimuler.

Avez-vous lu les derniers SAS

LES FOUS DE BAALBEK

LES ENRAGES D'AMSTERDAM

PUTSCH A OUAGADOUGOU

ISBN 2-259-01258-2